

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*PETIT MISÉREUX DE BELLE MISÈRE*  
SUIVI DE  
*PERSISTER DANS SA HONTE*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
JULES GAGNON-HAMELIN

NOVEMBRE 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à toutes les personnes *queers*, mes pédagogues de tous les jours, mes références récurrentes, mes espoirs acharnés, mes barricades et émeutes : évidemment, vous êtes mes plus belles misères.

Merci aux minoritaires, aux opprimé-e-s qui refusent : vos luttes plurielles sont importantes et nous ne devons pas, pour rien au monde, les sacrifier.

Merci à vous, Stéphanie et Daria, amies et fidèles complices, premières lectrices à qui je confie presque toutes mes envies et idées, qui les nourrissez en retour en m'emmenant toujours ailleurs, plus loin, tout en me rendant plus vulnérable. Vous êtes des guerrières pas du tout ordinaires, quoique c'est le quotidien, à vos côtés, qui est réinventé, sachant que toutes les métamorphoses qui furent les nôtres, parallèles ou solidaires, contribuèrent à faire de moi une personne stimulée et fière, qui doute de manière plus constructive et qui parvient un peu plus librement à se coucher sur le papier.

Merci à toi Jade, ma magnifique pince-sans-rire, qui m'as entraîné et accompagné au café plusieurs fois par semaine, m'obligeant en quelque sorte à m'asseoir pour faire de ma désinvolture une création : tout ce temps, au-delà de mes mots sur l'écran, tu étais mon horizon, ma disponibilité. Merci à toi, maman, qui tant de fois m'a accueilli chez toi (chez moi, je le sais bien, mais en exil), veillant à mon confort, me laissant envahir la table de la salle à manger avec mes livres et écouter ma musique trop forte. Je remercie ces deux endroits idéaux qui m'ont permis de venir à bout de mes peines : d'une part, la salle à manger maternelle, lieu privé et familial, pour son efficacité certaine, d'autre part, le café, lieu public, mais lui aussi de plus en plus familial, garni de beaux inconnus qui m'ont distrait tout en

relançant mes énergies libidineuses, celles-là même qui tant de fois m'auront fait perdre et retrouver le souffle nécessaire, l'inspiration enthousiaste.

Merci à vous, mes colocataires de la rue Molson, qui m'avez toujours encouragé : vous vous retrouvez dans l'univers de la Folle-en-jaquette plus que vous ne le saurez jamais. Vous êtes des allié-e-s indéniables et je m'estime plus que chanceux d'être aussi bien entouré. Ma grotte, notre îlot, nos balcons, le parc en face, le cinéma Beaubien : notre univers commun est celui de ma plus grande aisance au monde.

Merci aux artistes cité-e-s : force est d'admettre, sans honte, que c'est vous que j'ai le plus fréquentés tout ce temps. Mes clins d'œil, pastiches et autres hommages sont de sincères marques d'amour. C'est la générosité au sein de vos œuvres qui a suscité, chez moi, la tentation d'une humble transmission; vos audaces ont été autant de tremplins desquels plonger en embrassant la peur.

Merci enfin à Denise Brassard, ma directrice, dont la curiosité, la rigueur intellectuelle et les commentaires, longuement discutés et mûris, me permirent d'affiner toutes mes réflexions, exigeant que je questionne chaque mot, me forçant à assumer mes maladresses, réécrivant avec moi les syntaxes les plus laborieuses. Cela n'aura jamais autant valu la peine de se faire reprocher d'être boiteux et confus; jamais je n'aurais cru qu'on m'incite et me mène à une telle clarté, laquelle est la bienvenue, je peux maintenant l'avouer.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
PETIT MISÉREUX DE BELLE MISÈRE .....	1
JOURNAL DE CONVALESCENCE I .....	3
DÉJÀ LES POINGS .....	34
LES HÉTÉROFLICS ÉHONTÉS : CARNET PREMIER .....	52
Climatosceptiques.....	53
Une des plus belles journées de ma vie .....	55
Au fer rouge.....	66
Sans harnais .....	71
Aux chiens sales .....	72
LES JOURS DE OUATE, SOUVENIRS IRLANDAIS : DEUXIÈME CARNET.....	82
Les traits d'union démasqués.....	89
Une craque dans un mur penché.....	99
JOURNAL DE CONVALESCENCE II .....	113
LA FOLLE RELISAIT .....	148
...EN ÉCOUTANT.....	153
...ET EN REGARDANT.....	155
PERSISTER DANS SA HONTE .....	156
I - DU PASSAGE IDÉAL-TYPIQUE DE LA HONTE À LA FIERTÉ .....	160
II - DES FIGURES D'ALLIANCE ET DE .....	178
III - VERS UNE ÉCRITURE GÉNÉREUSE .....	192
BIBLIOGRAPHIE.....	199

## RÉSUMÉ

Recueil de poèmes narratifs, « Petit miséreux de belle misère » est le journal de convalescence de la Folle, protagoniste dont le surnom, sursaturé de clichés, est revendiqué à la positive. La jambe de ce jeune homosexuel est paralysée en raison d'un accident de vélo survenu en pleine nuit, l'hiver, et dont la nature homophobe ne sera dévoilée qu'à la fin. Sa convalescence devient le prétexte pour décrire son environnement immédiat à travers les fantasmes qu'elle cultive à l'égard des médecins et d'un stagiaire dont elle s'entiche, ou encore les brèves visites d'une infirmière et d'un de ses amis-amants. Son séjour à l'hôpital lui donnant le loisir de relire des carnets où elle relate des événements importants de sa vie, elle pose un regard rétrospectif sur sa trajectoire d'homosexuel honteux. Ce retour sur des épisodes charnières de son passé et sur les réflexions qui les ont accompagnés donne à lire les grandes lignes de son devenir *queer*, orienté vers une singularité fière. La Folle développe un discours à l'endroit de ses ennemis politiques, ceux qui ont provoqué des ruptures dans sa trajectoire, notamment en forçant le retour à une certaine homophobie intériorisée. Pour s'en défaire, elle relit et cite les livres qui lui ont fourni ses premiers modèles d'identification tout en valorisant une prise de conscience quant aux assignations sociales qu'impose l'homosexualité masculine contemporaine.

Le volet réflexif, intitulé « Persister dans sa honte », en s'appuyant principalement sur le travail critique de Didier Eribon, témoigne d'une commune honte sociale assignée aux homosexuel-le-s, qui doivent se réinventer eux et elles-mêmes en décolonisant leur esprit de l'hétéronormativité et en s'inscrivant dans un devenir allant vers la fierté, voire l'orgueil. Cependant, la honte sociale est donnée comme indépassable, de sorte qu'il faut se servir de son inépuisable capacité de transformation politique pour, en littérature, persister dans sa honte, et ce en vue de fournir à d'autres des outils d'émancipation. Le partage de ce passage décrit comme idéal-typique s'inscrit dans le courant de la pédagogie, soit la transmission des gays savoirs pratiques et théoriques. L'essai convoque certaines figures d'alliance et de répulsion, dont les potentialités sont exacerbées, pour proposer de nouvelles relations entre elles. L'hétérofluc, cet agent de reproduction de l'hétéronormativité, est coupable d'être l'insulteur homophobe ordinaire, mais on peut exiger des preuves de son propre cheminement pour être en mesure de mieux le pardonner : voilà une attitude dite de la Générosité, préférant s'en prendre aux structures sociales plutôt qu'aux narrations individualisantes. De cette attitude découle une écriture elle-même dite généreuse, qui recourt à différents univers culturels, dont des chansons populaires et des événements historiques divers, pour mieux accueillir la multiplicité et la différence.

Mots-clés : homosexualité masculine, honte sociale, fierté, hétérofluc, pédagogie, Générosité.

Jules Gagnon-Hamelin

PETIT MISÉREUX DE BELLE MISÈRE

*aux pédales douces  
mais radicales  
ainsi qu'aux femmes de ma vie :  
vous êtes de si belles révoltées*

Toute ma nuit pivote autour de cette parole douce.

-Hervé Guibert, *Fou de Vincent*

*When I look back upon my life  
It's always with a sense of shame  
I've always been the one to blame  
For everything I long to do  
No matter when or where or who  
Has one thing in common, too  
It's a, it's a, it's a, it's a sin  
It's a sin*

*Everything I've ever done  
Everything I ever do  
Every place I've ever been  
Everywhere I'm going to  
It's a sin*

*At school they taught me how to be  
So pure in thought and word and deed  
They didn't quite succeed  
For everything I long to do  
No matter when or where or who  
Has one thing in common, too*

*[...]*

*Father, forgive me, I tried not to do it  
Turned over a new leaf, then tore right through it  
Whatever you taught me, I didn't believe it  
Father, you fought me, 'cause I didn't care  
And I still don't understand  
-The Pet Shop Boys, *Actually**

## JOURNAL DE CONVALESCENCE I

Un bel homme – je me souviens d'une moustache aux extrémités en pointes comme des tétons excités, d'un jeune sourire charmant mais sage, avec une belle montre au poignet qui semblait pouvoir tout faire : calculer mon pouls, chronométrer ma chair de poule, déclencher mon érection, sécher mes larmes et refermer mes plaies – me demande, puisque mon corps semble se réveiller, de bien vouloir m'identifier, puis il attend de voir si je suis capable de prononcer un mot qui serait mon prénom. « Monsieur, monsieur », il répète. Je hais me faire appeler « monsieur » tout comme je hais que des inconnus m'infantilisent parce que j'ai le regard doux d'un garçon et la peau lisse d'une jeune fille, ou le regard doux d'une jeune fille et la peau lisse d'un garçon. Vous comprendrez que ces images-là ne sont pas les miennes, qu'elles sont seulement celles qu'on a voulu me faire avaler, et que je ne peux que régurgiter. Et mon corps en a avalé des sanctions : « monsieur, monsieur », répète la voix qui s'inquiète sans nervosité, qui m'oblige à la considérer sans pour autant être intrusive. Elle me plaît cette voix d'ambulancier; elle me plaît cette moustache pointue; ils me plaisent ces doigts qui me tâtonnent ici, m'enjoignent de m'asseoir pour considérer mes signes vitaux, leurs effets secondaires et ces doutes qui s'immiscent peu à peu, là, dans les cases du formulaire attestant ma pourtant bonne santé d'intoxiqué brûlant ses calories trentenaires par la danse, la génitalité et les deux roues. La neige poursuit son ballet dans l'obscurité et les « monsieur, monsieur » tombent sur moi comme des flocons qui s'ignorent tempête, pensant célébrer entre eux une trêve, un armistice tellement convenu que devenu parade enthousiaste et subventionnée. La voix chaleureuse donne des indications à son camarade dont seule la silhouette se profile au loin et qui, déjà, me prépare un lit dans le cœur du camion jaune aux sirènes aussi violentes que les stroboscopes de la piste de danse, mais silencieuses dans ma nuit, n'appelant aucun marin trop saoul à la dérive, seulement moi qui fonce vers un long repos sans fantasme, à moins que...

J'écoutais *Actually* en pédalant, comme toujours au maximum dans mes oreilles, quand des phares éblouissants, l'avancée rapide de pneus d'une mauvaise saison, les reflets monstrueux de lampadaires sur les vitres encore givrées, me projetèrent aussitôt sur le côté, entre rue et trottoir mouillés, avec un claquement bien ressenti de la jambe gauche désassemblée dans le pédalier, mon pied dès lors entravé, le genou compromis par les rayons, émeutiers perdus dans un fouillis radieux, pendant que la neige se déhanchait de plus belle pour battre le refrain qui, mes écouteurs partis en couilles avec le guidon ayant continué sa course, me laissait, ce soir-là, entièrement *seule, nue* sous ma robe, les souliers à petits talons projetés plus loin dans l'eau boueuse qui n'a pas pu amortir ma Chute – indomptable car indomptée, ou l'inverse.

Point de trafic sur la Saint-Denis nocturne, à la hauteur du carré Saint-Louis, entre La petite cuillère et la Maison des écrivains, des écrivaines : ni klaxon ni hurlement témoin pour indiquer ma souffrance aux alentours et la panser en attendant des secours diplômés, réparateurs et amoureux de pédales. Pupilles exorbitées, jambe tenue pour déjà morte, langue sept fois ravalée, érafllements croissants et s'infectant, lambeaux de chairs violacées par l'impact et ses suites nébuleuses; des fleuves de sang, des pichets de pourpre dans les craques du goudron; devant et derrière mes yeux asservis par la peur et la disgrâce s'invitèrent les étoiles filantes et le consentement forcé à m'évanouir sans délai, ultime outrage à ma pudeur.

N'être plus qu'une robe à paillettes sous celles du ciel noir,  
lui déjà endeuillé par tant de moins trente encore à venir.

Je suis la Folle, je l'ai été toute ma vie, depuis toute petite dans l'injure jusqu'à cette heure-ci, à l'hôpital, où je suis une diva, car pour en être il faut se savoir déjà déchu. Mon père, jadis, disait – en l'air, pour personne en particulier, mais sachant que j'entendais et que je comprendrais, sinon alors, certainement plus tard – avec son sourire sans complaisance, grattant sa barbe dont je n'héritai pas : « Il en faut *de toutes les sortes* pour faire un monde ». Pendant ce temps, ma mère avait de la difficulté avec son « garçon à la tête toujours dans les nuages ou en train de regarder les autres à la piscine tout l'été, sans jamais courir ». Elle disait : « il ne se *dépense* pas, il ne veut pas grandir, il refuse tout », alors que je me fabriquais mille et une stratégies de résistance au quotidien. Se retirer, observer, ne pas attirer l'attention, s'adapter, remarquer les moindres détails quant aux attitudes et gestes à imiter pour désapprendre ses singularités, garder ses membres carrés, être droit (paradoxalement : « avoir un balai dans le cul »), ne se permettre aucune souplesse, être passif devant l'intimidation, voire injurier le premier venu, avec un pincement au cœur, pour déplacer la cible des interventions répugnantes. L'hypervigilance constante n'est en rien l'insouciance ou le désintéret qu'elle paraît projeter et ne peut se réduire, être assimilée à lire dans son coin ou à « ne rien faire dans sa chambre ».

Ma mère regretterait toujours que je n'amène guère d'amoureuses à la table, or il lui fallut bien admettre que j'étais mieux entouré avec mille copines aux paroles courageuses, renversant les codes qui les emprisonnaient – et moi avec elles – qu'avec de vulgaires garçons causant toujours de leurs prochains méfaits, de blessures et d'humiliations à infliger à celles et ceux dont les corps mendient des amours clandestines au lieu de giclées de haine, ces cruelles assignations qui marquent à jamais les chairs les plus vulnérables. Des poings tatoués sur des secrets. Une pluie d'injures annonça l'orage des aveux extorqués.

Enfant, je m'imaginai conduire un camion rose en écrasant les policiers sur mon passage; je rêvais de mon viril mais doux prince charmant, sachant que je ne le trouverais jamais dans cette semi-banlieue semi-campagne loin de la ville qui, déjà, m'appelait. À l'époque, j'aurais dit « d'instinct », pour l'idée de survivance, avant de comprendre qu'il s'agissait davantage d'une trajectoire commune à mon « espèce ».

Tous les hommes, moi le premier, me font peur.

D'où « la Folle », qui ricane, persiste et signe sa convalescence  
en empruntant aux adorées, en hommage, la couleur de leur poésie.

Parce que l'enculée, c'est moi.

« il ou elle ou ...? »,  
me revient parfois cette noble question :  
si une personne, tact ou non, me la pose  
souvent je décide de lui faire assez confiance  
pour m'être féminine,  
sans honte m'être  
d'appartenance ponctuelle

je ne prétends pas  
aux mêmes contraintes, aux mêmes violences subies  
mais à d'autres du même Ordre

j'ai décidé de n'être point  
du clan des bourreaux :  
le choix de ma reconstruction

je m'excuse d'emblée pour mes maladresses à venir :  
je ne me décharge pas, j'ai cette Responsabilité à porter  
il faudra souligner mes erreurs            s'affranchir ensemble

continuez de me faire la petite et la grande école,  
c'est votre embarras, un beau mais lourd fardeau,  
ô mes brillantes amies

je le ferai à mon tour, pédagogue  
car aux hétéroflics seuls le luxe d'être  
sans classe

à eux pour qui est grave  
que je sois la Toute-désinvolte,  
la Toute-émécheuse, la Toute-éméchée,  
au langage officiel de leur mépris décomplexé,  
disque rayé ne faisant plus le poids,  
j'oppose mes confessions contradictoires

ne me reste plus  
qu'à me détourner  
de ces « miso-misères »

pendant que je me confonds à la surface des choses,  
l'hiver s'obstine à nous faire oublier les joies de la terrasse,  
la rue des Malines est déserte sous les flocons  
et la ligne orange ronfle avant l'heure de pointe

c'est ma nuit accidentelle  
pendant le sommeil des cadres

désespérée, ma bicyclette  
« mon bleu poudre », « mon azur poudré »  
chute à la rouge, l'à-vif  
de ma peau recyclable

deux cycles saccagés d'une même vie  
d'usure : premiers chapitres en surdose festive  
au profit d'un présent alité                      jambe tordue mais âme et vice tenaces

venez me voir, amis-amants, « mes brillants atouts »  
là où je sommeille au sein  
de vos histoires malignes qui tournent                      vinaigres et lubrifiants  
autour de ma paralysie franche

je l'ai joyeuse car je vous attends  
sachant que vous viendrez, car toujours vous venez

je connais par cœur les intentions de vos pubis

évitez de me rendre jalouse

pendant que la séduction m'est stérile parure

si je meurs, ce sera de vous

car c'est de vous que j'ai faim

vous savez le signe pour entrer :

quelqu'un, devant vous, s'écarte

nuitamment aguicheur

vos bras musclés de tendresse bientôt suffiront  
à combler un beau rendez-vous manqué  
durant nos premiers mois d'influences occultes

traverser notre nuit d'une fellation  
à l'autre, par beau temps, jadis  
pour mieux me faire lire le journal,  
habitude des lendemains de toutes ces baisés  
avec les amis-amants à la parole facile

d'oisiveté impudique dont les yeux sont emplis  
*tomber en amitié comme on tombe amoureux*

je suis tombée de vous

haute

si souvent

nous n'aurons aucune naissance fébrile  
renaîtrons ensemble comme déjà très âgés  
avec les rides parallèles à nos cynismes contagieux

je le jure par maints crachats sur mon délaissé sexe  
cette queue déshéritée par tous nos ivrognes patriarches

beaux amis aux « bisous-bivouac »  
beaux amis de la crêpe du samedi midi  
c'est avec vous que je veux  
parler trop fort  
et dégénérer

avec vous que je veux  
être suffisante

avec vous que je veux vieillir  
Folle

mes chairs en lambeaux païens  
transportées à l'hôpital de la foi esthétique,  
cette hétérotopie pour scalpels  
où les raccourcis  
vampirisent

le coude à la fenêtre paresseuse  
je n'entraperçois, fidèles  
que la porte austère  
son cadre circoncis, sa lumière pénétrante

tout cueillir du long jour  
y brûler à la mine mes obsessions

la petite morphine agressive  
pour faire assez salive, assez esprit

la langueur fiévreuse implique  
de ne toujours pas pouvoir riposter, rebelle  
maintenue figurante d'une lutte inachevable,  
mais permet d'oublier le risque répété,  
*la blessure fidèle d'être chaque jour sur les trottoirs*  
une « tantouze à pédales » parmi les hommes à femmes :  
tous hétéroflucs en puissance

j'hallucine des torsos-réconfort qui cajolent sans procès,  
des étreintes d'allié-e-s qui savent garder le silence,  
des mains serrées pour les prudes  
et des bégaiements pour les sincères  
pendant qu'on ajoute des astérisques à l'acronyme qu'on m'impose,  
bannière que j'affectionnerais mieux sans le fatras du *pink-washing*

je m'illumine, anticipant la grisante passion qui en-dedans pince  
la relève de gouines intrépides et de pédés irrévérencieux;  
j'en suis ému depuis le corps caverneux,  
pressentant qu'avec leurs savoirs situés et militants

elles et ils vont foutre le bordel

seul jeu entre les tièdes repos :  
imaginer les sexes dits mâles  
des plus en santé des médecins  
voler  
dans leur uniforme pastel

je m'en prescrirais  
trois fois par jour      matin midi soir

au besoin  
en cas d'ennui trop persistant

je rêve du plus mignon des stagiaires  
la douce gêne aux pommettes  
examinant mes signes de fatigue  
assumant son éthique élastique :  
« pourra-t-on sortir, un jour? »

un soir, une nuit, pour dire vrai

pour l'instant, cette cruauté serait un bandage trop serré

ici on fait monter  
comme on peut la pression

vous m'en voyez pénétrée

à la recherche de l'intime distillé,  
d'un peu de cire chaude me chatouillant  
en ces draps sans escorte  
où ma libido souffre sa jachère

j'en appelle à mes seules forces,  
ces rauques emportements pleins de sueurs

à une passion naissante pour la légèreté,  
à peine un soupçon de supplices

creusant mes peines dans une mémoire brûlée,  
toxique épave à mille lieux sous les tempêtes

je n'ambitionne rien  
je me cherche sur place            en une désespérance active  
et ne me trouve que plus grave sans maquillage

confession non plus d'un masque            plutôt des cicatrices  
d'un visage trop souvent décapé au bar reluisant,  
boudé sur la piste de danse envenimée de torsés nus,  
les yeux trop ronds d'avoir voulu sortir  
pour être défoncée

j'attends que l'ami-amant se montre  
avec des carnets par moi déjà noircis, déjà gâchés  
mais aussi portant mes livres favoris  
pour retourner à de plus fortes et fragiles images  
plutôt qu'à moi-même et mes « si seulement »

d'une minute à l'autre il me larguera mes canons privés...

le voyant, avec mon sourire déployé sans dentelle :  
« sale crapule, farouche andouille, beau cul baisable » le taquine  
s'ensuit la berçante étreinte en ses bras tâtés par mes triolets d'adoration

Guyotat, ainsi l'ai-je renommé depuis notre rencontre  
car il lisait l'*Éden* trois fois  
avec ses douces offrandes, m'embrassant :

« petit miséreux de belle misère »

tellement il m'émeut,  
je serais pour lui blanc-seing



si l'invincibilité est une brute nostalgique,  
avec vous, plumes que j'aime, je deviens la brute majuscule

je nomme paralysie ma redécouverte de vos chapelets d'amour-haine

la fenêtre a déjà été une tentation,  
un nuage de plus à abattre

aujourd'hui la pièce est trop blanche  
pour un suicide propre

je veux encore câliner les amis-amants,  
encore semer le désir et la peur,  
leur alliage persistant

rêver encore de bronzer endormi  
l'après-midi traversée de chansons  
dans un hamac, gavé des meilleurs raisins  
et du plus émouvant des monologues

toutes narines ouvertes,  
je suis prête aux meilleurs soins  
de neige qui éveille ou de paumes,  
les jambes allongées sur la triste rivière,  
le sexe allaitant la verticale :  
qu'est-ce alors que fondre?

entre moi qui attends les yeux clos  
et le médecin qui court les impatiences,  
entre toutes nos appartenances déraisonnables,  
une voix non partisane pénètre le néon :  
qui s'enfonce le plus dans la misère,  
qui souffre moins bien que l'autre?

ce que je ne maîtrise plus  
englobe avec l'alléance des drogues  
une panoplie de pensums négligés :  
je flotte dans ce survêtement-là

ne suis-je maintenant  
qu'une capricieuse souriante devenue?

je ne le crains plus, je le sais,  
le devine, l'aboie

c'est parfois rattraper son propre écho « susciter son ricochet »  
et baiser l'ennui en une triste passion pour la colère

*janvier troué d'haleines* bâillait à la porte,  
 le ciel peuplé des gris qui manifestent  
 d'où s'agiter en seul électrocardiogramme  
 car, entre le tronc et l'écorce abattus, quelques âgismes sont éclairés

il n'y aura pas de fil en aiguille du progrès  
 mais des mailles prudentes,  
 ma survivance de marathonnienne  
 quand le temps s'écoule sérums  
 et non stéroïdes

je pense sans bornes,  
 mes volontés  
 m'échappent  
 en caillots blanchis

tout en rédigeant *Le journal d'un onaniste expérimenté*

*'Cause nobody butters me up like you, and  
 Nobody fucks me like me*

je fais la liste des amants perdus,  
 retourne en torride spectre dans leur lit devenu conjugal  
 pour jouir dans ma mécanique, ma suie chéries

et maints films de vengeance  
 à défaut de mon générique

l'étrangère sur une terre méfiante

de l'autre côté du mur sans faille,  
une femme que je n'ai jamais vue  
tousse

même sans l'odeur  
je devine son sexe construit  
inconnu mais allié du mien  
tel qu'il s'exprime et jouit

je le devine  
car je lui parlerais  
sans méfiance, des heures durant  
de tout ce qu'on ravale

*c'est une voix de femme*

*bijou d'ovule*  
auront jamais :

– femmes à barbe, femmes sans vulve et qui n'en

*tout un abîme*

je vous aime toutes –

les poussières brillent  
il fait encore trop beau  
pour leur nuit

doux spasme de ma voisine, et moi :  
« avez-vous entendu cette vieille maison danser? »

n'être témoin que des parenthèses

flâner ici n'est pas interdit,  
il n'y a que des permissions

nulle autorité ne saura que vous y êtes passé : le registre a été détruit,  
seule je compte vos détours, camarades en agonie quêtant berceuse

ne recherchez l'homme qui sprinte      que dans l'avenir :  
il y est, évidemment, déjà parti

je me pends à ses bras,  
je sais qu'ils tiennent      le cou.

bête fusion avec son sortilège mièvre

il a la tête dans ma prostate et porte sa barbe du dimanche  
et pourtant, comme les autres, je le laisserai partir,  
me le ruminerai, me le masturberai,  
après ne pas lui avoir demandé son numéro  
et lui en avoir laissé un faux sur son poignet  
avec mon surnom emprunté  
à celui à sa place l'avant-veille

tant de rencontres déçues  
à espérer mieux mais s'empêchant de tout  
bonnement se morfondre pathétique :  
machine castratrice en un divin maillot

réminiscence cauchemardesque  
de n'avoir plus que la vigilance atrophiée  
par un vroum qui rompt la bonhomie,  
d'une carrosserie zélée qui râpe le bitume,  
ses craques rebelles semblables à mes veines éclatées  
sur un trottoir tout en mégots, chacun négociant sa place  
près de la vitrine assurée de sa violence  
en cas de légitime colère de « casseurs » raisonnables que j'aime  
parce qu'elles et ils ont le corps plus qu'enragé : courageux

j'avançais en ivresse :  
j'étais gauche, j'étais toute la gauche réunie

j'avais les alcools heureux, pédalant  
et mon étourdi cristallin valsait  
dans ce mirage de chalet en bois rond  
et d'un bel homme nu au petit matin content

j'en étais là dans mes nids-de-poule :  
« la nostalgie est-elle un privilège? »

un klaxon, puis deux, puis  
zigzagait langoureusement  
l'ambulance vers mon rougissant lac

La petite fille dans ma tête ne veut pas se taire. Ses courtes mèches blondes ne l'empêchent en rien de dire. Elle dit tout avec ses mains d'aurore. Elle corrige chaque aube quand elle s'avance pieds nus sur la céramique de la cuisine. Chaque pas est un effort au terme duquel son lit la rappelle fermement. On ne lui donne pas de café. Pas à son âge. Son âge sans artifice. Celui de la seule jeunesse. Ses pas la font tourner autour de la table à la nappe fleurie. Sa mémoire est prise dans un bocal. La petite fille dans ma tête ne sait pas où se mettre. Elle se ferait bien une montagne de couvertures pour mieux s'extraire de la tapisserie. Elle voudrait vivre dans une fragile demeure en papier mâché, dont elle serait la geôlière. Elle a vu que les couleurs se fanent et que les visages s'éclairent. Elle a su qu'il y avait une musique pour chaque paysage. Elle a senti l'autoroute filer rapidement devant et derrière elle, devant et derrière les gratte-ciels. Elle gaspille ses craies dans la rue, l'été, sous forme de soleil, de maison sur pilotis et de voilier téméraire. La petite fille dans ma tête sait que l'asphalte occupera toujours une plus grande place que ses créations. La petite fille dans ma tête s'inquiète de son sort quand la pluie l'empêche d'embrasser l'assombri dehors. La petite fille dans ma tête aimerait bien se baigner dans la mer.

moi travestie et le médecin à son naturel bien couillu,  
 je suis sa femme le temps de son alliance sucer,  
 ôtant son sarrau saumon pour le branler sur ma civière

tout couine avec moi, le temps de la féerie je ne suis plus paralysée j'irradie :  
 mes yeux nus mais non délivrés du Mal affolent déjà sa braguette excitée en chapiteau,  
 sa peau bleuie par les veines gonflées il récite ses ordonnances adultères  
 pendant que je tâte et tête son allongé qui m'allaitera

nous compléterons l'Interdit et son cirque, pour l'expier par ma discipline  
 – impératifs chuchotées à l'oreille de l'époux –  
 jusqu'au recouvrement de son délicieux mensonge  
 via cette félicité inédite et triomphante qu'est la pudeur châtiée

le doigté ouvrant le rythme à cru, ainsi la pédale est enfoncée :  
 nous aboyons, les flancs maculés

il me la donne grosse et rose et pleine là où ça chante  
 je lui fais les seins velus le ventre dur tout le circuit nocturne  
 j'embrasse sa masse aussitôt qu'elle me sort du trône  
 sans cesse c'est un labourage fascinant par l'aller et le venir de Loin

pour notre très grand secret, je susurre :

« ...je suis la Toute-Convertisseuse aux pulpeuses fraîches... »

il me stéthoscope il m'arrache les cheveux de l'entêtée  
ma bouche libérée de la sienne ça fait « ah! » comme il se doit  
j'arrache à dents froides un poil roussi de sa barbe riche  
lui me repasse la molaire et m'ausculte le nombril avec des pincettes

moites nous baignons, je témoigne :  
« refais-le-me-le mon bel infidèle aux biceps validés,  
presse le jus de moi puis le tien en mon œil mendiant »

un peu de ma salive sur sa moustache, de ses poils charmés sur mes lèvres rieuses,  
besogne lente et besogne dure l'entendement il m'enfante  
à grandes lampées sa verge en mon palais ses mille fontaines  
je caresse le sac à billes pour les frire au rouge crépuscule,  
aux langueurs des visages encastrés dans le gras foutre

c'est tout un bref été qui s'écoule sans un tabou mot dire,  
les ruses se pressent jusqu'au manège jamais lassé de sa ronde :  
être à la foire de son sexe comme autrefois maître de mon guidon

la reprise des étreintes après dégrisement, malgré nos effluves  
téton poilu près de chaleur comestible, sexe à la verticale :  
je maîtrise l'art d'exiger les meilleurs onguents

le journal à peine terminé  
et déjà, déjà la prochaine explosion

l'infirmière a des sourires tendus,  
ces « petits ténébreux » de femme qui s'excuse  
jusque dans ses moindres tremblements  
d'exister

je lui soufflerais de bien belles choses,  
des anecdotes parmi d'autres :  
« l'errance des lunes, c'est vous;  
dans la marée nous sommes *toutes nues* »

« n'éteignez pas vos chandelles,  
que tremble encore mon bleu »

« le confort  
m'échoit aussi »

« ainsi votre frisson,  
ainsi une finitude comme une autre,  
une autre fois »

« vous le prendriez plutôt parachutiste ou déserteur, votre homme?,  
lui qui sera votre paresseux du profit,  
votre promeneur de gestes et paroles »

elle est trop humble,  
de la grande humilité des survivantes,  
et balbutierait

de crainte de l'agacer j'ose le silence  
mais continue de lire sur son visage  
ce qu'elle se refuse à elle-même :  
« je suis capable de tout,  
malgré ces hommes dans mes jambes »

malgré mes privilèges certains, laisse-moi te souffler,  
juste ici, juste maintenant,  
entre et pour nous deux, qui avons notre importance :

« sororité, ma belle »

chaque réplique se veut pamphlet lapidaire  
dans mon défilé d'avortées jubilations

je poursuis mes souffles libertins  
entre deux vœux vains  
de gloire approximative  
et quelques miettes persévérantes  
oubliées entre la taie et la tête

j'excuse tous les risques de ma muse exténuée

elle s'esquinte  
je l'absous avec mes grimaces

j'adore mon enthousiaste alter ego,  
ma perspicace intrépide  
cernée solidaire de mes maux  
au summum des délicatesses  
or les soins efficaces, prodigieux

elle est logique et patience :  
je me ramollis devant tant de fierté

je voudrais pouvoir lui donner des pauses,  
mais j'ai besoin de la magie ambidextre de ses doigts,  
de sa bonne foi et de ses tics comme de la rudesse  
de ses sermons : eux seuls me maintiennent hors anesthésie

mon nouvel adoré m'étudie pendant ma somnolence libidinale :

« j'aime surtout ta veine la plus bleue » et mon bourdon de s'épancher dodu jusqu'au pollen

*L'amour, au jour le jour, comme l'évolution d'une maladie.*

*J'ai une fièvre légère et sans gravité.*

j'ai bien envie qu'il soit mon motel et ma punaise

mon martinet en guise d'apéro

je m'ouvre partition méticuleuse,

imagine ses savants doigts me faire l'arpège anticipant la Victoire :

« fantastique phallus, laisse-moi te branler,

te faire venir aux larmes;

perles blanches, mon lait,

n'ayez crainte de pleuvoir

et de m'humecter :

nous ne nous excuserons aux voisin-e-s

qui vivent d'enfants du primaire »

je n'ai jamais voulu être une honteuse camouflée

néanmoins le stigmaté au cœur de nous :

à qui s'avouer amants?

trop souvent avoir pensé :

« qu'on me défigure,

que je ressemble enfin

à *quelque chose* »

je distingue les voitures des visiteurs  
des visiteuses sur le trop-gris d'en bas,  
prédis d'autres accidents sans trafic  
où la volupté se déroule au ralenti

*Dehors c'est la mitraille du quotidien*

chocs sur les parebrises :  
cyclistes déchirés  
dans leurs cuissards,  
les muscles cramponnés hors d'eux

émeute interne suite à l'énième défaite  
contre les pollueurs branchés à la radio  
poubelle où s'abîmer  
dans un décorum inquiétant  
de feux tricolores

les dés pipés n'ont point de visages,  
que des masques d'opérations

mais le soudain retour d'un ancien camarade  
du temps de la pétanque-pastis  
quand on pointait avec assurance,  
tirant joint sur joint  
vers l'euphorie du jeu en société

c'est un feu de joie qu'il engrosse  
en mon pubis ressuscité de ses braises

– T'es beau.

– Toi, t'es beau.

Cette simplicité-là, cette vérité aussi.

La petite fille dans ma tête essaie de siffler. Cela ressemble pour l'instant à un orage. Elle ne veut plus simplement déplacer de l'air. Elle voudrait pouvoir étreindre l'ambivalence de ses jouets puisque dans leur immobilité ils diffusent le travestissement du su, du vu, de l'entendu. Elle voudrait aller au-delà du chemin de l'école, les yeux fermés, par cœur et sagement. Elle pense qu'elle voudrait se perdre mais on lui a trop dit la ligne droite. On lui a parlé de voler dans le ciel, mais on lui empêche le décollage. C'est su, vu, entendu. C'est de facto, malgré cette impression durable de flotter entre les habitudes du voisinage. Elle se concentre sur chaque parcelle de ce quartier qui est tout ce qu'elle connaît. C'est su, vu, entendu. Elle reconnaît les arbres qu'elle fréquente et auxquels elle parle en suivant des yeux ravis le parcours de leurs branches. Elle a appris la saison où les bourgeons apparaissent. Elle fréquente les rues sans s'arrêter sur leurs noms d'hommes déjà enterrés, leurs noms de vieux qui ont fait verser beaucoup d'encre et de sang. Elle ne veut pas être l'épouse couturière d'un homme vieux. La petite fille dans ma tête s'offusque d'avoir à faire correspondre des entrées du dictionnaire avec les nervures du monde. La petite fille dans ma tête préfère les images des livres qui vont dans le bain. La petite fille dans ma tête ne triche qu'à ses propres jeux. La petite fille dans ma tête médite chaque jour comme s'il devait contenir toute une époque sans génocide ni navette spatiale. La petite fille dans ma tête n'aime pas les astronautes parce qu'ils partent toujours en fumée.

Totalement coincée, j'hiverne sur un lit où on m'hygiénise sans chaleur.

On me panse, on m'emmailotte, on fait de moi une momie en légiférant sur mon corps,  
 en dressant la liste des angles à polir, des tensions à rendre dociles  
 et des révoltes à étouffer.

Toujours on cherche et on trouve, pouvoir raffermi, à étouffer les révoltes.

Comme à l'adolescence, j'ai cette conscience aiguë d'être entourée d'êtres sexués alors que je vis ma chasteté non pas comme un manque ou une souffrance, mais comme la plus grande séparation entre le monde et moi, entre ces adultes qui puent les épanchements de leur confiance sexuelle et moi. Cette frontière, je suis persuadée d'en avoir moi seule le tracés, d'en être moi seule accaparée comme par un voile ou un placard qui isolent, qui protègent en même temps qu'ils rongent mais ne détruisent pas complètement – voire le préserve trop longtemps – cet âge ingrat où on est hanté par le devenir prodigieux d'un sexe jusque-là encombrant et source de fameux vertiges, d'inadéquats baptêmes.

La paralysie est donc une sorte de régression à un âge où l'on s'écrase, où l'on veut dormir sans cesse, mais moi j'y suis contrainte et rien ne me ferait plus plaisir que d'être nue dans un cours d'eau entourée de nus ici et là étendus fesses au zénith sur les rochers alentours. Depuis ma paralysie mon envie des cascades voisines du petit train du Nord est irritante. Ici aussi, par contre, je flotte.

Ma civière est le lieu d'une transfiguration qui pèse son poids : ma gravité est toute l'étendue du monde, il n'y a aucun décalage possible, or des heures du jour je perds les péripéties.

Paralysée, je n'en suis pas moins touchée, je me noie  
 en des sensations charnelles par le souvenir ou la projection de fantasmes,  
 des lamentations à venir. Des pornographies derrière les paupières,  
 ces portes closes. Réalisés ou non : des lamentations.

*Paralysantes* certes, mais épidermiques.

## DÉJÀ LES POINGS

De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux.  
Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années,  
je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie.  
Simplement la souffrance est totalitaire :  
tout ce qui n'entre pas dans son système,  
elle le fait disparaître.

Dans le couloir sont apparus deux garçons,  
le premier, grand, aux cheveux roux, et l'autre, petit, au dos voûté.  
Le grand aux cheveux roux a craché  
*Prends ça dans ta gueule.*

-Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*

Depuis ma naissance je suis légèrement paralysée du côté droit,  
avec un œil tressautant et une patte folle :  
chez moi tout tire à l'extrême-gauche.

J'ai douze ans : j'ai été opérée deux fois aux yeux (j'ai littéralement déjà pleuré du sang) et je me suis fait circoncire l'an dernier suite à une infection urinaire tenace. Dans la salle d'attente, un garçon de cinq ans allait, lui, se faire enlever une gosse. Je me disais que je ne perdais « qu'un bout de peau » (souvenir des points de suture fondants, de la semaine passée à jouer à l'ordinateur la graine à l'air) alors que lui serait privé « d'une boule de ping pong », ou plutôt, vu son âge, d'un « cochonnet » au jeu de billes.

« J'ai douze ans : je louche un peu, je boite un peu et j'ai envie d'un *autre garçon* ».

De ces trois « infirmités » qui me confondaient tout en me co-fondant, je ne savais pas laquelle j'aurais préféré ne pas avoir ni sur laquelle concentrer mon combat (déjà la division des luttes et la tentation du renversement complet). J'ai donc persisté dans ma honte vis-à-vis des trois jusqu'à m'y creuser une tombe singulière, qu'ailleurs j'appelai, a posteriori, dans mes carnets qui sont le belvédère petit-bourgeois d'où j'écris, *Le tombeau nymphomane*.

J'y enterrai mes humiliations de même que, pour me forger une carapace orgueilleuse, impénétrable malgré moi, mon humilité : j'eus cette soudaine ambition de devenir non pas autre, mais celle ou celui que j'avais nié tout ce temps; non pas être « plus beau, plus fin et plus capable », mais seulement à mon échelle, m'obstinant contre « ce qui me domine et m'arrache » à un semblant de sérénité.

j'ai été cette garçonnette  
 qui au secondaire s'éclipsait en larmes  
 un quart d'heure aux toilettes les plus reculées  
 s'y mettre la main aux culottes  
 plutôt que les autres déjà-la-barbe  
 le poing dans sa gueule

*Je suis sans jeunesse et je suis encore jeune.  
 Je n'ai plus mes yeux. J'ai changé.  
 Je cherche un trésor. Je cherche un monde  
 qui parlerait de moi.*

j'ai été cette garçonnette  
 qui préférait un pâle corset à leur torse de cuir :  
 déjà elle sait ce qui serre, lace et se dénoue  
 et devine tombées aux fesses les lanières  
 d'allégeances qu'elle se souhaiterait plutôt qu'injures  
 de ces autres déjà-les-barbes qui ne sont pas assez fouets  
 seulement virilité de façade cachant mieux un sexe dictateur  
 qui, colonisant et obligeant leurs attitudes, les gonflent d'impostures  
 sans jamais surpasser ni faire taire  
 leur toxique masculinité pourtant impuissante  
 résumée en petites vites, en criées de pues  
 en sinistres pétarades d'enfants trop gâtés  
 d'être nés dans leur maison cocue  
 pénis blancs et toujours blanchis qui cherchent la bouche bée  
 de filles faciles à mieux mépriser  
 sans comprendre qu'elles n'existent pas

*Mais moi, mais moi, je joue avec les filles  
Mais moi, mais moi, je ne prône pas mon chibre  
Mais moi, mais moi, j'accélérerai tes rides  
Pour que tes propos cessent et disparaissent*

sans répit moi avec elles, nouant leurs tresses,  
nos cœurs synchronisés, un rempart qui sait mordre

je suis la garçonnette  
cherchant rose quéquette à faire fleurir chant

au refrain conjuguer mon pubis et ma détermination pour réapprendre  
comment ne pas me cacher dans les casiers mais plutôt les voir en baver,  
me démenant pour faire hurler mes propres fondations

« bévues contre bravoure » :  
la chanson se répète  
de l'insomnie à l'aube

mes intimidateurs

vous avez été d'ignobles complices j'accuse

l'Histoire la médecine la famille la psychanalyse le clergé les journaux

l'école dans la rue où vous étiez de bons élèves

assurés de vaincre au jeu de votre genre

vous ne serez pas condamnés, seulement tenus alliés

d'institutions criminelles et de discours patentés de la panique

tous coupables des mêmes mots

et bien tôt à court, à bout d'eux,

les ponctuant de poings

parce qu'on vous disait « les hommes ça ne parle pas »

ni ne pleure, ni-ni...

« les garçons, il leur faudrait toujours plus d'action »

je corrige : d'autogestion

j'accuse vos biais sans audace, d'où qu'ils viennent

j'accuse la prescription d'essence qui crée la nécessité

de s'y soumettre

pour sauver votre face pourtant privilégiée

comme la mienne d'être blanche, instruite

et sa propre patronne dans l'écriture

j'accuse toutes les frontières dont la pauvreté;

j'accuse la culture formatée et peu curieuse

seule mise à votre disposition

je vous excuse  
petits diables récupérateurs  
des maux avant vous venus

vous n'y êtes presque pour rien :  
roue qui tourne, roue tournante et à briser

en attendant, c'est moi prise la tête en bas,  
avec le sang qui coule  
et qu'on ne viendra délivrer

n'avoir point à se dépenser  
car la dépense use  
et la faillite n'aguiche

il était laid, bien sûr, mais je le trouvais beau,  
car il était tout ce que je savais que je ne deviendrais pas

en camisole blanche j'aurais aimé que ses bras se musclent pour moi seule  
le plus abouti d'entre nous *tous*, je le pense comme « déjà homme, déjà brute »

peur d'être tabassée, car je ne voulais me battre et n'aurais su me défendre  
en sueurs, rougissant, car je redoute nous deux dans la cage d'escalier

naïve, jusque-là je trouvais cela dommage qu'on l'appelle une cage :  
les marches symbolisaient la liberté d'un ailleurs et non l'emprisonnement,  
or à ce moment j'étais bel et bien en cage avec une belle bête

peut-être violente, dont j'étais l'appât  
car peut-être pouvait-elle deviner « mon secret »,  
mon camouflage dans les vestiaires  
pour empêcher que mes yeux ne se penchent  
sur ces corps qui ressemblaient au mien  
en mille fois plus désirables,  
et qui n'avaient aucun désir pour moi  
mais la rage de « me remettre à ma place »

je pensai : « la cage et le bouc-émissaire »,  
expression qui ne m'a jamais quittée depuis

*tapette*, ce mot, un verdict sans appel  
qui guillotine d'un coup sec,  
il ne le prononça jamais

– Si quelqu'un t'écœure, j'suis là...

« j'suis » : son torse robuste, son seul prestige

il n'allait donc pas être mon bourreau,  
mais le bourreau de mes éventuels bourreaux

je me masturbai férocement,  
m'imaginant qu'il les muselait un après l'autre

j'aurais préféré qu'il m'étrangle  
car étouffée dans ses beaux bras  
je serais morte en les embrassant

le mirage s'évanouit ici

il a dû tabasser bien d'autres garçons  
qui auraient pu être mes premières amours

je suis d'un lieu où les hommes ne sont que de « vrais hommes »,  
des homophobes qui me « tolèrent »  
parce qu'ils ont « d'autres chattes à fouetter »,  
ces « maudits monocles colons » qui devraient être la risée

j'ai grandi au milieu d'eux  
et contre eux dans leurs généalogies immodérées,  
lorgnant d'un mauvais œil leurs chroniques  
*phallacieuses* lustrées de pentes fatales

le statu quo est leur privilège absolu

dès que j'ai pu, mille mercis au cégep  
je me suis sauvée loin des ecchymoses croissantes  
pour rejoindre l'à-présent quartier-boules-roses  
où les hommes sont aussi les amants des hommes  
qui sont autres et autrement que des tyrans en civil

car ils sont parfois tués  
à défaut de devenir eux-mêmes tueurs  
pour *Servir et protéger*

blessés  
avant d'être agresseurs,  
aimés et pénétrés par d'autres blessures  
à panser ainsi qu'à maquiller sans cesse,  
avec une langue sans la gerbe de ces hommes  
qui se prennent pour l'Histoire  
et la désespère jusqu'au nucléaire  
génocide qui l'abolira sans retour au nom de la raison  
masculine maîtresse de maison et qui la viole

ce qui se passe en dedans parfois explose en entraves

« je suis d'un lieu »... :  
des interactions aussi pauvres que le village lui-même,  
des hommes laids qui ne rient plus de rien  
sinon du voisin qu'ils tiennent pour pire qu'eux;  
d'où je viens les hommes sont ridés d'avoir trop tôt abandonné  
la soif d'ailleurs pour ne garder que cette soif amère d'une table vide  
où le partage est rendu impossible  
parce qu'il n'y a, justement, rien à partager

Beudry bordel

main dans la sienne je cours me dévierger avec l'amant du soir  
 se méfiant, s'enfuyant du SPVM bien au-delà du Truxx,  
 se lamentant en buées et comptines jusqu'à l'adresse exacte  
 de nos infécondités souveraines dans leur latex

« tout le monde ici cherche la queue à dégainer »

les vitrines ont des muscles luisants exhibés en haute définition :  
 ça fait paranoïer sur sa diète sur chacun des trottoirs de glace les crampons,  
 ça fait rapetisser son assurance déjà saoulée au comptoir multipartenariat

Beudry bordel

rêve de sauna où se masser en blaguant sur le dos de la famille  
 ça jase parfois plus que ça baise il ne faut pas avoir peur ça reste souvent propre  
 ça se découvre à l'œil nu dans la pénombre souhaitée pour les osmose  
 ça s'obstine un peu pour savoir si devant public ou non ça giclera  
 en général ça ne connaît pas son nom ni au voisin non plus

le sien par contre est su et suranné entre mes tempes obsessives  
 je le malmène parmi les karaokés flâneurs jusqu'à l'aube  
 prendre le premier café-crème à Beudry bordel les pupilles dilatées  
 les habitués radotent les habituées radotant  
 on s'entend dire tout haut ce que personne n'avouait jusque-là  
 ça fait ses petits brins de raideurs rougies aux fourches impatientes  
 « tout le monde ici court après la plus longue des laisses »

mille misères franchies depuis ce tendre baiser  
 petit-bourgeois et à peine moustachu  
 du premier sexe goûté avec réticence  
 dans l'uniforme des salaires minimums  
 baisés par ces patrons qui trop vite méprisent le reste  
 du monde qui les a placés tout en haut

de cette aube-kamikaze  
 néanmoins ne pas en oublier la lumière

j'aurais aimé qu'on prenne le cliché  
 au moment où je me relevais bavant  
 mais rien comme preuve que des pleurs lavables

je n'avais connu ni l'amour ni la mort d'aucun-e,  
 je n'avais rien vécu d'aussi tangiblement délicat

je ne connaissais que la chaleur de moi sur moi recroquevillée  
 et c'était plutôt souvent  
 froid brillant                    appétits mais chimères

sachant qu'il s'en irait dès le zénith se recoucher au confort-foyer parental,  
 j'en ai profité et ai pressé mon coq dans mon Beaudry bordel les odeurs toutes

la suite est trop connue pour qu'on s'y méprenne :

*Le printemps dans sa toison fraternisait avec le printemps dans ma toison.*

au réveil, je m'étais surprise à griffonner une pathétique mais touchante adresse :

« je doute de ce monde de tollés-verbatims  
aux solariums des temps capitulés  
mais pas de toi dégourdi

je doute pour toujours  
et même des plus anciens vignobles  
mais drape mes réticences de béguins

tes yeux grands hurlements vains,  
mes glabres joues prises dans tes paumes ouvertes

je te devine bien seul malgré l'idée de nous et celle de moi

rappelle-moi, nous userons tes cernes  
jusqu'à dormir en cuillères »

la colère et la honte ne se retournent pas comme un gant  
leurs visages leurs empreintes mes arabesques  
de fausse ballerine, mes détours à la barre      à l'Appel  
l'apostrophe aux juges, ces hétéroflucs en toges  
et toutes les bonnes raisons de dire « non »  
puis toutes les bonnes raisons de dire  
« oui, j'en suis; oui, j'en jouis »

absurdité infinie, dans la rue :  
avoir peur « d'avoir l'air » qui on est

elle est là la castration  
toute là, sociale, politique

j'avais déjà « raison »,  
ma peau est un palimpseste :  
il faut croire son corps quand il nous parle

Ma mère disait de moi :

« Bien peu de choses trouvent grâce à ses yeux ».

Ses sourcils circonflexes – le doute même.

Des mois de mépris encore s'avançaient.

Je trouverais de quoi mordre. Et japper.

Des petites pestes, des haines. À la tonne.

Je secouais les péripéties grisonnantes.

J'auscultais je ne sais trop quoi.

Ma mère, regardant à la fenêtre, me disait :

« Le temps se morpionne ».

Nous pensions les nuages trompeurs.

Ils disaient pourtant vrai...

Je pensais aussi les espérés « radicaux » militant pour mes semblables éteints.

Pourtant, *elles* ne faisaient que siester.

Bientôt, des sœurs pour peindre le temps plus beau.

À ma majorité, rien n'a changé du tout au tout, pourtant je me suis fait la promesse de sombrer dans l'exaltante mais parfois douloureuse expérience du *coming out* constant : chaque nouvelle personne avec laquelle je me souhaitais une relation significative allait devoir savoir le désir qui me définissait sans besoin de passer à l'acte puisqu'il mobilisait déjà tous mes pores, mes nerfs, rêves et sueurs froides, par à-coups, par jeux de contestation interne impliquant identifications et contre-identifications parfois simultanées. Je ne voulais absolument pas correspondre à ce que, très jeune déjà, pour moi-même et donc sans gêne, j'appelai « mâle » de manière péjorative : ayant été attentive au monde des adultes pour y parvenir au plus vite et, ce faisant, quitter la cruauté de l'adolescence, je savais que les mâles étaient de grossiers personnages misogynes, harceleurs, insensibles aux plus faibles et ignobles devant les plus démunis-e-s, loin du consentement, loin de l'offre du sensible – par extension, étrangers au monde de la culture auquel je me voulais appartenir, ne serait-ce qu'en perspicace critique et féroce habituée, par volonté, mais aussi par défaut, en connaissance de cause,

voulant accéder aux fameux « milieux libéraux »,

expression qui m'a toujours fait horreur.

J'en avais contre « le charisme confortable » de tous ces hommes-là.

J'espérais que ce portrait soit faux, ou exagéré, mais il ne cessa de se confirmer; dans mon imaginaire, qui a toujours été mon espérance, j'osais croire à ce que j'appelais alors, naïvement, un « peuple », celui des hommes à genoux par plaisir, des barbus tendres aux sexes animés par la seule gaieté, des mangeurs de cul qui l'apprête pour la suite du monde; je rêvais d'une communauté, alors inavouable, surtout scellée dans l'amitié, une amitié qui ne rechigne pas aux câlins, aux caresses, et même les plus intimes d'entre elles.

Le début de ma vie de jeune adulte s'est passé dans une relative libération de l'esprit qui mena à une relative libération du corps; ce fut surtout l'époque d'une prise de conscience politique où j'associai la figure de l'hétérofile à l'éhontement parce que je savais désormais que ma honte avait une positivité combative en tant que carburant toujours fort nécessaire : « l'énergie du désespoir ».

Ce lieu commun, je m'y accrochai comme à nul autre.

Au paroxysme du ressentiment envers tous ces hommes hétérosexuels que je voulais détester à tout prix et desquels je ne me rapprocherai, quoique timidement, que beaucoup plus tard et au sein de certains milieux, je les désignai, mis à part « les parvenus », comme « les hommes sans lutte », ceux qui, n'ayant point à se libérer eux-mêmes, *logiquement* en viennent à garder toutes les autres, tous les autres, emprisonné-e-s.

Pour me forger une pensée critique et décoloniser mon esprit de leurs culs-de-sac, j'ai dû passer par ce réductionnisme pragmatique-là, un stade bien sûr à déconstruire duquel est né une mosaïque des plus complexes, une réelle diversité de désirs, de subjectivités, d'intersections possibles en chacune, chacun, et donc en toutes et tous : *queeriser* mon univers performativement, ça a commencé en me faisant un devoir d'épuiser à jamais des mots et expressions que je savais usés depuis fort longtemps, hantant encore néanmoins mon lexique. J'ai rangé dans mon placard très grand ouvert un tas de pensées articulées qui, sans me la rendre facile, rendirent ma vie plus honnête et plus juste envers elle-même.

LES HÉTÉROFLICS ÉHONTÉS :

CARNET PREMIER

Au plus vif d'un échec,  
au moment où la honte menace de nous terrasser,  
tout à coup nous emporte une frénésie d'orgueil,  
qui ne dure pas longtemps, juste assez pour nous vider,  
pour nous laisser sans énergie, pour faire baisser,  
avec nos forces, l'intensité de notre honte.

-Cioran, *De l'inconvénient d'être né*

La honte un jour est née de la violence  
et de l'enfermement.  
Puis l'orgueil est né de la honte  
et s'y est réfugié.  
Puis naquit la colère  
et naquirent ses armes.  
Certains jours nous parvenons à l'oublier.  
Aussitôt nous devenons des dieux.  
Nos désirs déchaînent des carnages.  
Notre bonté tue.  
Obéissez.

-René Lapierre, *Aimée soit la honte*

*Climatosceptiques*

Les hommes sans lutte, cela va presque de soi, étaient prédestinés au pouvoir et, ingénieux, tout de même, ont tout mis en œuvre pour y rester, le cajolant, le caressant comme un cercle vicieux avec maints bénéfices auxquels il serait bien outrageant, voire ridicule, de renoncer, n'est-ce pas. Ils ont installé dans la tête des si naïf-ve-s subalternes la honte qui empêche en isolant, de même le tracas pas si banal d'être laissé pour morte, pour mort, en plein parc et de plein jour, à chaque jour que l'hétérofluc amène; ils ont mis tous les dieux et leurs lamentations de leur côté, tous les marteaux des juges à exécution – or, ne portent-ils pas, eux aussi, de jolies robes, de jolies coiffes? –, enfin tous les parents collaborateurs de l'infortune, qui n'en est pas une mais se déroule particulièrement à la récréation, encourageant le plus souvent une archaïque virilité mal distribuée mais encouragée *ad nauseam*.

Bâtonnades et majeurs bandés : la belle ritournelle de l'enfance clôturée.

Pour cette raison je crois bien, j'ai un attachement pour cette expression usée, mais qui ne l'est pas assez puisqu'elle se porte à merveille : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».

À laquelle j'oppose la si belle formule que ma mère a répété toute mon enfance, refusant obstinément de se laisser abattre : « Courage, fuyons! »...

Or, dix mille tapettes qui, sans vouloir les baiser, dansent collées avec des filles fières et un peu farouches à force d'être brisées, ça met en danger le scélérat bûcheron qui rôde dans les parages, toujours guettant, harcelant, la braguette prête à éclore pour mieux violer, violer le petit chaperon rouge en recrachant son pollen maléfique dans sa gueule, dans son œil rougi et bientôt de larmes plein, larmes rondes comme le gland décapoté qui pourrait bien subir le châtement que votent les siens à l'endroit des parias : l'humiliation arbitraire, renouvelée, devant public.

Est maintenant venu le temps de l'orgueil, mot qui désigne *la manifestation de la plus audacieuse liberté*. Vous parlez de chasse aux sorcières, ô pauvres hétéroflics! Et effectivement : est venu le temps non plus de pointer du doigt et d'abattre à coups de sarcasmes et de claques l'enculé qui doit se la prendre barricadé dans une chambre obscure et puante, mais bien le mâle qui insulte et punit les autres qui osent être elles et eux-mêmes, à chaque jour que l'hétéroflic amène, sur les trottoirs de nations qui se targuent de civiliser leurs colonies depuis que les bateaux existent, donc depuis qu'ils peuvent couler.

Nous ne devons pas être en danger, mais dangereux.

Et surtout : dangereuses.

Pour leur ordre, leur Fraternité.

Fraternité d'hétéroflics.

Sans déontologie, leurs matraques toujours prêtes à rehausser leur hégémonie si peu ébranlée.

Les hommes sans lutte, les hétéroflics qui tiennent ardemment à le rester,

auraient tout aussi bien pu être considérés une erreur de la nature :

accélérons leur réchauffement.

*Une des plus belles journées de ma vie*

Depuis le couronnement de mon quart de siècle, une des seules fois où j'ai été dans l'affiche conventionnelle avec un autre homme, un événement des plus anodins et pourtant si exceptionnel pour moi alors – et encore à ce jour –, fut presque gâchée par cet hétérofic que je n'arrivai pas à détester : l'homme était calme, posé, sans nervosité aucune, posté là sur le trottoir je ne sais pour quelle raison, l'air d'attendre, allant jusqu'à me sourire parce qu'il devait penser se comporter en bon copain, en vieux pote avec moi. Il me donnait simplement un conseil pour « mieux vivre », sans malice; or, ça n'était qu'une autre malheureuse injonction à l'*hétérosexualité obligée*. J'ai eu de mon côté l'impression d'être transporté carrément dans une autre époque où le moindre baiser entre hommes devait être échangé derrière d'épais rideaux bien fermés; j'ai dû comprendre que cette époque-là, vue dans les films et documentée dans toutes sortes d'archives aussi riches que déprimantes, n'était pas aussi révolue que j'avais bien voulu le croire.

Je haïssais son langage, qui en fait n'était pas le sien, mais la citation injurieuse de l'Histoire qui me rendait honteux d'elle tout entière, et honteux de lui, mon bourreau, cet homme de *la banalité du mal* qui n'avait même pas la chance de passer pour un « imbécile heureux », seulement *un homme parmi les hommes* desquels j'étais irrémédiablement exclu – il s'agit, en réponse au rejet, d'un refus volontaire, réfléchi, assumé, de ne pas faire partie de cette bande horrifiante :

« je préfère de loin mon calvaire à votre bêtise »,

pensais-je, voulant y croire, voulant ardemment y croire.

Autour de l'arbre où nous nous étions plantés Hugo et moi, il m'a semblé que des milliers d'étudiantes et d'étudiants étaient rassemblé-e-s pour ce qui semblait être leurs Olympiques : avec des dossards de toutes les couleurs, elles et ils courraient près de nous et j'étais heureux de savoir qu'elles et ils pouvaient nous voir, que ça leur plaise, les intrigue, les choque ou les indiffère. Nous n'étions plus invisibles, et j'apparaissais enfin, comme plus nu que nu, dans ma vérité, c'est-à-dire dans mon désir.

Je m'amusais à défaire impudiquement les boutons de sa chemise, un peu malgré lui, gêné, histoire de passer ma main sur ce torse que je trouvais parfait – ferme mais confortable, découpé mais pas trop, parsemé de toutes ces promesses de poils encore à pousser alors que déjà sa magnifique barbe roussie me chatouillait –, et j'y retournais avidement pour y cueillir un baiser et tout ce dont j'avais tant manqué, ce dont je manquerais encore bientôt.

Ainsi les élèves courraient autour de notre nid éphémère tandis que je caressais un jeune homme bon : on oublie trop souvent la bonté des gens qui ont embelli notre chemin, alors que ni le charme ni l'humour ne laissent une telle signature, dont la lecture suggère que deux êtres différents furent là, sur la pelouse invitante, sous une lumière plombante, en train de se considérer aimables.

Mon récit, tel que revisité et raconté maintenant, semble tout droit sorti de l'adolescence, comme si son protagoniste avait seize ans et en était aux tout premiers ébats de sa puberté, or la honte et ses effets – gêne, autocensure, maladresse, évitement – m'ont mis en retard sur le monde, effectivement, et je vécus cette amourette le temps d'un très long été à la mi-vingtaine alors qu'autour de moi mes camarades en étaient déjà à leur troisième ou quatrième relation plus ou moins stable, certaines déjà enceintes, certaines déjà mères. Je n'avais pas de liste d'ex, pas plus que je n'aspirais à être en couple, cela j'en suis toujours persuadé. « En retard », je l'ai été dans bien des domaines de la sociabilité associés à la jeunesse : il en a fallu du temps avant d'être invité à une grosse fête dans une grosse maison pleine de gueules prêtes à vomir leur ivresse, avant de cogner aux portes d'associations étudiantes auxquelles je me sentais en partie appartenir de par certaines valeurs en partage, avant d'oser donner mon opinion sur des sujets qui pourtant me concernaient davantage que tous ces gars qui, prestement, criaient des âneries réactionnaires tous plus fort les uns que les autres, les érigeant en vérités, en drapeaux, coupant la parole aux filles, ridiculisant leur sagesse, leur

empathie et leur terrible intelligence sociale. Je n'étais pas du tout prêt à affronter ces jeunes hétéroflucs frondeurs dont l'aisance au monde me fascinait, les enviant malgré moi tout en les méprisant avec ardeur. Non, je n'ai jamais voulu être à leur place, comme je n'ai jamais souhaité être hétérosexuel, mais je regrettais avec férocité de n'avoir pas leur plus que visible facilité d'existence.

Ma mère aurait dit d'eux qu'ils étaient « comme des poissons dans l'eau ». J'étais définitivement hors de leur bocal, même si, bien sûr, se cachaient derrière leur reluisant costume bien des masques plus compromettants. Ils n'en transpiraient pas moins une prestance à laquelle je me refusais même d'espérer.

Ainsi suis-je demeuré un paradoxe sur deux pattes : un corps, parfois grossissant et parfois faisant pousser des boutons, mais refusant obstinément de vieillir. J'aurai encore l'air mineur des années plus tard, il me semble, avec quelques poils seulement au menton, mais cette impression d'être un vieillard tellement l'hypervigilance contraint à une lucidité qui n'est pas de l'intelligence mais une forme de survie. Les mots de ma mère pour expliquer l'absence de mon début de barbe : « Tu as trop de sang d'Indien ». Le dernier mot, à proscrire, me vient en tête quand je pense à ma physionomie que j'aimerais autrement, et cela est d'une cruauté à maints égards, moins pour moi que pour les habitant-e-s de Mashteuiatsh, appelé Pointe-Bleue, sur la rive ouest du lac Saint-Jean. Il me faut encore le désapprendre.

Quand je dis que j'ai été très jeune lucide, ce n'est pas de la vantardise, c'est une résilience forcée par les aléas de la vie, ce pourquoi, sans vouloir forcément en être, il m'est souvent arrivé de jalouser les naïfs ou « les simples d'esprit » (quelle horrible expression...). J'aurais tant voulu faire pause à toutes ces contractions de muscles bien inutiles que je multipliais malgré tout pour donner l'impression que je savais « me tenir », à tout ce maintien ironiquement insupportable. Cela peut sembler puénil, mais du plus loin que je me souviens j'ai cru qu'avoir les jambes tout à fait croisées, pour un homme assis, comme je me les voulais, faisait transparaître « quelque chose » de moi, mettant à nu un « efféminement » que je m'interdisais. Je ne peux m'empêcher d'être agréablement surpris de voir un hétérosexuel avec les jambes croisées ou ponctuant ses phrases avec des mains légères : dans « l'hétérosexuel relâché » j'entrevois une possible libération au bout des doigts...

Terrible fut cette pression m'obligeant à toutes ces formes d'omissions ou de mensonges pour ne pas attirer l'attention, pour ne pas dévoiler ma vérité, pour ne pas attiser la discorde et devoir, ce faisant, me justifier d'avoir dit ceci, d'avoir agi ainsi, parce qu'étant plutôt dans la retenue, dans la passivité, dont je ferais cependant volontiers l'éloge, je tombai particulièrement sous la rubrique du *quand dire, c'est faire*, rachetant ce que je prenais pour des fautes avec des boutades, célébrant pour moi-même des unions incongrues suivies de leurs sanglants divorces, m'amusant dans le théâtre de la douce vengeance, mon théâtre du salut bien bas. J'étais ce placier qui tire à bras les rideaux pour les ouvrir et les refermer; j'étais ce placier trop critique qui n'aimait pas les représentations mais qui profitait d'elles pour peaufiner ses propres monologues, ses pauvres monologues du radotage.

Ainsi, un mot m'anéantissait, ce pourquoi j'ai dû les multiplier pour mon compte, en correspondant avec mon propre entêtement dans des dizaines et des dizaines de petits cahiers mal reliés. Plus tard, avec la politisation et l'orgueil, je me sentis à mon tour de plus en plus frondeur, déterminé à changer un destin dominé en acceptation coriace.

J'ai découvert l'arrogance;

j'ai découvert l'éloquence,

et à quel point elles pouvaient, chez moi,

être à la fois *verniss* et *crasse*.

Sans pour autant devenir gardien castrant de la parole, je ne laissai plus passer autant de moqueries blessantes, ni à mon égard ni envers les autres; je corrigeai à mon tour les gens débitant des caricatures, des faussetés teintées par une culture des plus médiocres; je traitai enfin d'homophobes tous ces hommes ignorants qui, piqués au vif, le plus souvent s'en défendaient et niaient ce qu'ils venaient pourtant tout juste de postillonner. Alors, devant moi, ils devenaient petits, « petits dans leur pantalon », pour dire comme eux. De mesquins hétéroflucs : voilà ce que m'offrait le monde.

Et moi, devant eux, je devenais grande, « la Folle », conscient de me dire ouvertement, mais dans ma seule tête, comme eux l'avait fait jusqu'ici dans un but moins noble.

Au pied du Mont-Royal, j'embrasse Hugo une dernière fois.

Sa barbe, ses mains me sourient.

Ses shorts en jeans bleu épousent son vélo. Hugo part, Hugo est parti.

La fête douce s'en est allée.

La prochaine fois : juillet dans son lit simple, à W.

Bien après cette union de trois jours qui serait la toute dernière, Hugo m'a écrit pour me dire que j'avais peut-être la chlamydia puisqu'il venait tout juste de recevoir son diagnostic positif et était tenu de le faire savoir à ses fréquentations : je suis donc allé chercher, à vélo, à huit heures tapantes par un matin de grands vents siffleurs, merci à la clinique *L'Actuel*, mes quatre cachets de traitement préventif.

Dans la salle d'attente, je suis tombé amoureux d'un homme physiquement parfait assis en face de moi : je l'ai imaginé en maître de cérémonie, je me suis imaginé être son consentant serviteur sexuel, je cachai la naissance de mon érection et retournai au formulaire à remplir qui, le premier, pouvait prétendre à me représenter vraiment – ma réalité enfin sur papier, dans un formulaire médical. Cette histoire de chlamydia était la preuve, me disais-je, que « nous avons été quelque chose » : ridicule, ridicule, ridicule, pourtant je m'accrochais à cette idée avec une petite joie, pensant qu'en cette période creuse, enfin j'aurais mon anecdote sexuelle à raconter au lieu de toujours parler de ma collection grandissante de jouets animés seulement par et pour moi-même.

J'ai aussi eu cette vision qui m'a assailli, m'éclaboussant comme le foutre d'Hugo, sans prévenir : « moi comme tous les hommes de la salle sommes séropos et allons mourir ».

« Tous les hommes et moi sommes Foucault, sommes Hervé Guibert, sommes Guillaume Dustan... Tous les pédés du monde vont mourir d'ici une seconde et j'en suis.

Nos visages sont blêmes et nos yeux vidés, aussi creux que des puits secs :

les avancées médicales n'y peuvent rien, nous allons crever, crever, crever ».

C'est inutile de m'inquiéter parce que je ne prends pas de risques, alors je n'ai pas de chance de souffrir, mais ça doit être parce que j'ai lu toute la littérature dite « du sida » que je suis devenu un peu paranoïaque. D'ailleurs, ma mère, innocemment, continue de me demander : « tu n'es pas tanné de ne lire que des livres *sur* l'homosexualité? », ne comprenant pas, ou s'obstinant à ne pas comprendre que c'est plutôt d'un monde et de ses représentations presque exclusivement hétérosexuelles dont j'ai franchement marre, marre, marre.

Une fois dans la salle, une jeune femme – la Dévouée – me demanda mon rôle dans cette affaire :

« *bottom* », moi de lui répondre, sans détour.

Et je m'entendais lui dire le titre d'une nouvelle que j'étais en train d'écrire :

*Enculé, parce que je l'ai bien voulu.*

La prochaine chose que je sais, c'est que sa collègue – l'Enculeuse – me fout ses doigts gantés dans le cul.

« Il y a bel et bien une première fois à presque toute chose », pensai-je dans un demi-sourire.

Au pied du Mont-Royal, en fin d'après-midi, non loin de la statue.

Aussitôt que nos deux bouches se sont décollées, aussitôt que j'ai vu Hugo monter sur son vélo, me quittant, déjà une voix me sortait de ma joie et me lançait à la gueule cette grenade inouïe :

« Les femmes sont belles, monsieur.

Vous devriez vous cacher dans une chambre d'hôtel  
pour faire ça ».

Hugo et moi venions de passer quatre magnifiques heures entrelacés sur le flanc de montagne comme dans une oasis, et tout d'un coup la réalité me rattrapait par l'injure ordinaire, banale, du quotidien :

on me déclarait coupable d'avoir embrassé un autre homme en public.

Et coupable, je l'étais.

J'avais baisé le visage, les lobes, les joues, les lèvres, les bras, les mains, les seins, le ventre d'Hugo, sans cesse, pendant qu'il faisait vingt-cinq degrés une journée de plein soleil en ce début d'octobre (j'ai parlé d'un très long été, d'autres auraient dit « torride »).

Je m'étais senti ivre et renaissant comme au premier jour où on prend conscience de la saison chaude, où les corps se font manifestes, où on voit davantage de peaux et qu'on trouve tout le monde parfaitement attirant sur le trottoir, dans les parcs, dans les cafés, les librairies, partout où on se traîne, désinvoltes, désinvoltes et sans but particulier.

C'est peut-être comme cela que se finit, encore aujourd'hui,  
pour un-e minoritaire, une après-midi au parc : dans l'insulte.

Je dois me ressaisir, je me ressaisis, je suis trop fier pour pleurer, les larmes c'est la honte, ce n'est pas pour moi, ce n'est plus pour moi, alors je suis fort, raide et présentable et je commence à pédaler et ça me fait penser à un autre truc qu'on m'a dit il y a de cela des années, quand je faisais le pont Jacques-Cartier à vélo en pleine nuit pour rentrer chez moi, chez ma mère habitant Longueuil, un gars que je n'ai pas pu voir dans un quatre par quatre avec du gros *beat* toutes fenêtres ouvertes, mais très distinctement, j'ai pu l'entendre : « pédale *estie* d'pédale », il me crie cela quand je suis dans la pente montante et effectivement je dois redoubler d'ardeur rendu là et son drôle d'encouragement a fourni la rage nécessaire à mon accélération, puis en haut je me dis que c'est toujours comme ça que se répète le cycle empoisonné : eux frappent et nous on se relève juste un peu défiguré-e-s avec des « pédale *estie* d'pédale » en tête alors qu'il n'a pas pu savoir, lui les bras en l'air à travers son *criss* de toit ouvrant, criant ses obscénités, que j'en étais une, une pédale comme ça sur le pont dans le noir vis-à-vis le Monstre, et d'ailleurs on ne peut jamais vraiment savoir – ça se devine un peu, disons, pour faire très court – mais sinon il faut qu'on soit en train d'embrasser un très bel homme dans un parc et là c'est « vous devriez vous cacher dans une chambre d'hôtel pour faire ça », alors encore une fois j'écume, je m'enrage et les années ni la fierté n'y changent rien, je pédale vite et mes cuisses sont toutes bandées, je sue, je dégouline, j'ai envie de morver, de sangloter et moi aussi je lancerais sans y penser à deux fois des obscénités à la gueule du monde : « hétéroflics, *estie* d'hétéroflics, j'vous hais, j'vous hais tellement, *estie* de gang d'hétéroflics de marde, vous m'gâchez la vie, vous m'donnez des envies de tuer!!!... ».

Je me demande si j'en ferai part à Hugo ou non, puis je décide que ça n'en vaut pas la peine, pas la peine d'alourdir notre relation à distance pour laquelle je devrais plutôt miser sur le seul plaisir de lui demander platement de ses nouvelles en taisant mes terreurs, qui pourtant m'enivrent, car elles m'obsèdent et que je m'en nourris pour écrire, pensant à des titres, et c'est bien ça le pire : j'ambitionne, je finis par raconter le plus laid du monde et de ma vie alors que ce que je voulais, vraiment, pour une fois, c'était de transcrire une histoire qui soit juste belle, la belle histoire de deux beaux jeunes amants qui se bécotent dans la chaleur du Mont-Royal, ça et *Le temps est bon, le ciel est bleu...*

Je longe le parc Lafontaine où les policiers viennent nous déloger violemment à onze heures moins une et où il ne fait plus tant bon vivre : sur la piste cyclable, il y a les

trop « lambineux » ou, à l'inverse, les dangereux impatients qui te dépassent tout croche pour être ailleurs plus vite. Je pense – et cette pensée est peut-être pauvre, pour perpétuer une des nombreuses mauvaises utilisations du mot « pauvre », mais elle m'est venue, comme ça, « pauvrement » – que la piste cyclable de Rachel est à l'image de notre société : des familles, encore des familles, toujours des familles qui se ressemblent, puis des un peu différentes, des conservateurs qui traînent la patte contre le progrès social auquel je crois de moins en moins sinon plus du tout, ainsi que les quelques fameux dangereux et dangereuses, les « déviant-e-s » comme moi, sans casques avec leurs deux écouteurs pour empêcher d'entendre hurler « pédale *estie* d'pédale », ceux et celles qui sont « du côté de la hardiesse », sachant bien qu'elle est devenue trop dure à performer, qu'on n'y peut rien, qu'il n'y a personne pour donner le go, aucune figure à suivre avec une vraie bonne tête bien vissée, sans chapeau officiel, personne pour faire en sorte que les pédés pédalent en paix sur les pistes du monde.

Je quitte Rachel pour De Lorimier, direction Nord, direction mon îlot de cuisine, ma petite Pabst bleue bien froide qui m'attend sans slogan crier.

En quittant la montagne, c'était *Who Treats You Right*, avec l'amourette à sens unique : *You waste your time with jerks / And when it doesn't work / You know it's me you always turn to*, mais une dizaine de minutes à peine plus tard, j'en suis là dans *The Essential Pansy Division* : *Then he took my hand / And let me guide him into my promised land / He had the dick of death / I looked into his eyes / And let him sodomize me with his dick of death*.

Le *queercore* me libère : on peut en penser ce qu'on veut, je suis entièrement dans la catharsis.

L'album tourne bien avec mes jambes pendant que je cherche consciemment des modèles. Je fais du balayage dans les recoins de mon cerveau, vite, plus vite, il faut avancer. Dans la société civile? Presque aucun. Tous mes modèles, même ceux qui ont vraiment existé, sont littéraires. Enfin, presque. Il y a bien eu les séries *Six Feet Under*, *The Outs* et *Looking*, fort appréciables, qui avaient le mérite de présenter des vies courantes, mais les personnages de tapettes y sont presque tous beaux, fiers, à l'aise de rencontrer, à l'aise de baiser, et je trouve

que ça n'est pas juste, moi je ne suis pas comme ça, moi je suis maladroit, je ne veux rien du tout ou alors j'en veux trop et tout de suite, alors rien n'est facile et tout est reporté aux lendemains qui chantent. Je pense à Eddy Bellegueule qui se met une bague au doigt avant de se faire enculer par son cousin. Je pense à Genet, l'amant de la trahison, qui transforme les crachats en guirlandes de fleurs. Toujours des guirlandes, toujours des fleurs. Je pense à son *Chant d'amour* : vingt-cinq minutes d'un doux délice. Je pense à Guyotat – le « vrai », le plus grand auteur vivant – qui ne se dit pas homo car il est plutôt chaste et onaniste (je peux m'identifier...), mais le scandale et la provocation qu'on lui prête le placent à nos côtés. Je pense à Dustan, ce cher détestable, qui écrit simplement qu'*Il n'y a pas de justice pour les homos*. Il veut se marier avec Marcelo-Nelson, seul véritable moyen pour le ramener en France avec lui et mourir comme deux séropos à Paris la contaminée, mais il ne peut pas, ils ne peuvent pas, même leur mort est gâchée.

Je pédale, il n'y a pas de justice pour les homos, je pédale, je ne pleure pas, j'ai faim, j'ai soif, j'ai chaud, je pense que je ne devrais pas me faire chier plus de trente secondes avec leurs insultes stupides, il n'y a pas de justice pour les homos, je pense que ça reste tout de même une des plus belles journées de ma vie et je sais que l'expression peut sembler trop forte quand on y pense, « jouer aux cartes et se bécoter : une des plus belles journées de ma vie », mais c'est ma franche perception, et en même temps ça fait du bien de réaliser qu'il y en a eu pleins des jours heureux où j'ai pu être moi-même, alors je pédale, continue de pédaler, j'ai encore soif mais de moins en moins faim, je me dis que c'est parce que je mange mes émotions, c'est bête, je suis bête, c'est la vie, ma vie est une connerie et je pédale comme une pédale parce que j'en suis une, j'en suis fier et c'est tant mieux et les hommes sur les trottoirs sont tous trop beaux et je voudrais bouffer leurs gueules, c'est de ça que j'ai faim, de leurs sexes d'engrosseurs dont je veux être rempli, de leurs bras empêchant les miens de nager sur le lit – il n'y a d'étoile immobilisée que dans leurs agressions car je ne cesserai jamais de m'agiter contre eux, car je ne saurais tolérer leurs manières domestiquées : redevenez donc les animaux que vous êtes, bordel! – car si j'ai mes manières, ils devraient savoir qu'elles ne sont pas toujours lascives et qu'au contraire elles griffent, lacèrent les nuques et les pensées magiques : comme Dustan je pense que j'ai *l'air d'une conne* mais que je suis la *championne du monde de digression*.

Je suis une conne sans ma perruque, pris dans ma propre tête où

« l'hystérie » + l'exclusion =

j'en veux au monde entier.

C'est un nœud juvénile, c'est ma régression que j'habite pleinement parce que c'est la fougue et l'irrévérence, c'est ma propre désinvolture qui parvient à me faire du bien, à me donner de la force, du courage sans objet et sans espoir, mais du courage c'est déjà ça de gagné parce que les concepts que je brasse d'habitude ne peuvent pas crever les yeux des hétéroflucs ni leur faire bouffer leurs bites flasques.

Je passe vite le viaduc Saint-Joseph et je rentre chez nous en saluant les ami-e-s, mes colocos admirables, mes amours de la rue Molson où je vais me branler dans ma grotte, tellement énervé et mécanique que je gicle très vite sur mon ventre, je ramasse le tout avec du PQ, je mets de la musique douce pour me calmer en allant voir sur Pitchfork mais rien de neuf, la musique arrive à me détendre mais je suis trop énervé pour dormir alors je ne dors pas, je me dis que je pourrais lire mais je n'en ai aucune envie, je pourrais ne serait-ce que fermer les yeux pendant dix minutes, j'essaie mais c'est impossible, « vous devriez vous cacher dans une chambre d'hôtel pour faire ça », je me blottis plus creux dans mon lit, « les femmes sont belles, monsieur », comme si je ne le savais pas, *fuck off*, je me fais les seins, je pose ma main droite sur mon ventre que je me force à rentrer, j'éteins la lampe de chevet, déposant ma tête en arrière sur l'oreiller, respirant lentement, pensant à Hugo, à mon envie qu'il soit là avec moi en cuillère, à mon envie de passer mon bras autour de sa taille et de presser mon torse contre le sien si ferme, et alors je bande, je bande mais je ne me remasturbe pas, mais je pense que c'était malgré tout une des plus belles journées de ma vie et je ne peux toujours pas dormir, mes pensées sont incapables de faire la sieste, je finis par déblander en entendant des pas au-dessus de ma tête, des paroles, des genses qui vivent, de l'action dans le bel appartement, alors je me relève en vitesse, enfile mon pyjama de tous les jours, grimpe les marches, « bonjour les ami-e-s », sortez-moi de moi mes fidèles camarades.

*Au fer rouge*

Dans la nuit est apparu l'effroi.

Au petit matin, après une nuit de danses, de sueurs inégales, de regards désireux, d'yeux épars mais insistants, d'invitations reçues mais rejetées car émises par d'ébouriffés voyous, ainsi que de frôlements de hanches aussi déterminées que les miennes, sans fatigue grâce à la neige aspirée dans un billet vert et d'une gélule tombée presque par hasard dans l'énième gin, mon corps mobilisé quoiqu'en paix fut troublé dans son excursion vers la douillette horizontalité.

Je revenais à pieds de Sainte-Catherine vers des Carrières, au soleil levant, traînant, aveuglé, fougueux, davantage content d'être seul que mal accompagné, malaise que je m'évite à tous les coups. Barbara dans mes oreilles, pour sa joie de vivre retrouvée, Göttingen et *taxi, menez-moi à la gare de Lyon*, histoire de gazouiller jusqu'au lit, rideaux tirés, pour dormir toute la journée sans culpabilité.

C'était dimanche et la vie voulait se reposer des haut-parleurs et des cocktails trop chers : je ne m'enliserai point dans cette rengaine que l'on sème parce que j'avais consenti par tous mes pores à cette fête triviale et, mises à part mes mâchoires qui mâchaient trop, j'étais heureux et le corps lascif, prêt à m'embellir par le repos, les rêves, encore une fois la bandaison, gland au nombril pour me chatouiller en pensant aux spécimens plus tôt entrevus.

Le choc rasa net les doux poils de ma poitrine survoltée;

les drogues ne pouvaient plus camoufler l'horreur devant.

J'appelai mes quatre préférés acolytes, ces joyeuses poudrées, sur-le-champ mes Adam sans Ève pour la création d'aucun immonde, ceux tout en haut de la liste des plus rejoints, et pour des riens, mais là, un peu paniqué, j'eus besoin d'un réel support, lequel j'obtins : dans la demi-heure, tous arrivèrent au garage, incapables de deviner au beau milieu de quelle nouvelle tragédie éblouissante ils me trouveraient.

Au coin de la rue, ils purent lire, en grosses lettres noires sur le vert forêt de la grande porte :

## FAG'S

## DEAD

Quelques heures de danse parfois suffisent à l'effroi pour se dévoiler.

Mon cœur tambourinait une triste chamade – *Dis, quand reviendras-tu? Dis, au moins le sais-tu, que tout le temps perdu, ne se rattrape guère...* –, et je pensai que la vie m'envoyait un signe : j'avais atteint un certain confort – « non, mon chéri, pour acquis ne tiens rien » –, un train-train louable, il me fallait maintenant retomber sur la médiocre Terre, avec sa gravité bien de chez nous, mortel-le-s opportunistes qui polluons jusqu'à la mécanique de notre plaisir.

Je me répétais, cent fois : « Les agressions existent, peuplent chaque matin de leur lourdeur,  
mais je ne me conduirai pas, non, en victime ».

Pourtant, j'avais peur. De la suite, de l'insouciance niées.

Était-ce un unique message haineux ou une menace, et de quelle nature : allait-il, allaient-ils revenir, avec quelles armes, et dans quel but? Me tuer, mais à quoi bon?

« Je danse et je visse et dévisse des boulons, je ne ferais pas de mal à une mouche mais j'embrasse parfois de velus garçons. Est-ce tout ce que l'on me reproche, vraiment? » Si oui, alors je ne devrais pas pleurer – « non, ma chérie, le chagrin est inutile » – mais, tout simplement, me battre par les moyens qui sont les miens et espérer « moindre le ressac, moindre la bêtise ». La violence existe, elle est là, on peut la montrer, mais moi je peux, non pas lui rendre coup pour coup, l'accabler de ma magie blanche de Blanc bec, mais la faire voir autrement : la « monstrier ».

Montrer ce monstre de haine, l'embellir, le décorer, le déguiser, le travestir :

« produire de la beauté, je sais le faire et y veillerai ».

La solitude, cette *renifleuse des amours mortes*, et l'ironie parfois sauvent de l'effroi.

Voilà pourtant Guyotat qui arrive sur son vélo, très lentement parce que très coké, juste à temps pour me voir faire de loin, par grands gestes assurés. Je suis allé dans mon garage, ai tiré de mes outils une bonbonne rouge, et j'ai ajouté à la profanation de deux mots ma petite touche personnelle, de biais, intercalée, entre les infâmes lettres, pour que tous les yeux ne puissent y échapper :

**FAG'S**

**N**

**O**

**T**

**DEAD**

Ma belle pédale pédala de plus belle...

*Est-ce Dieu, est-ce Diable*

*Ou les deux à la fois*

*Qui, un jour, s'unissant,*

*Ont fait ce matin-là ?*

*Vraiment, je ne sais pas,*

*Mais, pour tant de beauté,*

*Merci et chapeau bas.*

Mon bel ami-amant, les yeux trop grands essuyant de trop grosses larmes, tout remué, laissa choir sa bécane grise dans la haie mal entretenue et m'étreignit dans un silence plein de petits reniflements non réfrénés dont les morves s'écoulèrent sur mon épaule à moitié nue, ma camisole de danseuse étoile ayant déjà absorbée beaucoup de la fièvre de cette nuit de printemps saturée d'électro-pop et d'amitiés éphémères scellées par de liquoreux baisers.

Guyotat jetta un œil du côté du drapeau arc-en-ciel déchiqueté, dont les lambeaux avaient été recouverts de plusieurs étrons mous de merde dont se délectaient déjà les mouches précoces pour la saison :

ces cadeaux puants me venaient-ils d'hétéroflics, de chiens ou de ces bêtes confondues?

« *Ils n'ont même pas osés mettre le feu dans le tas, les lâches : j'aurais fait mieux* ».

Mes sanglots se transformèrent en rires provocateurs, me rendant le sang-froid que j'avais perdu. Je resserrai ma caresse jusqu'à soulever mon pervers délicat. Je pensai : ce beau bandit-là n'a sûrement *pas plus l'air d'un assassin que le fils de mon voisin*, et cela me rassura un tantinet alors que j'embrassais les lèvres de l'homme qui en savait le plus sur moi, car de mes penchants il connaissait les moindres, exactement, et moi les siens, les nôtres expériences partagées parfois, parce que les vertus doivent bien avoir la piqûre du voyage.

« C'était beau, il ne fallait pas gâcher leur art, mais juste y mettre un peu du mien ».

Cette vipère hors-la-loi ou sa bande que la Justice hétéroflic ne condamnerait seulement qu'après m'avoir fait vivre mille tracas et audiences en compagnie d'uniformes rustres, méprisables, sans empathie, adhérents par excellence à tout ce que je voudrais voir disparaître, je préférerais de toute façon l'éduquer non pas davantage, mais autrement, avec amour et fortes convictions. Elle devait déjà être en train de dormir, ou alors s'enfilait au même instant des œufs bénédictines comme il se doit. Cette réalité m'indifférait, je ne voulais pas entretenir ce bouillon de rage qui m'accaparerait en vain, alors, reprenant pour moi-même et à mon tour ces deux beaux mots, je me dis : « *Bonjour tristesse* ».

Mes autres compagnons de fortune et certains amants ramenés par eux à la sortie du *club* vinrent agrandir notre cercle de pleureuses poilues; j'étais ému de nous voir ainsi tissés, ainsi de mèche. Nous dégrisâmes au soleil tout l'après-midi en chantant en chœur qu'*À mourir pour mourir, je choisis l'âge tendre, qu'on ne me voie jamais fanée sous ma dentelle*, puis j'allai à la douche, enfin au lit, épuisé mais sincèrement ravi de la tournure prise par cette journée.

Je ne portai pas plainte, partageai peu l'affaire, mais n'empêche, la nouvelle tourna : des larmes de colère, des messages de soutien et bon nombre de « bien mérité, tapette » furent partagés un peu partout, puis un fait divers beaucoup plus macabre bientôt prit toute la place, et on oublia tandis que je retournais danser, me dégotant parfois un petit prince préférant les omelettes florentines pour accompagner le café noir fumant.

Début mai, c'est toute la porte de garage que je peins arc-en-ciel.

C'était affreux, aux lignes croches; ça m'a surtout coûté cher de gallons.

Je ne vis jamais plus de merde traîner par là et j'en fus fort aise.

*Sans harnais*

L'été dernier, par une belle journée rare comme une belle journée,  
j'ai fait la glissade aux cascades et je me suis fait une entaille  
de deux centimètres au-dessus de mon genou droit,  
qui a encaissé plutôt que de retenir à distance le rocher,  
sa paroi irrégulière.

Depuis, je la gratte sans cesse et l'ai baptisée « la cicatrice de la fierté ».

Elle est du lieu où mon aisance au monde est la plus sincère;  
elle est la marque d'une identité qui joue à la bascule,  
pour elle-même, s'adaptant à ceux qui ne font que la bousculer,  
acceptant, oui, de friser le ridicule.

Si la honte est une puce infaillible, si la honte est une tache de naissance,  
alors la fierté est une cicatrice que l'on s'inflige, que l'on cherche et trouve,  
et je m'employai à gratter ma plaie jusqu'à la rendre tout à fait orgueilleuse

car il n'y a rien de plus effrayant en ce monde que des hommes sans lutte.

*Aux chiens sales*

si seulement vous me laissiez dire,  
j'ai des chapelles de phrases à faire brûler

*I don't need your love*

*I don't need you to understand* – il est vrai que le sublime reste au seuil de la  
Compréhension –

*I need you to listen*

mais n'entendez-vous jamais que le décompte  
des points que vous remportez sans surprise?

hochez au moins de la tête  
la vôtre sera toujours tranchée la dernière, n'ayez crainte  
puis, en silence, rejoignez vos familles :  
décomposées recomposées desséchées,  
elles n'en perdent pas moins leur pouvoir nucléaire

*No family is safe*

*When I sashay*

*Don't you know your queen?*

pourtant j'ai tout votre fumier à étendre :  
pourquoi est-ce encore moi qui dois froter,  
ramasser vos plats et manger les restes,  
vous digérer de travers jusqu'à la défécation?

toujours se buter à vos maux  
masculinistes *male tears*  
de fausses mains tendues, la haine en poil incarné

habituez-vous à me trouver « lourd » et « sans humour »,  
forcé de me dépendre de vos pièges  
d'obsolètes binarismes pourtant tenaces :  
n'êtes-vous pas, à chaque nouvelle saison,  
« le meilleur de la Culture »?

je connais bien le cayenne  
et mieux encore ceux sur qui je voudrais qu'il pleuve

excusez-moi, je dois repartir à votre front  
jusqu'à vous exténuer pour que les parlé-e-s enfin parlent sans parlementer

tant d'années de plaisir  
que j'en mourrai

à toi l'hétérofluc qui as craché à mes pieds pour me donner la chienne sur Ontario,  
à toi l'hétérofluc qui m'as offert exprès et avec arrogance son intarissable virilité pour me  
déménager me croyant bien incapable de lever une commode et le matelas sur lequel je baise,  
à toi l'hétérofluc qui penses que je ne baise jamais parce que je ne suis pas en couple,  
à toi l'hétérofluc qui penses que je baise tout le temps parce que je ne suis pas en couple,  
à toi l'hétérofluc qui ne veux pas comprendre que je ne veux pas être en couple,  
à toi l'hétérofluc qui dis ne pas s'intéresser à ma sexualité mais rend ostentatoire sa curiosité  
pour elle,  
à toi l'hétérofluc qui nies sans relâche le désir de mes amies lesbiennes,  
qui dis à l'auto-identifiée *fem* « c'est qu't'as pas encore connue ma bite! »,  
qui dis à l'auto-identifiée *butch* « es-tu vraiment comblée par le ciseau? »,  
qui ajoutes en leur direction « vous savez pas ce que vous manquez... »,  
je te souhaite de te reconnaître et d'être particulièrement rongé par la honte  
« violent », tu dis?; « violent », moi?; « oui » et « oui, tout à fait » : *violenté*  
de n'être point capable de t'empêcher avant que tu n'assombrisses mon étreinte,  
et d'empêcher l'insistance du soûlon, de son emprise sur mon ami-e, et d'empêcher  
et d'empêcher encore...

les « ayant-places » ne veulent en laisser aux « sans-trônes » :  
garde tes trottoirs tes clôtures tes fusils,  
c'est la-rue-qui-tente-la-marge qui est mon arme,  
diversité des tactiques et non seulement la Loi,  
malgré l'acquisition de nouveaux droits :  
tes opportunistes tribunaux sont d'autres pansements  
pour me faire oublier les rancunes rouvertes par la répression rationalisée

*Oh little one I'd tell you good news that I don't believe  
If it would help you sleep  
Strange mercy*

*If I ever meet the dirty policeman who roughed you up  
No I, I don't know what  
If I ever meet the dirty policeman who roughed you up*

*I'll be with you lost boys  
Sneaking out where the shivers won't find you*

l'hétérocentrisme, de fait, me tourne autour  
comme les frissons émanant du désastre qui survint :  
toi le calciné, toi le bronzé de la tempe molle  
tu es parvenu à la haine et tu es pendu là depuis  
  
c'est une place loin de ton ombre que je voudrais,  
mais nous devons partager le même soleil

à toi l'hétéroflïc qui ne demandes poliment ni n'utilises le pronom souhaité,  
 qui fais semblant, qui refuses le X des Autres, la case non-binaire, étrangère au F et au H,  
 qui ne connais la violence d'aucun formulaire puisqu'il en est toujours l'unique sujet,  
 à toi l'hétéroflïc qui as milité activement ou non au sein de la Manif pour tous  
 qui as dit « on a tous besoin d'un père et d'une mère »,  
 qui as dit « ça fera pas des enfants forts »,  
 qui as dit « y faut bien des pédés pour chialer comme ça »,  
 qui as dit as dit as dit dit dit, monopole désinformé  
 « j'suis un homme, moi, un vrai : un gars-gars »,  
 je te souhaite de te reconnaître et de repasser l'examen du repentir

tes couples ménages mariages familles : réinvente-les,  
 quelques inédits de ta part ne feraient pas de tort  
 mais grand bien, merci monsieur, *yes sir*

voici une tape dans le dos : « tu es beau tu es fort tu es capable »  
 tu l'as toujours su parce que papa et maman te l'ont toujours dit  
 maintenant, prouve-le

*If you need  
 You can even say  
 A little prayer for me  
 Baby I'm already  
 Walking in the light*

*Go ahead*

*Go ahead and try*

à toi l'hétérofluc qui m'enverrais paître triangle rose :

Pierre Seel je l'ai lu et ne le réincarnerai pas

à toi,

à ton voisin, à ton voisinage,

j'aimerais pouvoir promettre ma présence irrévocable

en tous les lieux et à toutes les heures homologuées du jour,

car je ne jure fidélité qu'à la mienne lutte,

ne cesserai de dire ma politique, qui est Générosité

mais ce serait le plus énorme de tous les mensonges

car vouloir agir ici-bas, c'est savoir mon impuissance :

n'avoir le choix que de persévérer dans les brèches,

de ralentir la disparition des lucioles

ou de tout remettre au lendemain      qui fausse

*Queer in a way that's failed me*

*I'm not enough of anything*

*Queer in a way that works for them*

*Common tongue work in uncommon beds*

*I'm so stupid in my confidence*

*I doubt my will can last this thinly spread*

*Everyone outside swallow the light and creed*

*Everyone alive live fuller lives than me*

*I'm queer in a way that's failed me*

*Everyone alive live fuller lives than me*

cynique,

mais plus du tout suicidaire

vous ne me volerez jamais ma *gaieté*

n'oubliez pas que là est mon origine :

le grand rire franc du condamné

une femme est toujours belle, un homme souvent laid  
si, comme vous aimez le dire, « la beauté est intérieure »

ne reste plus qu'à faire vaciller l'architecture  
réinvestie baroque ou décoincée la chambrée  
les belles courbes n'empêchant pas les beaux muscles  
n'empêchant pas les ongles peints  
n'empêchant pas les boucles pendantes sans genre  
comme c'est déjà le cas, que vous appelez « décadence »,  
mes minuscules transgressions pour déranger les caïds pollueurs d'agoras,  
qu'à mettre une aiguille dans leurs biceps prétentieux on ferait tomber tout l'Édifice

toi l'enchaîné ravi à ton sexe anachronique,

mon beau salaud que j'aimerais aimer,

sois deux secondes agréable et au café *safe space* nous irons

prendre le temps de s'expliquer sans se fixer

*Tiens pour une fois, reste sans voix  
Et rassure-toi je ne contamine pas  
Puis assure-moi qu'avec ton p'tit minois  
Tout restera simple et courtois*

prête-moi parole, j'ai tout juste les mots pour t'informer de moi

tu ne pourras pas prétendre que je ne t'ai pas invité  
si tu ne te pointes au rendez-vous tenu secret  
au nom de ton « paraître-mec »

j'attends corps et âme que tu viennes :  
viens sur moi que je t'arrache à toi-même, petit soldat,  
car je veux ton bien, après tout, malgré tout  
parce que nous devons nous allonger  
sur le même vert au parc,  
partager la terrasse mieux  
qu'avec tes yeux de haine écrasant  
des mégots sur mes joues charmantes  
et le plus souvent sans reproches

*Tu tentes de m'tuer de tes remarques  
De me vider à coup de hache  
Mais jeune homme, sais-tu seulement, que j'me maquille pour t'entrer dedans?*

je suis tombé délibérément  
 jusqu'ici dans le piège du « vous vs nous »  
 alors que je voudrais faire advenir la démultiplication  
 brandissant l'éloge de la différence

malheureusement, le plus souvent, c'est à « vous » que je ressemble,  
 mais j'essaye d'apprendre, sachant que :

Je suis hétéroflic quand je fais moi-même du profilage, puisque très souvent je me cantonne dans une tout à fait navrante présomption d'hétérosexualité ou, à l'inverse, crois à un *gaydar*, le mien, alors que ce sont là les deux erreurs les plus flagrantes me ramenant toujours à un essentialisme hétéronormatif qu'autrement j'essaye de contrecarrer en pensant que les sexualités sont des pouvoirs en mouvements, en mutations, me faisant un devoir de ne jamais limiter mes désirs, sachant qu'ils peuvent me venir et me quitter à l'improviste, me faisant un devoir aussi de n'avoir point de préjugés quant à ceux qui ne sont pas miens dans l'instant mais qui appartiennent à d'autres, car dès lors renaîtrait de ses cendres une hiérarchisation des attirances et des pratiques qui tend, pas si paradoxalement que ça, à l'Unité, l'homogénéisation d'où il ne manque qu'un pas vers un totalitarisme latent, jamais loin, qui ne demande qu'à être réveillé.

Je suis hétéroflic quand je suis dans ma honte homoérotique, dans ma honte homosexuelle.

Je suis hétéroflic quand je me permets des largesses à l'oral en me convaincant que c'est parce que je refuse de m'astreindre à un soi-disant agenda *politically correct*, une soi-disant rectitude politique castrante des discours militants de gauche et d'extrême-gauche des assemblées générales de l'UQÀM, qui m'ont pourtant formé, surtout quand la personne en face de moi n'y a pas été initiée, parce que ce faisant je me montre lâche et paresseux, parce que ce faisant je suis co-responsable de la perpétuation d'une certaine ignorance, qui n'est pas voulue mais programmée, une ignorance systémique à court-circuiter et dont l'implosion me profiterait le premier.

Je suis hétérofllic quand je pense, par exemple, qu'une croisière exclusivement gay ne pourrait pas, voire ne devrait pas être considérée par certain-e-s comme une utopie réalisée, simplement parce que ce serait mon pire cauchemar. Je suis hétérofllic quand je projette mes propres peurs, mes anxiétés et mon manque de confiance sexuelle sur les autres parce que j'en viens à exclure des scénarios réalistes ou non, envisageables ou non, profitables ou non.

Je suis hétérofllic quand j'attribue des attitudes prédéterminées à la passivité sexuelle, entre autres. Ce n'est pas parce que j'adopte moi-même des habitudes que je lie à ce rôle que les autres devraient en faire autant.

Je suis hétérofllic quand je m'extraie volontairement de la catégorie des hommes, à détruire mais existant bel et bien, parce qu'elle me fait horreur, parce que ça m'arrange, tout en profitant par ailleurs du fait d'en être un : mon existence et mes journaux intimes sont truffés de moments où je me dis, où je m'écris « au masculin normatif » quand c'est plus facile, donc la plupart du temps, surtout en public, mais tout le monde n'a pas droit à cette facilité, ni aux nombreux privilèges qui l'accompagne.

Je suis hétérofllic quand j'ai honte de ma famille choisie, dans ces moments où malgré moi une petite voix me suggère que nous devrions « avoir l'air respectables » et « se montrer civilisé-e-s », quand je m'embourbe dans la pensée qu'il faudrait « donner une bonne image de nous », qu'il faudrait « donner une meilleure image de nous », me soumettant ainsi moi-même à la volonté écrasante de la majorité alors que nous n'avons pas à nous justifier à elle.

Je suis hétérofllic quand je pense avec le seul langage qu'on m'ait appris qui, lui, est hétérofllic.

Je suis hétérofllic quand et quand...

J'aimerais pouvoir vous aimer sans me faire complice de vos crimes  
mais je suis tout aussi fautif, ne m'en déplaie.

Je suis surtout hétérofllic quand je suis dans mon homophobie intériorisée.

\*\*\*

LES JOURS DE OUATE, SOUVENIRS IRLANDAIS :

DEUXIÈME CARNET

Toute honte dévêtue et beaux enfin dans votre seule nudité  
quand vous serez rendus au ventre de la dernière naissance  
Souvenez-vous mes amis souvenez-vous de ceux qui demeurent et de leur  
exil  
Et s'il se peut souvenez-vous de celui qui a mal de vivre à vous tant aimer

-Jacques Brault, *Visitation*

*Bug chaser* : One who is deliberately having unprotected anal sex  
in order to be infected with HIV, particularly if his lover has it.  
This is done to show true love and devotion in the gay union  
or to commiserate (share the pain of HIV) with his lover.

-*Urban Dictionary*, en ligne

À William : plus tard, mes réminiscences de nos jours de ouate commenceront par ce

*A wild while ago...*

*c'est bientôt septembre, le temps des vents fous* et nous avons l'agitation facile,  
trébuchant des falaises de Doolin comme deux innommables :

je me fais Molloy, perdant ma bicyclette au bout de la péninsule Dingle en pleine forme  
et comptant et suçotant tes exploits poche de gauche, poche de droite, pleines  
de tes petits caillots d'humeur tannante

\*

tu m'as toisé quand j'étais assis en pleine méditation lyrique sur un caillou millénaire  
car je te devinais déjà atteint de la maladie mythique, cette infâme peste d'aujourd'hui  
mais aussitôt la valse des oiseaux taquins parmi les promesses du ferry  
où du pont j'énumérais tes visages migrants, tes barbes

\*

ton accolade et le supplice du feu des bonnes mœurs : l'érection imminente en exergue de  
nous brodés

et toi et moi et nos déclinaisons nerveuses pour les caresses sinon violentes

\*

sur toutes les plages rencontrées succomber à Anthony & the Johnsons dans les oreilles, en  
attendant le traversier, ses beaux Allemands à séduire, ses vomissant-e-s par-dessus bord, moi  
tirant la nécessaire confiance d'un Querelle, malgré les vertiges suscités à la mesure de  
l'offense de la tempête jolie

hublot haut dans le bleu du ciel, hublot bien bas rentré dans le bleu de l'eau :

les nœuds du ventre vide

enfin les corniches obliques, les moutons et les enfants aux polos bleus : rappel de la mer du Nord,

de ce soleil encore brillant d'onze heures du soir, de ces villages sans habitant-e-s qui ne trouvent écho

que dans leurs églises très blanches

\*

Mon tout discret : « d'autres y ont pensé avant nous, dors maintenant ».

Confession sur l'oreiller, tu me parles d'Edward Stachura, de son homme-qui-n'est-personne, m'apprends que *Me résigner au monde* aurait pu être traduit *Me réconcilier avec le monde*,

et cela achève de me charmer tout à fait

tu dis nous irons à la plage tu dis

nous y baigner nus tu dis

drapeau rouge ou drapeau blanc tu dis pour

reprendre des couleurs tu dis nous

avons l'air de poètes

chaque chose en son temps, je réponds : « grignote-moi la raie avant »

\*

après nos annales toujours tu t'acharnes

à propos de leur beauté, de leur éloquence et de leur tendresse

mais je ne reconnais pas les hommes

\*

tant qu'il y a la peau, les lèvres

pour croire, les mains

pour savoir

mendier la tournure des doigts tricheurs qui s'entortillent dans les yeux brefs;  
 corps cartographié au poil près jusqu'à la gouttière qui recrache le retour des mots qui doutent  
 et pèsent

\*

mes cartes postales arriveront bientôt comme une bouche avec son lot de lapsus  
 quand je salue mes amies sans les salir

\*

William, mon cher London Eye, je t'aime d'un véritable amour de toutes salives,  
 confondues celles qui cachettent les lettres emplies de mots suaves  
 et celles qui se pressent bouche à bouche ensexuées

William, mon cher barbu de la Manche, tu es le seul que j'aurais gardé longtemps longtemps  
*words, only words, ugly fucking words...*

mais le sida te prends en cachette, te vole à moi, je le sais que tu t'en retourneras loin loin

William, mon cher ma préférée carrure,  
 je suis et resterai pour mon petit reste d'enfer ta veuve éplorée  
 à souffrir en noir ou déshabillé, regrettant ta *tea cup* ton sexe puant  
 tes aisselles adorées ton rire  
 en passant sur tous les autres corps après le tien, les yeux fermés avec ton portrait imprimé  
 à l'intérieur de mes paupières ravies de t'avoir attaché là au premier rendez-vous sur le gazon  
 il faisait beau et chaud et nous étions si ivres, évidemment William  
 mais à ton poitrail fort collé je me suis, évidemment William

déniaisé avec toutes mes grimaces jusqu'au grand consentement de toi pas douché  
 merveilleux jusqu'aux tréfonds de mes entrailles gloutonnes :  
 bronzées d'appétits les amours clandestines se souviennent

\*

je me suis juré que je ne vieillirais pas main dans la main avec la honte  
 même si je sais que tu m'embrasses

un peu par pitié de moi

\*

Cork

la grise, la lointaine et lasse

église vide

durant la pluie bruyante

Cork

un violoneux en salopettes, pieds nus, seul sur le pavé

Cork

la brume, le *stout*, ta vigueur, pareillement

Cork

entrant dans le pub, aussitôt le guitariste, sa soixantaine :

– *Where 're you comin' from?*

– Montréal,

et lui de nous chanter *Suzanne*

les yeux clos

Cock

le serveur au bar

qui avait le goût

qu'on soit trois            au lit

mais je t'ai ramené seul et saoul car j'aimais juste l'idée qu'on se barbouille

puis j'ai fait avec toi l'amour pour la première vraie fois

– des années durant, je baisais juste –

torturant ainsi mes manies et comment ça battait fort à l'endroit des portes closes

\*

les quais mélangés aux épaves comme le whisky au coca dans ce dortoir d'auberge

où les trois Américains ont trinqué mille fois leur dernier soir sans leurs épouses

(rappelles-toi du bel informaticien timide aux gros bras dans son tee-shirt blanc,

et comme j'espérais de lui la sodomie, alliée à la tienne, moi viande prise en sandwich)

alors que Dublin chantait encore ses traditions, son hospitalité d'envergure,

mais le *last call* borné trop tôt et le Temple Bar qui ne s'en remet toujours pas, avec raison,

des paroles de Bobby Sands chantées par Christy Moore,

car maigres sont les mots emprisonnés : *Hunger*, Fassbender sa poitrine sa barbe ses clopes,

dix-sept minutes de beauté fixe en face d'un prêtre

\*

J'hymne ton absence, la prophétise, pourtant ton sexe fier dans ma fine bouche, là-bas et

alors, au solstice de nos glorieuses : je dansais sur le mauvais pied et le joint suffisait à apaiser nos cernes fidèles

pour des songes pianotés            martelant            tes lèvres bleuies par l'honnêteté du vin.

Le sang s'essoufflait, au moins tournait-il en sa sage rébellion  
et toutes mes lâchetés, toutes mes largesses comme d'écartelées insignifiances, avec lui.  
Les yeux que tu fais quand j'arrondis mes répliques à l'expression la moins vraie.

\*

Je suis devenu *Bug chaser*, quêteur de cet injuste Mal pour partager ta souffrance par  
dévotion;  
suis devenu Michael Novotny insistant auprès du sexy Ben Bruckner pour récolter son virus;  
dans mon carnet de voyage je note moins des descriptions de paysages  
que je t'écris en cachette mon insistance pour ta substance en mon trémolo;  
des lettres courtes, incisives et déferlantes, des chansons punk ( /// ) que je t'écrirais;  
te les livrer serait trop violent mais, en attendant, je subis la violence  
d'être « l'ombre de ta pitié » : je suis la peau qui veut mourir au bout de toi, avec toi.

\*

*Les traits d'union démasqués*

Ça s'est d'abord passé pendant cette nuit blanche sur la plage, les sacs de couchage nous sculptant comme momies dans le sable. Ça : le varech. Son intensité. L'idée des algues qui n'ont pas de lieux propres, qui sont là peu importe le jour et la nuit, toujours naissantes, toujours mourantes, et cet étrange pouvoir d'émouvoir les personnes qui veulent bien s'attarder, ouvrir l'échelle de ce qui se déroule devant elles, caresser ses doutes pour mieux revenir aux frissons de la mer, aux rires et pleurs de la mer qui s'épouvante inlassablement avec ses poumons compliqués. Cette même idée du varech accouplée à celle des berges de ouate, là où, échoués, pharaons en lambeaux, nous nous reposons sous l'appel au calme de la pleine lune.

La lumière nocturne ne me permettait que d'apercevoir, au loin, ces quelques algues à la dérive. Je ne pouvais faire autrement que de m'identifier à elles, dansantes sur un air de nostalgie d'avant le temps, quand déjà on la devine, quand déjà on y a droit, à ce goût salé d'une nostalgie de mer à la faveur d'une nuit sans sexualité.

C'est grâce à cette insomnie que j'ai saisi, quand la lucidité se fait seule alliée de la fatigue, que ces algues étaient toujours inconfortables, avec un pied dans la redondance des vagues et l'autre dans l'attente fatale de la déferlante qui les ferait choir sur le sable, indéfiniment, jusqu'à ce qu'une autre secousse les reprenne, ou jamais, jamais comme une autre réponse fatale. Elles croient toujours avoir gagné un certain répit, chaque saison apparaissant comme prévue, pourtant il suffit d'une grisaille pour les mettre à mal et changer du tout au tout leur dessein. Elles pensent qu'elles sont parvenues à leur camp de base, en sécurité, toujours entre le grand rouleau, l'écume et les châteaux des enfants, mais elles pourraient tout aussi bien être convoquées ailleurs et devoir bouger, volontairement ou non, quoique l'on puisse douter de leur volonté (il ne faudra pas l'oublier dans notre équation, cependant). Si bien que j'en viens à croire que les algues, qu'on pourrait croire stables, connaissent mieux que bon nombre de vivant-e-s l'évasion, puisqu'elles en sont l'incarnation la plus authentique (je déteste comment on utilise ce mot pour qualifier presque toutes les attitudes et intentions, pour leur

attribuer un blason très réfutable, mais ici je l'assume).

Couché dans mon cercueil comme Ramsès, je fais le point sur nous deux, les amants voyageurs, toi qui dors et moi qui me dis varech. Je suis varech parce que je te laisse me piétiner, parce que je vais à la rencontre de tes extrémités les plus incongrues (« est-ce un cheveu blanc que j'aperçois? »), parce que même ensemble nous ne sommes sûrs de rien, parce qu'on pourrait s'arrêter net d'être un « nous » à tout moment et que le grand soir de notre orage final s'abattra sans prévenir, imprévisible comme nos dernières paroles, celles bégayées tout bas, celles hurlées à travers une porte qui claque, peut-être. Je me dis que le varech est un idéal-type, temporaire ou non : il n'a pas de racine alors il erre à sa guise, simplement, comme nous. C'est encore une fois un privilège. Je suis pétri de privilèges que je ne sais pas bien dévisager. Je voudrais bien que l'on ne s'accroche à rien, qu'on se laisse bercer par nos courants et qu'on accuse toujours les déplacements du cœur quand on se quitte et quand on se retrouve pour mieux se quitter à nouveau...

Nous étions sur la fine bordure d'une falaise, en bas de laquelle se multipliaient, évidemment, les rochers pointus prêts à pénétrer le peu d'âme encore à l'œuvre dans nos corps déjà meurtris par l'amour, la haine et le sexe qui vient entre les deux, non pas *entre* comme les séparant, mais comme les réunissant, la sexualité comme le trait d'union de l'amour-haine, avec toutes ses euphories et ses maladresses si précieuses.

Déjà je travaillais, modelais ce souvenir à notre image; déjà je captais cette promenade silencieuse comme l'ultime repli sur nous-mêmes. Il culmina effectivement en un rêve éveillé à la fois le plus heureux et le plus triste, dès lors que j'ai demandé : « Si on venait à tomber, préférerais-tu qu'on soit rattrapés par les nénuphars ou le varech? ».

Mon genre de questions, de celles qui invitent à la fuite, aux reproches soupirés. C'était là faux débat : les algues ne pourraient amortir notre chute commune, de même aucun nénuphar n'aurait pu pousser là, dans ces flots hostiles s'alliant au vent pour pousser les corps chétifs toujours au bout de leur peine. Tu n'as pas voulu répondre, seulement ta main a saisi la mienne, et j'ai compris qu'il valait mieux le silence à mes tourments si je ne voulais pas gâcher la scène, mais toujours cette envie d'aller en ce sens, vers le gâchis, juste pour voir, voir à quel point il peut être plus fécond qu'une joie dont on ne tire que très peu d'esprit.

J'ai dit, d'un souffle : « Pour moi, le nénuphar, c'est la stabilité, c'est la beauté florale à la surface, mais il y a une tige, une racine qui ne peut la quitter, mais sur laquelle on glisse car elle est gluante, comme si finalement on ne faisait toujours que se leurrer en s'accrochant à elle. Le nénuphar, ça ressemble à la routine des gens heureux – je suis persuadé que ça existe, même si on aime à dire que c'est un cliché de mauvais films –, ça ressemble au couple stable qui a pris ses aises, à la maison dont on sait qu'elle sera propre et rangée à notre retour, à une bibliothèque trop bien classée. Ça ressemble aussi à un hétérofluc qui s'enlise dans sa propre ignorance pour se maintenir au sommet en se croyant sans reproche ou à des prisonniers qui s'efforcent à la fellation, atteints par le manque : c'est d'une prévisibilité navrante ».

Tes sourcils cherchent à me comprendre. Je sais que j'ai sûrement tort sur toute la ligne.

Je poursuis mon exposé avec conviction même si je sais que je renierai tout, la minute suivante : « Alors que le varech peut se reposer longtemps puis être pris, soudain, de secousses gigantesques. Il y a chez lui une instabilité fondamentale qu'on ne lui reconnaît pas souvent. Le varech fait la course contre son temps. Il est engrais, et donc appelle la nouveauté. Le varech est toujours susceptible d'être humide, ne sachant pas s'il est sur le point de sécher sur place ou s'il sera bel et bien sec un jour, demeurant dans l'entre-deux moite, c'est-à-dire inconfortable, malaisé, tout comme moi dans mes manières, comme moi dans mes amours, mes moites amours inconfortables. Le varech est *queer, so queer* ».

Je rigole tout en y croyant et tes sourcils font la grimace pendant que je reprends le fil :

« Le varech, ça ressemble à l'ami impromptu que l'on croise en essayant un nouveau chemin pour se rendre au café, à l'amant qui ne donne pas de nouvelles pendant trois jours puis qui vient sonner au milieu de la nuit, à un rideau que l'on dépoussière en faisant naître une nouvelle perspective sur la ruelle, alors grise et maintenant verte. Ça ressemble à un nouvel auteur tout juste découvert et qu'on ajoute aussitôt sur le dessus de la pile des monstres sacrés, à un allié qui tend sa main et son épaule pour que tu t'y appuies, aux virils condamnés à mort qui font toute la prose d'un Genet écrivant dans sa cellule de bague... Rien n'est moins certain que le varech, ce n'est pas une valeur sûre : c'est encore l'ami-amant qui quitte la ville pour un temps indéterminé et dont on ne sait s'il appellera régulièrement ou non. C'est le bébé neveu qui te régurgite dessus et te force à te dénuder devant toute la famille, à Noël. Le bébé nénuphar, quant à lui, fait sagement croître ses pétales; il est si parfait qu'il en devient ennuyeux. Un tel bébé n'existe pas, je le sais, de même la binarité varech-nénuphar. J'invente tous ces schémas pour m'accrocher à des idées sans en mourir... ».

Je me risque : « Voudrais-tu être mon varech à moi, avec moi ?

Jusqu'à temps que tu ne veuilles plus, ne puisses plus; je comprendrai ».

Ça a été ma première demande de statut officiel, dans ces mots-là,  
alors que je venais de dire que c'était tout le contraire.

J'attends encore la réponse.

\*

à Galway faire les dix mille pas, les crabes colonisant nos orteils,  
 et n'avoir de l'eau qu'aux chevilles  
 nous pouvions laisser les bouteilles à la mer sans avoir peur de perdre l'ivresse

tous les pubs étaient remplis de touristes friqués  
 chacun plus bruyant et mieux habillé que nous deux réunis

nous avons tenté la nuit à la belle étoile pour mieux se faire réveiller à quatre heures du matin  
 par la pluie avec nos clés peinant à délivrer notre autonomie sur deux roues jusqu'au magasin  
 de chandails de laine où le toit a pu couvrir notre insomnie, notre massage des heures durant  
 devant la mer agitée

je t'ai regardé avec l'œil qui insiste en exagérant mes attentes pornographiques :

– *Fuck the Hell outta my ass.*

– *Be my guest.*

\*

Donne-le-moi que je puisse à mon tour m'allonger comme toi tu t'allonges / sur toute la  
 longue étendue de ta malheureuse sagesse de supplicé qui morve / et morvant tu m'appelles à  
 ton chevet pour non pas que je vienne te cajoler / te frotter tout de go les cheveux en bataille /  
 mais pour gaspiller ta parole / à quêter la mort en ignorant / ma demande insistante / répétée  
 d'elle. // Et morvant tu me caresses le membre par habitude des larmes / entre deux livres tu  
 m'abordes et me flattes / par belle inadvertance / tes veines de partout gonflées / ta parfaite  
 barbe de trois jours passés / à la regarder s'enfoncer dans sa colorisation. // Et morvant tu es  
 un fantôme que l'on remarque / qui n'arrive pas à la complète disparition / que l'on regarde à  
 travers la transparence qu'est un visage blême / mourant que l'on accompagne aux toilettes /  
 qu'on épaulé en chemin et qu'on essuie parfois / pour en finir au plus vite. // Je te rase le cul  
 en priant le *pariasitage*. // Et morvant et morvant et morvant. // Avant j'essuyais mon lait

caillé sur tes joues après l'amour / maintenant des fleuves manigencent / pour rompre le  
 sortilège charnel de nous deux nus / faisant de toi mon enfant à habiller pour l'hiver /  
 dédaignant les grandes tempêtes / s'enfonçant dans l'immense steppe / des martyrs qui se  
 travestissent / pour faire croire qu'on peut / les faire tomber plus bas. // Je n'ai pas besoin de  
 tes artifices / mais de tes bras qui me pincet / de tes doigts qui m'étouffent / pas besoin de  
 blagues pour me détendre / mais des joies inutiles pour pleurer / longtemps des solidarités /  
 qui flirtent avec des trahisons en bloc / des sodomies qui ne finissent pas / dans l'indifférence  
 ou la jouissance feinte : / j'ai besoin de la sodomie qui fait progresser la peur / et la pervertit  
 jusqu'à faire trembler le temple / des hétéroflics qui violentent la beauté / se font une joie de  
 leur prison / où ils s'enferment pour branler leurs vieux / discours reproducteurs où la sainteté  
 passe / par le droit de cuissage / quand tous les abus sont dénoncés / par des valves  
 d'applaudissements / par les parents de la grande impunité. // Je ne veux que  
 l'interdépendance des enragés / amants des derniers jours / je nous veux meurtris / par ce qui  
 d'ordinaire procure libération / je nous veux détestables / comme le monde entier qui nous  
 nargue / je nous veux pauvres et paresseux / à tous les soirs où il ne se passe rien / sinon que  
 la lumière baisse / jusqu'au cauchemar inavouable / d'un avortement de plus. // Et suant et  
 suant et suant. // Atteindre la dignité à la seule morgue / où les hétéroflics pensent  
 encore : / « l'égalité est une farce » et rient jaune / avant d'envahir de leur dégoût / jusqu'aux  
 cimetières. // J'espère que nos manières / seront encore longtemps / leur grand choc  
 traumatique. // Enfin tout dire. // Être plein, ou pleinement. // Plein de toi dans ta peine. ///

\*

ton buste, cette invitation            et je comprends enfin toute l'indécence de notre époque :  
    nous faisons l'amour pour ne pas avoir à en parler, bien sûr

\*

les matins de brioches    le café bouillant le journal rempli d'applaudissements pour les cul-de-  
 sac

des agressions aléatoires pour corrompre la romance inévitable de nous, ma bouche en germe  
 de la tienne remplie d'odeurs mercenaires et criantes, à travers les retards les aversions les  
 chuchotements

quand tu bâillais en expirant sur mon mamelon ta main battait déjà notre huit-clos  
 et c'est endimanché par tes joues piquantes que je fus baisé jusqu'au début d'une farce qui  
 était un rêve

\*

moi ma paume n'ayant jamais caressé que des anxieux aux vénéneuses à exfolier  
 puis mon astronomie prudente dans les coulisses de ton Pouvoir,  
 mon petit complot pour renverser ta nuque les orchestres depuis les pieds nus mains liées

\*

Je t'imagine me dire : « Je t'appellerais pitoyable si seulement je t'avais en pitié ».

Ma réponse, alors : « J'ai envie d'être léché, viens donc me disséquer le jupon : je n'ai pas  
 peur d'être ton objet, j'ai peur de rester un homme sans histoire ».

\*

on pourrait se risquer, on pourrait s'obstruer enfin  
 car pourquoi ne pas volontiers avaler la gaule rose qui sur moi crache?

\*

Je suis ton enculé, ta gourde / vidée, ta seule entrave possible / d'après l'état de ta déchéance /  
 car oui je cours les bébites / mais la tienne est la plus monstrueuse de toutes. // Ce n'est pas  
 ma lâcheté qui te la quémande / c'est ma raison criminelle. // Je t'aime pour ta maladie de la  
 mort / je t'aime parce qu'elle me frappera / je t'aime parce que je te force à me haïr / toujours  
 un peu mieux et jusqu'au procès / du minuscule dédain à la faucheuse : / nous sommes un  
 extraordinaire complot / pour détruire toute la beauté bâtie / de ton torse étouffant ses propres  
 muscles / ton squelette empoussiéré pour l'amour / d'aucun dieu et dans la croyance / que rien  
 ne nous attend / car « de l'autre bord » / on l'a toujours été. // Pédés, toxicos, lourds / auteurs  
 de journaux misanthropes / nous n'avons pas besoin d'une deuxième vie / ni Paradis ni  
 résurrection : / nous avons vécu la nôtre / déjà « de l'autre bord » / plongés dans le revers /  
 des ménages sains. // Nous sommes et la vie / et la mort par derrière / pendant qu'ils  
 s'achètent un chalet / leur bordel incestueux / où la porcelaine suinte de mère en fille / et

l'homophobie de père en fils. ///

\*

Ce soir ce n'est plus l'été, les gens sont couverts;

paume paume cuisses cuisses nous nous embaumons beaux

avec une assurance heureuse d'elle-même;

paume paume cuisses cuisses cette nuit tu dors et je te vois dormant

et comme il est doux de regarder son homme ne pas souffrir.

\*

Il n'y a rien de compliqué / je ne veux pas hériter de ta pauvreté / je veux hiverner à jamais  
avec toi / parce qu'il fera toujours plus chaud / six pieds sous terre que dans une banque / le  
cercueil est plus radical que le coffre-fort / il achète juste la paix / il achète la plus juste paix.  
// Je n'ai jamais écrit de lettre d'amour. // À personne. // Je préférerais m'enfler la raie au  
briquet / plutôt que de t'écrire des mots doux / pour te faire oublier à quel point / mon amour  
pour toi me fait mal / parce qu'il me néantise / tout en me gardant en vie / en ébullition. // Tu  
es mon infortune, tu es tous mes mensonges. // Tu es mon insomnie, tu es toutes mes plaies. //  
Tu n'es pas mon baume, tu es la cicatrice qui marche à mes côtés. // J'ai le bonheur rampant /  
le sourire totalitaire, le sexe acharné / le foie confisqué, les envies pénitentiaires / le poumon  
pendu, les deux yeux crevés / de te voir te baigner dans la merde / d'envie d'y mélanger / tout  
sauf moi. // Veux-tu me marier? // Ça ferait bonne presse / le jour de ta nécrologie. // Ce serait  
presque gênant de s'en priver. ///

\*

hérétique matin d'ombres moites, ta grande sur ma blottie, jusqu'aux fécondes érosions

pour justifier la survivance récurrente des falaises irlandaises

\*

se faire proie pour te faire plier

prier pour être embroché, mais pas comme de coutume, en y allant *bareback* et *rough  
spanking*

\*

Parfois, je marche dans la rue et j'imagine que toutes les paires d'hommes sont des amis-amants, peu importe leurs statuts officieux de monogames, d'hétérosexuels en relation ou de pères divorcés, et je me dis que le monde serait alors très beau. Ce que d'autres trouveraient ridicule me mène au bord des larmes alors que je marche sur une île et que je prends conscience, loin de la mienne, que je suis un insulaire. J'espère que les jours ici me permettront de développer cette conscience-là. Je trouve beau que l'étranger me fasse penser au Saint-Laurent qu'autrement je néglige.

\*

mantras à ajouter au *Tombeau nymphomane*, répétés inlassablement à dix-sept ans et demi :

« je ne suis pas un défilé je suis un défi

je ne suis pas en danger je suis dangereux »

\*

Je te suçais pendant que tu conduisais / il y avait un animal mort sur le bord de la route / et tu as joui en passant à côté de lui / à la hauteur de son écarlate. // Cette journée-là j'ai su que toutes tes jouissances / fraternisaient avec la mort / et j'en ai redemandé tout le soir / toute la nuit durant. // Ton sexe est délirant parce que j'en suis fou / ton sexe est mortel parce qu'il rompt gâchette / toujours il se recharge /et me décharge sa divinité / à la gueule c'est un miracle / qui m'honore m'incombe / qui arrose ma raie épineuse / ton crachat ouvrant ma fleur : c'est là / je geins brut comme tu me brutalises sans autre arme / que cette excroissance qui à travers l'Histoire / a engrossé et violé / engrossé et violé le plus souvent / les deux à la fois. // Un jour je ne m'y atteindrai plus / ta mort sera infusée dedans moi / et je ne le regretterai pas / j'embrasserai tes lèvres poilues en disant : / « merci, baise-moi, merci, meurs-moi ». // Meurs-moi, oui / meurs-moi de toi, une fois / pour toujours, ton valentin généreux / prêt et sans chagrin / le sais-tu seulement? ///

\*

je te revois nu dans toute la splendeur de ta Grèce et me dis que je ne m'habituerai jamais j'honnête et j'inonde tous tes kilos pendant que tes muscles sont tenaces et trentenaires

« je bave solide » car j'appréhende d'aimer trop cela  
 d'en vouloir et d'en vouloir comme ça n'est pas permis d'en prendre  
 si bien que j'attends la catastrophe avec un fracas d'avance

\*

Tu m'as contaminé de tout : les baisers, les livres / les musiques et les voyages / mais puisque  
 tu me refuses / le dernier sprint je te le jures / j'irai cracher sur ta tombe / tous les jours du  
 reste de ma vie sans envergure / parce que la seule envergure que j'ai un peu eue / le temps de  
 caresser c'est ta verge / depuis qu'elle m'empuante le cul / et ulcère ma vulgaire gueule / de  
 pédé qui aimerait bien que tu la lui pètes / enfer et pour de bon. ///

\*

J'ai envie de saupoudrer de la cocaïne sur ton gland / de me droguer à la belle allure. //  
 Par microlésions obtenir / de toi le châtement crucial. ///

\*

J'ai mon cadeau pour tes trente-cinq ans : / j'aimerais que tu me regardes me faire pénétrer /  
 par trente-cinq hommes en autant d'heures. // C'est l'âge de la vigueur, de l'effort, de la sueur,  
 de la paternité / mais toi tu vas mourir maigre et trop sage / si sage que sénile, et on rira de la  
 morve / qui t'a pendouillé au nez. //

Mon cadeau : mon orgie / dont tu seras irrémédiablement / exclu. ///

\*

c'est le grand soir de notre épilepsie : j'assiste activement à tes arabesques refusant mon  
 baptême ratifié par ton sperme dans mon plaisir avorté net

par ce venin que tu ne m'enduis pas dedans :

je restai sec mais secoué

\*

*Une craque dans un mur penché*

J'ai repensé à mon monologue sur les falaises.

L'autre fois a été notre belle chute car rattrapés nous fûmes par le varech, cette couverture, ce baume, ce confort qui sort de sa zone tout en restant douillet.

Il m'apparaît important d'aller au bout du vertige : sauter pour mieux se briser, comme l'aurait dit Nietzsche à propos de l'écriture. Le vent ne fait pas tout : il faut trouver l'élan, infiltrer la mousse, l'infiltrer comme on s'embaume. C'est *un peu* cela la poésie il me semble. Habiter les vagues récalcitrantes. Polir les tourments, en tirer des conciliabules. Arpenter rages et psychoses et adorations. Prendre autant de détours pour se mener aux moments fragiles. C'est souvent moins évident qu'une bonne histoire, je le jure.

L'Irlande : des murs de pierres, brusqués de toutes parts par les éléments, se sont partiellement effondrés –ces brèches seules nous permettent aujourd'hui d'accéder sans effort au front de mer.

Rappelle-toi cette eau claire en mouvance; oppose-la un instant à l'eau noire du lac.

Je m'excuse de m'expliquer. Je suis terriblement désolé. Mais vois comme les algues sont dans la tourmente et à quel point les nénuphars doivent s'ennuyer. Vois-le. Parfois, je pense qu'il n'y a rien de pire que l'ennui. Manquer l'appel des ricochets jusqu'au plus inusité des possibles est un sacrilège.

Je hais depuis toujours, avec forts sentiment et conviction, les nénuphars.

De même, j'embrassai très tôt cette tentation, ce culte éblouissant du varech.

Mon être entier maintenant tremble de cette image devenue refondation et non compromis idéologique ou ressac dû à l'insatisfaction perpétuelle. Je ne veux pas d'un assouplissement vers une métamorphose molle, j'exige un paroxysme dont on profite un temps, quitte à tout détruite – beauté, joie, assurance, faim –, quitte à raser toutes les promesses de toutes les toisons.

Se rendre à la limite, jusqu'au nécessaire mais craint rasage.

Se rendre au pied du mur, au pied de la ruine.

*M'abandonner* signifiant que je m'active ce faisant, comme d'autres s'absolvent, se gracient.

Je veux craindre et en jouir; je veux jouir, mais surtout, craindre de...

Je sais qu'aux yeux de la majorité, c'est « spécial ». Je suis comme cela.

Un peu comme Molina incarcéré dans *Le baiser de la femme-araignée* de Puig, qui avoue :

– *Le charme c'est que, quand un homme t'embrasse... tu as un peu peur de lui.*

Je ne sais pas s'il y a un mot pour décrire chacune de mes soi-disant perversions

j'aime bien qu'elles en soient : je veux les découvrir à tâtons,

« tomber dessus » sans les avoir cherché.

Je veux fuir en signant, et signer – à l'encre, au smegma, par accolades ou diffamations? – pour mieux fuir : voilà, peut-être, comment disparaître tout à fait. Un doublon qui altère ses traces.

Je n'ai pas à craindre l'écrasement, j'ai à redouter de demeurer écrasé

pendant tant et tant de lendemains. Pierre qui roule.

Cette expression : « Qu'on me jette la première pierre ».

à l'Ouest une rumeur court déjà jusqu'ici voulant que « je t'aimâtes »

ni mariage ni enterrement ni sexes approximatifs : voilà la sodomie précise, la sodomie détaillée

\*

il y avait ce sophisme pris entre mes dents et toi et toi et je ne savais que faire de ton sort de ta peau bâillant volatile et je te faisais encore vivre l'effroi te racontais les instruments de torture les infiniment petits et ces saletés qui restent dans les marges comme des vers asphyxiés et je sais que tu en vaut la peine je ne veux ni fouet ni chocolat traite-moi d'enfance malheureuse ça suffira tu peux m'injurier à satiété j'aime cette façon que tu as de me mépriser un peu plus à tous les jours m'aimer comme une bombe à retardement et mieux faire crier tous mes détonateurs et je sais que tu en vaux la peine je n'abdique pas puisque ça me prend un combat puisque la routine est épouvante tu me disais l'autre jour de fermer les paupières pour mieux voir ce que tu avais à me dire et à ce moment je te détestais un peu moins et je sais que tu en vaux la peine tu as eu droit à mon spectacle dans tous ses actes purgatoires il y avait des cris sourds dans chacune des didascalies ça t'énervait que tous les personnages s'appellent Dieu mais jamais personne sur scène ce n'était que des projections et je sais que tu en vaux la peine quand tu marches dans la rue et que ton ombre regarde pour toi des deux côtés avant de traverser quand ton imperméable me sépare de tes pectoraux (une épopée je leur écrirais tellement je me grefferais à eux) mais que ton sexe fait chapiteau dans la canicule et tout et tout manque d'originalité de perspective et je sais je sais que tu en vaux la peine nous sommes cette toile qui ne sera jamais qu'un bouillon c'est un mélange de couleurs qui fait noir noirceur moiteur moisson moi et toi et toi et tu es devant tu sais un peu mieux où tu t'en vas tu sais un peu moins certaines choses comme d'où je viens vraiment et nos chemins en serpents et échelles savent se retrouver nous sommes des pions c'est ce qui est fantastique comme le vieux style et oh les beaux jours les beaux jours des hautes abîmes et je sais que tu en vaux la peine parce que tu aimes me mordre tu aimes la cire chaude à faire couler dans mon dos et ma fosse tu aimes nos combats de nus les jours les chemins les yeux emplis de quelques onomatopées grandioses les jours les chemins les yeux emplis et je sais que tu en vaux la peine

malgré moi

\*

« Tu dois te trouver un nouveau nom et je tenterai de ne pas être égal à moi-même ».

Tu voulais camoufler l'aurore en ignorant le chant de la veille et du lendemain; je voulais, surprise, la souiller.

\*

tous mes spasmes assumés pour jouer au docteur avec toi, même si la seule caresse valable est celle de l'émeutier qui déconstruit, qui dissout, qui exige, qui menace, qui exige encore

\*

L'interlude au lac : je me suis accroché aux nénuphars, mais même eux me glissaient des doigts. J'en ai marre de toute cette salubrité. Peut-être faudrait-il lui préférer les algues en guise de cheveux arrachés.

\*

Je veux que ma bouche adore ton sexe et que ton sexe m'adore entier,  
que tes sueurs me graffitent : maquillage d'hommes en train de s'aimer durs.

« Je déféquerais des enfants heureux, c'est promis ».

Ton regard vilain pense déjà que je t'aime éperdument : ainsi se joue l'érotisation d'une hâte.

Je n'avais d'autre ambition que tes bras, mais voilà cette phrase de toi :

« J'ai envie de te prendre ».

Ta vigueur m'écorche au diapason de mes hémorragies menues.

Il sera trop tard quand nous nous raviserons, les cimes seront devenues souches  
entre vague et vulgarité.

\*

tu perds la tête à ton tour dans l'apostrophe d'une éclipse si courte dans la syphilis des journaux qui s'entêtent dans leurs mots croisés troués fléchés et à perpétuité dis-moi mille insuffisances peut-être regretteras-tu les nuits blanches les enfants que nous n'aurons jamais

peut-être te sauveras-tu avant le pâté chinois peut-être nos parents ne se rencontreront-ils jamais et je ne m'en plains pas dis-moi mille insuffisances il y a des opportunités qui ne se discutent pas ton cul tes fesses fermes ton cul je pense le lapider très prochainement l'encadrer le laminer l'empailler pourquoi pas ton cul tes fesses fermes ton cul l'obséder pourquoi pas et dis-moi mille insuffisances entre deux joints penses-tu pouvoir me réparer (moi *aboli bibelot d'inanité sonore*) dis-moi mille insuffisances glissant sur les pages couvertures de livres qui ne sont que beaux ceux-là à la pelletée ceux-là à la tonne qui nous abreuvent d'images et d'indifférences c'est ici de jamais de là de tout temps d'instinct de seconde peau de mutation de mauvaise clé de double tour et claque la porte dis-moi mille insuffisances pour me faire croire à une bonne révolution au pacifisme efficace à la biographie des objets au fleuve Galant à la guerre des sages au poète heureux pour me faire comprendre les horaires les contraintes pour me faire miroiter les saccages et les excursions pour me faire valoir la pertinence des samouraïs pour lister toutes les manières de mettre fin à ses jours sans douleur dis-moi mille insuffisances comme à la télévision la météo le débat de la veillée électorale les dix-huit ans et plus à cause des seins comme à la télévision les couples et les couples je t'aime à la folie pas du tout les couples comme à la télévision les couples en autopsie continue et j'enregistre les échographies de tempêtes de téléromans diluviens dis-moi mille insuffisances c'est l'herbe sous le pied c'est le vent qui égratigne c'est le soleil qui cuit sur place c'est la lune qui contrarie son astre berbère ou n'importe quelle aurore boréale qui ne sait plus trop où donner de la tête pour autant que tu me dises mille insuffisances

malgré l'heure

\*

Ton corps nu dans notre tente deux places où tu résistes au vent comme un pilier, m'étouffant comme pour m'en protéger, puis bientôt me renversant pour m'imposer une autre torture et faire vriller mes pupilles ayant vu les îles Aran à la vitesse de nos déglinguées bicyclettes.

Je commande : « Pédale-moi mon athlète émancipé ».

Ton sexe capoté : « Je te pédale, ici et maintenant. Et je te pédalerai encore demain, où que l'on soit ».

\*

Ce sont les jours de Watt où j'erre dans une logique qui n'épuise pas ses excédents.

\*

Cette soirée à regarder *God's Own Country* dans les à peu près mêmes paysages, en moins austères.

Il n'a jamais fait aussi beau en Irlande que pendant nos deux semaines de vacances. On se dit qu'on « a amené le soleil avec nous ». Tu sais ce genre de choses qu'on se dit seulement en voyage.

\*

tu es malade et je ne peux me sortir de ta tête :

*The boy done wrong again*

*Hang your head in shame and cry your life away*

*The boy done wrong again*

*Hang your head in shame and cry your life away*

*Are you ok now?*

*Are you ok now?*

*On Saturday I was an angel shining fair*

*You shone louder, longer*

*You put my shine to shame*

*Put me to shame now*

*Put me to shame*

*What is it I must do to pay for all my crimes?*

*What is it I must do?*

*I would do it all the time*

*All I wanted was to sing the saddest songs*

*If somebody sings along I will be happy now*

Je te ferais don de tous mes organes s'il le fallait, mais...

Je ne peux te donner du sang.

Je ne peux te donner la vie.

\*

Tue-moi, ta rose charité se gonflant me grise, j'avalerais / tes fièvres, tes pleines lubies, je m'enliserai dans dix / mille tortures, ce sera beau tu verras, toi qui m'attaches et pourtant / je décolle, loin des impératifs où le trafic nous tient / alors que je suis bien là, à ta queue, heureux, sans origine / ni adieux secs, la lèvre piquée / d'une drogue qui porte ton nom / et m'empêche le repos même si je fais la croix / et toi qui me cloue : / croix clouée je m'écoule enculé dans tes emportements. // Je file yeux clos dans les plus miteuses / des chambres d'hôtels de passe où j'affronte / tes biceps, je pince tes veines, violace ces endolories / je charme ton sérieux et redouble ton sourire / nous sommes un miroir trop brillant, l'épouvantable / nous sommes un soir d'été couché trop tôt / pour une longue nuit sans trêve / où nous nous bousculerons sans sursis d'ecchymoses / pour mieux panser nos plaies en les léchant toutes, toutes / car tout ce qui est venin fortifie / les fourbes de notre espèce, mon amour / mon nomade échevelé que j'aime nu et navré / nu et bandé déjà, dans l'ancre tiédi, étendu sur le lit criant / de nos éloquences baveuses, de nos poings liés, toi fouillant / ma terre et l'arrosant / sachant toute ma boisson / et que toute la saison à venir en dépend / sa valse avec moi, ton humble / ton attendrissant spectre de Sodome. // J'attends, désormais, mains friandes de sueurs / les yeux au cuivré ciel, tes râteaux / et tes ceintures et tes fouets et tes peuples vengeurs / tes hystéries et cynismes, tes orphelins bronzés / tes fidèles récitant *notre-Père-qui-êtes-pernicieux* / je les attends pour abandonner le dégoût terrestre / en charcutant mon sexe avec mes ongles / pour leur donner le bel exemple en spectacle / qu'un entracte pour ma prostate insistante / pour contrer les jachères et les amants moins généreux / quand les hommes viennent à manquer de dons / d'obus incarnés, réincarnés, morts dans mon œuf / où le blanc me fait baver : / la voilà cette chienne en laisse / dans le tourbillon trépidant d'un nid / de guêpes sans remords. // Dans ce tableau je suis la laisse / toi me tirant, me menant avec virilité / nous asphyxierons l'existence dans ses plis connus / ces mariages d'hommes et de femmes fidèles jusque dans la haine / ces cérémonies galantes où les bébés pleuvent / et chient verdâtre. // Promenons donc notre honte / dans la société des conjugalités / faisons-

nous une cage de notre mépris / car notre pas de deux est précurseur / du silence de la mort  
 qui n'a pas besoin de décliner / son identité et ses surnoms / avant que de nous mener / dans la  
 nette obscurité, ce nulle part / ni glauque ni charmant où n'être plus / et n'être plus perdu dans  
 ces cris humains / ces grandiloquences partielles, cette barque / baroque qui détraque les  
 siècles. ///

\*

L'intermède au bord du lac : tu saisis enfin mon fameux « délai de l'urètre »

entre jaune et blanc, entre blanc et jaune la trêve

des pissenlits à l'aube pour faire face à l'hostilité nécessaire : le soleil.

Je ne veux pas être enraciné, mais j'ai besoin d'une tige pour y mettre des empreintes.

Je te parle de ce varech refoulé qui pourtant fait engrais en nos demeures et cervelets.

\*

Ta question lapidaire, l'oreiller sur la joue, ta croquante me désignant :

« Comment t'en tires-tu avec la vie? » « Comment t'en tires-tu avec des yeux tout le tour de  
 la tête? » « Comment t'en tires-tu quand l'agenda surligne tous tes malaises? » « Comment  
 t'en tires-tu quand la nuit se brise? » Mon tour : « Et la mort, et les ancêtres dans le sac à dos:  
 si on les portait devant? ».

Tu m'achèves : « Tu as les yeux d'un Werther avec en mains les fusils d'Albert ».

\*

Ce sont nos jours de ouate – *staccatossimos*. Nous attendons depuis si longtemps ce moment  
 où, enfin, j'ai le courage de faire tomber les masques pour que nous soyons vus ensemble. La  
 vague dans tes sourcils s'offusquait de moi, suintait contre ma lâcheté, or il faut avoir le  
 souffle long pour apprivoiser mes craintes et les néantiser à coups de bisous pénards dans le  
 cou corruptible, corrompu.

\*

Projection de nous en couple : par un février, ses rideaux de verglas, faire une journée  
 Damien Jurado

et par ces froides nuits qui s'en vont sifflant, soufflant il faudra  
 ne jamais arrêter de faire l'amour. J'aimerai notre imposture surjouée :  
 capharnaüm, clairement.

\*

le hors-pistes mène à la blessure et la blessure au sauvetage, aux petits pansements  
 (ça que je voulais, je pense...)

\*

Enfiévré par *Arrière-fond* et ce mot que je redécouvre avec fascination à chaque fois sous sa  
 plume et jamais ailleurs : remugle. « J'en suis tout remuglé ». Guyotat, l'Intouchable.

\*

au bonsoir de mon anus démesuré je t'aime pour l'architecture de tes défauts  
 pour ta crudité crinquée  
 je suis dans l'appétit d'une magie amoureuse  
 je pense à ne pas faire long feu mais à offrir les plus multiples avalanches  
 j'ai bien des pichets, bien des peaux à romancer : j'épouse les mues les muqueuses  
 n'entends que mes honnêtes paroles à porter flancs nus

\*

« ta ride la meilleure » : nous chavirons encore et cela s'appelle tomber en cacophonie  
 mon équipage vieillit dans tes nœuds : il y a un filet de sécurité dans nos pêches mûres  
 nos superbes superstitions et merci amour d'occuper le pont, de piller le phare, de veiller  
 l'iceberg  
 ta gouverne nous porte si bien et je te trouve immensément beau  
 je te jalouse en hommages, bel homme que j'aime davantage à chaque horloge derrière nous,  
 bel homme qui me berces sans y croire, bel homme qui feins la désespérance.

alors que je te sais salué            puisque c'est moi qui agite la main  
 et forte est la tienne de les mériter        toutes ces mains posées sur ta chamade

\*

cueilli écrasé fermenté bu le raisin qui mène aux paumes coïncidées,  
 au songe d'un poil disparu

\*

Ton membre planté, se lamentant en moi, ouvre mon passé et le maquille joliment :

*lui là* et je n'ai jamais été humilié, *lui là* et je suis baigné d'indocilité sublime,

je surnage les mains amarrées à ton dos glissant, convulsif, les cuisses chargées d'entrain, tu glousses : « tu as été laissé pour détruit avec la charité mais d'un champ de pierres on fait la révolte dans le feu et de cette révolte une panoplie de Folles libérées qu'enfin elles peuvent, l'une sur l'autre, jouir et veiller ». De cela je ne suis jamais revenu. Je me serais ligoté, *lui là*, suffisamment. Sachant que nous serions peu de lanceurs, de lanceuses de briques demain matin à la une et au parlement. Sa verge, notre beau tourment et ma défonce quand son performatif de me perforer là où j'entends s'exalter ma doublure. À la blague, tu me lances : « je veux t'enculer dans le mariage » et moi, mimant l'Histoire de la Famille : « Oui, je le veux ». Et moi de me sceller à tes bijoux. Ma fesse à peine frôlée par toi ton jeans, les nôtres seins les nôtres sexes en croisade, le corps nôtre, unique maintenant, avec *toi là*. L'heure était à point, l'heure a été parfaite.

\*

Le plaidoyer presque romantique craignait secrètement le bain de sang de qui mourrait le premier, de qui passerait trop vite sur la ligne du temps de la vie de l'autre : « martyr fringant tu es petit diable droit sorti du scandale de mes draps ».

J'ai vite abandonné mon dégoût préalable.

\*

Tu me souhaites, dans les cheveux, le lobe, « la bonne nuit »; celle à passer avec toi, évidemment.

Je me régalaï de toi, tu te régalaï de moi, nous nous enrageâmes, acharnés, bientôt repus et au calme, solidaires jusqu'à la passion et son épuisement.

\*

Au remugle de l'oreiller :

les mots avalés, mélangés à satiété, que sont « frénésie », « sodomite » et « accoutumance ».

\*

Je pense encore qu'on en meurt dans l'année : tu m'actualises à souhait.

\*

Un homme du coin nous regarde avec mépris car il nous devine amants-amoureux; un six pieds quatre pouces le remarque, lui dit : *you jealous o' them folks, motherfucker?*; l'hétéroflie détourne aussitôt son regard, ne répond rien, rougit en baissant les yeux et passe son chemin, mais j'ai le temps d'être empli d'une *schafreunden*, cette « mauvaise joie » qui est un affect sur le coup très jouissif et à long terme plutôt malsain (ce qui fait son charme), *schafreunden* qui me prend quand un hétéroflie est débouté sous mes yeux, *schafreunden* quand un millionnaire doit rembourser son évasion (ce qui arrive peu ou pas mais quand même), *schafreunden* quand un *winner* perd une joute et en crédibilité (note : mettre à jour ma théorie personnelle des *winner*s, avec intersectionnalité), *schafreunden* quand un connard se le fait dire haut et fort, *schafreunden* quand un grand patron harceleur se voit forcé de vendre ses parts... Nous sommes trois à échanger une connivence; l'homme gentil nous offre un café; il voit notre tente accrochée à mon *backpack*, il dit : *you two wanna sleep on my couch?*; nous allons souper avec sa femme et ses deux fils, sept et dix ans, très timides; le plus jeune nous demande si nous voulons avoir des enfants, et nous de répondre en même temps *no*, mais non sans émotion, parce qu'il *est* précisément cet enfant que nous pourrions vouloir, enthousiasmé, presque charmé par notre présence; nous avons créé dans leur ménage de l'inédit, et nous qui ne fréquentons jamais d'enfants, nous avons retrouvé le plaisir de cet âge où les opinions se forment et se déforment, où les préjugés sont sans cesse bousculés par l'expérience neuve.

J'adore les enfants, ceux des autres; j'aime les enfants précisément parce que je n'ai pas à les élever.

\*

Fais-moi pas vivre ça, je t'en prie, j'insiste / j'en peux plus, ne t'enfarge pas plus / ne me joue pas la fanfare du bonheur / les trompettes rabat-joie, non / n'en dis pas plus, bouge plus / je t'interdis, t'invite à autre chose / autre chose à cultiver que le chagrin / que le mépris / que le mélange des deux / quand ils se toisent / oui je veux bien t'initier / à un autre bout du monde / mon petit mien de la clémence / petit mien de la considération / pour moi qui t'aimes / qui t'aimes et t'espères maladroitement / et qui crois tout autant maladroitement / car comment croire autrement, dis-moi? / dis-le-moi, moi qui suis au beau milieu / des angoisses ensoleillées d'un été / où c'est toujours cette barbe qui me manque / cette barbe qui d'habitude m'embrasse / alors qu'ici et maintenant / au jours des écluses oubliées / au jour des banquises tristes / pour une raison que nous allons ensemble fouiller / et pour laquelle peut-être nous allons nous battre / à nus poings à nues cuisses / dans le désir fidèle de s'arracher l'un à l'autre / elle me dédaigne, cette barbe / que mon cou appelle / que ma joue supplie, tendrement / malgré les gifles de ton regard / malgré la fatigue ne refoulant plus / la larme qui aimerait s'y faire / une place sans pitié / sans revendication aucune. // Fais-moi pas vivre ça, cette nonchalance / cette volonté douloureuse de paraître tel, devant moi / comme un souvenir qui mal vieillit / quand ce que l'on croyait être une ascension / un vertige, a posteriori / nous apparaît être une esbrouffe / un Éden en feu dans ce qui alors perpétuait / l'innocence ravalée à chaque danse / même la moindre et même l'inachevée, par principe. // Fais-moi pas vivre ça, mon bel amant / mon impudique refuge / vers où les cris de haine comme d'orgasmes tendent / fais-moi pas le coup de disparaître à nouveau / sous prétexte des étoiles mortes / du paysage qui devait s'indigner. // Fais-moi pas vivre ça, cette idée / de nous deux qui se rompt / cette idée qui rejoint l'Ancien / le vacant, cette case vide / du début où la queue – la tienne, si belle / je le sais trop bien, par cœur et lampées / nous fait dériver quand le jeu /s'abstient d'accorder la victoire / quand le sommeil s'impose / avant les fleurs bleues / les bras encastés / les cuisses tenaces, les sexes durcis / l'appel de ce qui entre / et ce qui rentre est là pour passer / la nuit collée. // Fais-moi pas vivre ça, mon imbécile amoureux / mon insécure époux, non / fais-moi pas vivre ça / j'en serais encore tout retourné, et tu le sais / j'ai bien besoin de dormir / alors laisse-moi fermer le bon œil / et demain le café nous frappera à la même heure / quand nous effacerons nos cernes / polis, avec des miettes entremêlées / dans nos muqueuses fendues en quatre vérités / les couteaux prêts à jouer leur rôle / pour l'instant

dans les coulisses / pendant que nous négligeons la confiture / et les quartiers d'oranges / à se regarder être nous deux / différemment que d'habitude / nous sommes deux à nous dévorer à gorges remplies / de nos sèves inépuisables, et pourtant / de nos sèves je peux dire / qu'elles n'ont implanté que l'envie / de se jalouser mieux, de se taire moins / et qu'alors éclate la chorégraphie / des nomades embûches / des amnésies éloquentes comme le silence qui ronge / et qui ronge son frein s'avalanche sans répit / n'est-il pas, mon amour, mon bourreau? // Fais-moi pas vivre ça, mon Dieu / mon tourment apostrophé, non / évite de te présenter à moi couvert / de cette lassitude, évite cette feinte des yeux / qui performent le feu de joie / en camouflant leur croissante myopie / évite de prendre le plus long détour / jusqu'à la Vérité vraie / ne néglige pas mon corps qui tangué à toi / qui s'écroule et reprend vie / sur ce sein que j'aime caresser / et sur lequel parfois je bave / non, ne dédaigne pas le front qui est mien / que j'accoste sur ton ventre dur / près du pubis dont je connais la forêt, les recoins / du sexe dont les veines m'ont si souvent / conduit aux débordements les plus sincères / aux variations les plus intimes du don de soi / de l'arbitrage des passions / trop souvent ou alors trop peu violentes / selon les humeurs et les élans romanesques. // Fais-moi pas vivre ça, mon Diable / mon fouetteur dès l'aube / mon scalpel tonique, ma faucheuse agace. // Fais-moi pas vivre ça, cette sentence désabusée / ces manières incurables. // Fais-moi pas vivre ça, cet amour-propre / cette névrose je ne suis pas certain / de pouvoir passer à travers / comme toi au travers / de mes soumissions / alors s'il-te-plaît / laisse la porte ouverte derrière toi / dévisage-moi si ainsi tu veux quitter la scène / mais demain, lorsque je t'appellerai / demande-moi comment je vais / et si je tiens bon. ////

## JOURNAL DE CONVALESCENCE II

Pendant mes années de jeune adulte, ma devise a été : « Ne jamais s'excuser de jouir » si consentement, si bien que je la poussai à bout, me lançant tout sourire et sans retenue dans la course aux désastres toxiques, me faisant croire que j'habitais enfin un monde dont j'avais été convaincue qu'il m'exclurait toujours, avec la stérile expectative d'y imposer une trêve pendant laquelle je me fortifiai, de la honteuse chétive à la fière maquillée devenue, paillettes et poings levés, sans perdre rien de ce mélange si fécond de peur extrême et d'arrogance grisante devant la violence infinie, et infiniment renouvelable dans ses formes, des hétéroflics, dont les plus ignobles et détestables sont ces « hommes sans lutte » qui ne veulent que freiner la mienne, celle de mes sœurs et frères d'armes. Elles sont toutes des sœurs, pour ce que j'en pense, même si ces sœurs parfois perpétuent aussi cette complicité avec le pouvoir partout diffus que je m'efforce de ne jamais perdre de vue, renouvelant ce « privilège de la barbe » qui est celui de la parole entendue, du harcèlement, des viols et des génocides, invisibles ou crevant aussi petits et grands écrans.

J'ai ouvert un garage, y ai affiché un affreux calendrier de pompiers pour lequel j'ai un attachement sentimental, de même qu'un drapeau arc-en-ciel à la devanture, dans un quartier où il trône bien seul, loin du « ghetto » où je vais rarement, lui préférant le Notre-Dame-des-Quilles. J'ai reçu mes premières clientes avec une joie sincère, impatiente de les libérer de leurs problèmes techniques et d'en finir avec la rouille qui gruge même les plus belles courbes. Je me suis fait le devoir de « ne pas les fourrer », ni dans l'un ni dans l'autre sens, évidemment. Des hommes, peu à peu, m'ont accordé leur confiance, mais je devais d'abord leur prouver mon expertise, me rendre crédible à leurs yeux. De ceux qui partageaient mon goût j'obtins même quelques numéros. Oui, j'ai déjà être prise sur des capots de luxe; oui, j'ai connu « l'extase sur banquette ». Je me suis donnée à la graisse comme d'autres, plus intactes, espèrent la grâce; je me suis empêtrée dans les boulons du travail acharné avec un entrain jusque-là enseveli, en en redemandant sans cesse, heureuse d'être souillée à répétition dans mon uniforme, mes heureuses salopettes, mes « cuisses jumelles » :

« Mécanicienne cernée aux ongles turquoises je serai »,  
mécanicienne cernée aux ongles turquoises je suis devenue.

À défaut de mieux, j'ai voulu me rapprocher de mes premiers fantasmes.

Déjà petite, je préférais les hommes en chienne.

Il a fallu quinze minutes, l'ambulancier moustachu me le confirma, pour qu'une passante rapplique par là.

Une femme – évidemment, puisque c'est la Sauveuse – arrivant de nulle part est là qui me surprend, me dévisage puis s'empresse de me rejoindre en titubant, sifflant une gamme insolente pleine de dièses. Déjà elle se penche, pose une main sur mon épaule, sans dédain, m'offrant son haleine repoussante.

Ses yeux apeurés cherchent quoi me dire et comment le formuler :

la panique n'empêche pas sa gentillesse.

Elle doit espérer que toutes ses hésitations ne se bousculent entre elles et ne me la rendent incompréhensible alors que je patauge toujours dans mon sang, ma morve, mes larmes et ma pisse, peut-être bien.

J'arrive à bégayer que mon grand mal est à la jambe, que la voiture impliquée est partie, que personne n'est passé depuis, qu'il y a un siècle il me semble que je suis là à me moucher dans les ribambelles de ma robe et à grelotter dans mes mollets épilés pour l'occasion. C'était l'anniversaire du meilleur des amis-amants, mon beau Guyotat, alors il ne fallait surtout pas lésiner, faire à moitié les choses qu'il aime, ou plutôt celles qui le font rire aux éclats, sachant que ce qui le fait rire autant m'attendris jusqu'à la semi-croquante.

La Sauveuse coiffe mes fausses mèches comme si elle ne comprenait pas qu'il s'agit d'une perruque. Je la trouve aussitôt charmante. Comme elle s'empêtre dans mille questions quant à mon état sans pouvoir y rien changer, je l'interromps pour lui demander plutôt qu'est-ce qu'elle a fait de sa nuit. Elle me dit cinq mots et se met à pleurer plus fort que moi. Elle me dit : « Je me suis fait jeter ».

Je dis : « Les hommes sont tous des salauds »,

parce que ça me semble être la demie-vérité de circonstance.

On rit, elle me cajole, je la cajole, devinant que sa peine, voire sa détresse, sont encore plus profondes que les miennes, tellement habitables.

« Mais tu ne peux t'empêcher de les aimer, toi aussi, n'est-ce pas? ».

Et moi d'acquiescer en reniflant.

Dans un autre contexte, j'aurais pu trouver cette remarque déplacée, voire intrusive, mais cette connivence fut une telle surprise que j'ai bien voulu l'accueillir, lui souhaiter la bienvenue :

c'est souvent le partage des cruautés qui nous rend moins seules

et la rage commune incite à garder droites nos têtes braves.

Allusion respectueuse donc, quasiment tendre.

Ma perruque glisse dans le creux de ses mains frigorifiées...

Je la lui laisse en souvenir de la Folle sacrifiée à l'autel des trouble-fête

lors d'une nuit noire et farouche, mais sans amant de qui triompher.

Elle voit l'ambulance tourner le coin vers nous et, dans un au revoir silencieux, retourne dans l'ombre d'où elle est apparue.

Je ne connais pas son nom et regrette de ne pas l'avoir embrassée.

particulièrement ma vie se change  
en pattes de mouche vicieuses  
qui salissent mes bontés ordinaires  
pendant que les médecins trébuchent d'étages

je suis l'épouse de toutes ces jaquettes  
preneuses de mon sobre pouls

ma tête vidée,  
j'essouffle mes mariages un à la fois

dans cette curieuse auberge sans jeunesse ni pitié,  
je suis le comptoir qui encaisse  
dans mes veines leurs recommandations

je n'ai pas de sonnette  
mais parfois la voix qui cloche

mon athlète tourmenté se précipite à mon chevet,  
j'ouvre grandes les vannes,  
je l'écluse :

– *Qu'est-ce que vous avez eu?*

– *Besoin de vous.*

toutes nos chairs rassemblées  
ratifient son sceau guérisseur

*Le frôlement signifiait :*

*je trahirai si vous trahissez,  
je trébucherai si vous trébuchez,  
je me consumerai si vous vous consommez.*

nous jouons de bonne humeur au miroir, front contre front  
alors que je lui tournerais bien le dos  
pour qu'il me grimpe et me traverse  
prévenant ainsi mes engourdissements

particulièrement ma vie change :  
je vais bientôt tutoyer mon docile apprenti  
qui me panse                    et auquel je rêve  
immobile mais la bite bourgogne

dès que j'ai une seconde,            une seule            à moi  
 je cache ma main forte dans ma jaquette turquoise,  
 me masturbe aux pas des aides-soignants dont les mains gantées sont aphrodisiaques,  
 mon poignet dansant la claquette au rythme de leurs talons plats, à l'arrache  
 pendant que s'entretiennent mes scripts sapiosexuels,  
 que je froisse et défroisse le moignon entre leurs hanches inépuisables

je lirais par-dessus leurs épaules des manuels d'indécence  
 projetant sur eux des chapitres de sodomie autoritaire  
 rompant l'ennui : n'est-ce pas ma porno mentale qui me soulage  
 plutôt qu'elle ne m'aliène?            par promesses de réelles rencontres  
 au lieu de freins tout acabit

ces blagues-là font la survie :  
 le médecin encule mon jeune promis qui, lui, m'encule  
 et je dis « haïku »

le premier est la saison le deuxième est ma césure je suis leur couleur  
 rouge aux joues, rose au cul, Violette dans les veines porteuses

des yeux partout pour leurs moindres gestes            jamais innocents  
 toujours disposés pour me plaire, toujours            coupables de me faire croire  
 que je pourrais leur plaire aussi

je suis au bas de la séduction            les orteils croisés  
 ils en sont la barbe pleine, libre

je n'ai aucune chance,  
mais les yeux repliés sur mon propre écran je domine

je jouis je bave je dors :  
sainte-trinité de moi « ronfleuse-piteuse »  
quand je fleuris sur le morne lui-même

c'est plus fort que moi, dans ma chambre  
d'hôpital        d'orgies de pédales

dans les films                    des préposés viennent raser les mâchoires des hommes  
et le pubis                    je n'ai rien à renier ainsi, tout est déjà lisse, tout à palper

je ne veux pas qu'on me traite                    mais qu'on me masse jusqu'à éclore  
fraîche dans le plus beau des scénarios mort-nés  
dans mon foutre qui déjà s'insinue à mes flancs,  
si pudique qu'il en glisse pour aller marcher dans mon ombre

perfusion au matin de légers piailllements, je naufrage :  
 les yeux renversés déjà le songe charnel s'émeut en amplitude  
 pendant la demi seconde du consentement par « oui » muet,  
 ce clin d'œil offert à la piqûre d'amour et autres livraisons

je, la langue dans sa poche      pour vernir ses billes emplies

l'horloge élastique du sang vrombit      l'écart mauve

notre ferveur se présente sans toge ni rendez-vous,  
 se démasquent nos bas-ventres et nos morves :  
 la raie réveillée de sa sieste  
 pour l'offrande démesurée  
 d'une correspondance sans dieu

*l'envoûtement me déplace*  
*le corps cloué*

même s'Il nous pisse dessus  
 « ta pluie tienne me rince »  
 l'acide toujours sur le bout  
 de la langue engagée dans l'acte

coma  
comme coït interrompu;  
quelque chose comme une brise,  
à peine une paume;  
revivre le faux pas d'une valse  
ayant saboté mes lèvres luxueuses

il y avait insistance : les minutes étaient courtes  
de nouvelles frontières où s'angoisser

maintenant je cours dans mes narrations  
passées sous silence trop longtemps

mon insomnie même  
hiverné : je retrouve le papier avec l'extase,  
le malaise du premier mot après l'amour,  
après l'amour-propre

mon seul sevrage rédige : exit les bars de toutes mes nuits,  
ma civière est une trop tranquille adolescence

je barbouille partout  
comme fellation première  
et toutes suivantes

mon cul aspirerait les salives tiédies  
ayant fricoté avec mes lèvres peintes betteraves  
signant mes brouillons pour les embellir

branlée-avec-texte, j'arrive

j'ai la lulette sophistiquée      elle en redemande « ma gaffeuse autodidacte »  
je regorge du peu qu'on ose m'offrir      en toute impunité

mon commandement personnel : « ne jamais laisser de coulisses »

je compte, oui, toujours recommencer, va-et-vient et vice-versa rusés  
là où j'en étais, là où j'en suis et m'en irai  
et pourtant avancer dans le désir,  
comme d'autres dans leur carrière,  
comme d'autres dans le vacuum de leur maison silencieuse

« ne vous arrêtez pas avant d'être venu;  
ne vous excusez pas de ne pas me prendre de face »

œil à œil l'orgasme  
et nos lèvres jointes : symphonie de baves hérétiques  
aux circonstances aggravantes

repartez mes braves  
sans numéro ni heurt ni passion simple,  
car nous nous échappons toujours quand la consommation perdure

si un heureux hasard nous recroise,  
je serai à nouveau malveillante cravache  
à vous la rendre dure, messieurs  
à vous la rendre mes grands fous qui êtes de convaincants appâts  
à vous la rendre sans passer par le facteur traînant mes godes

je vous repasserai la pine pour la polir :  
ma vigueur branle, ma fierté suce,  
ma candeur fait la planche, mon orgueil avale  
et si mes cris dérangent je me dis que « je suis de ce monde, après tout... »

dent pour dent je vous souhaite des amours cariées,  
que je puisse à notre rendez-vous annuel  
vous rappeler à vos mauvaises habitudes

je ferais tout pour être votre simple hygiéniste

mon livre a été laissé ouvert, posé à mon chevet  
pendant que je bavais avec l'amant rêvé déraisonnable :

*Il va venir;*  
*changer trois fois d'habits;*  
*être amoureux.*

je ne regrette que d'honnêtes passions  
calcinées pour des couvertures communes  
où j'allais rejoindre un plus sérieux, moins bouffon  
me rincer en guise de fête

*Il a dansé dans ma bouche.*

son avis, une retraite anticipée :  
« trahis-moi,  
ne me fais pas confiance »

s'offusquer,  
aller draguer drapeau blanc

un sage conseil entendu la nuit de ma Chute :  
« lutte pour l'amour gitan de ce bronzé garçon »

et se retrouver en congé forcé de la vie vécue  
car nombreux furent les décimés rayons d'une aube  
où mon sang répandu se maria à la rouille des caniveaux

La petite fille dans ma tête fait des châteaux avec des décors découpés dans ses revues, tout en devinant qu'elle n'aura jamais qu'une demeure-ouragan. Elle souffle sur ses architectures et du coup navigue avec ses doigts dans leurs ruines pour mieux rassembler les épaves. Elle fait glisser ces navires blasés sur la table et s'imagine partir en guerre contre les quatre coins du monde. Elle vient de comprendre que la Terre est ronde si on la déplie. Elle prend comme tant d'autres avant elle une orange et l'épluche en frôlant un à un les continents qu'elle défait. Elle mange les quartiers sans ordre. La petite fille dans ma tête découvre la gravité et l'anarchie à sa manière. Elle prend des cartes à jouer et en tire les figures. Heureusement qu'il n'y a pas de princesses. Elles l'emmerdent. Elle écarte les rois des reines. Elle sait que leurs frôlements amènent les princesses. Elle en a déjà contre les couples, leur prétention de supériorité. Elle préfère de loin les valets. Ils ont un regard qui porte au large, qui foudroie sans feu, qui nargue sans impolitesse. Tête basse dans la servitude. Tête haute aussi. Dans le magnétisme. La petite fille dans ma tête regarde droit devant elle le paquet d'automates. La petite fille dans ma tête fait des trous dans leurs visages. La petite fille dans ma tête se fait un théâtre de marionnettes avec des décapités royaux. La petite fille dans ma tête jubile d'impatience dans les coulisses. La petite fille dans ma tête espère la levée d'un rideau.

peut-être les médecins attendent-ils  
 qu'on les touche en retour,  
 du moins je sais le stagiaire en appétit

*Je voudrais que cette sorte d'héroïsme qui consiste,  
 sans geindre et sans crier, sans l'appeler,  
 à contenir le manque plus ou moins tolérable de son corps et d'une étreinte  
 fabrique en contrepartie, comme un maléfice inversé,  
 un manque intolérable qu'il ressentirait alors de cette étreinte,  
 et le ferait courir à moi.*

profiter, exagérer : obscène sabotage  
 pour une jouissance non moins feinte

échapper sa dignité en morceaux,  
 la recoller sur corde à linge et  
 laisser sécher la Toute-Toute

ne rien promettre qui m'embellisse

de retour avec sa gueule piquante où je fais ma frivole,  
 il entreprend son sexe durci me menace à travers son pantalon;  
 le mien fait chapiteau avec ses bêtes de cirque,  
 bientôt déluge                    petites maisons blanches

son corps est celui d'un long été d'hydromel  
 nous irons aux cascades ensemble,  
 pour la forme  
 prendre chaleur et épousailles

Guyotat, les bras chargés d'offrandes :  
 tendre la main, attraper son *Devoir*,  
 craindre l'humanité, en être touchée aux larmes

il me narre les exploits réprimés des miennes, des miens  
 quels tracts coups d'éclat parades manifestes fêtes assemblées molotov  
 ont accouché de nos urgentes nécessités  
 espérées depuis des siècles de résilience

il me narre ces mêmes déceptions reconduites  
 issues des toujours mêmes mains au volant

*En partant, il dépose un petit baiser sur ma verge.  
 Il revient, il a oublié son [carnet obscène], je me lave les dents, il me mord une fesse.  
 Dans le lit, tout à l'heure, il mimait qu'il m'enculait.*

nos mains se disent bonjour longtemps,  
 nos sourires se touchent pour la vie apaisée :  
 – *On croirait que tu m'offres un souvenir,  
 on croirait que tu vas partir.*

il lui arrive de me guérir tout à fait,  
 de faire son jour à mon point pédant,  
 quand il me déverse, enthousiaste, l'amitié colossale :  
 « petit miséreux de belle misère »

dans la douanière douche comme des morpions grouiller de joie :  
 la condition au consentement

*Je n'étais pas libre et j'avais changé d'âge.*

si le plaisir est une douleur qui passe trop vite et ne revient pas assez tôt,  
il faut provoquer le retour d'une faim pour répudier une sécheresse conventionnelle

chaque homme passé par mon désert  
(une politique entre résignation et brasier ardent)  
creuse ma solitude, pénètre l'atelier minuscule  
où d'ordinaire je suis l'artisan et l'admirateur

chaque homme qui se forge là, en moi,  
est un récit dont je ne suis que le prologue  
car l'aboutissement est ailleurs, n'arrivera  
qu'au bout de son stupre, qui est ma vanité

mon levier vers  
ce qui me brise  
me fend de joie

un orgasme les mains en l'air,  
paumes ouvertes  
sans faire ombres  
ni salut

à quinze ans je voulais  
« me cadenasser à l'aube »,  
aujourd'hui m'y soustraire  
et « filer la nuit jusqu'à l'apéro »,  
garder l'entrain pour les plus vives  
heures où l'intelligence se tait pour agir :  
je perle

attendre use :  
relique et chevauche,  
non ne prend pas demeure,  
relique et chevauche,  
butine aux goulots des meilleurs crus,  
cidres et cidres belliqueux  
parce que le galop ne pardonne pas  
l'entorse à la soif

j'ai fait ainsi toute ma vie  
près des plus ensoleillés cimetières

des marins pleins les muscles,  
je pense à la vague immigration  
car, messieurs, nous sommes si nus ce soir

depuis l'ankylose où je me meus comme glaise  
– j'aurai au moins dit deux mots  
de la glaise –  
je retourne à *Poupée Bella*,  
à cette merveilleuse douleur déclinée  
et certains visages de filles

*Prenez-moi, j'ai tant d'amour dans mes mains.  
Embrassez-moi, mes lèvres sont si douces.  
Regardez-moi, j'ai les yeux immenses des adorées.  
Je regarde les femmes ensemble et j'ai envie de pleurer;  
il y a une vraie tristesse. Il y a une vraie beauté.*

elles s'essoufflent, se soudent,  
rieuses, parfaites :  
femmes

meilleures amies  
de bains chauds

quiconque s'enchaînera à ceci  
sera débité pour longtemps  
mais à la gare il est minuit moins une

la nuit fébrile, ma seule tragédie consciente  
à côté d'elles

*Enfin j'étais moi-même en cessant de l'être, enfin.*

se sortir de son échiquier pour se sortir de cette guerre  
qui n'en finit plus de ne pas finir

*Après la nuit, il y a un temps blanc,  
le temps du regret, le temps de la lumière  
dans nos yeux éblouis.*

*Toute ma vie, je veux rester étonnée.*

femmes, pour le long restant de nos jours comptés,  
je m'assoierai avec vous et vos résolutions,  
rangeant les patriarches sel et poivre  
au fond des armoires comme des mégardes,  
vestiges d'une escroquerie assassine

nous prendrons le temps du café et de toutes nos déclinaisons pour dire nos paix,  
nos envies inviolables par leur imposture, sachant bien que leurs figures déficitaires  
d'empathie concrétisée dans leurs agirs nous les feront de moins en moins endurer

nos sursis connaissent trop bien le retour gênant  
de leurs répétés assauts

rétorquer aux mensonges et aux mégalomanies exponentielles :  
nul repos pour les enragées

et l'ami-amant, inquiété de moi, avec raison :  
« petit miséreux de belle misère »

*Je conduisis la main jusqu'aux larmes rares de la joie.*

nostalgie des cascades :

beaux bonhommes et bières *on the rocks*  
 cent vingt à l'heure les dépassements sur pointillés  
 sautiller dans la pente fatale, en connaître les aléas  
 un petit joint, pendu aux arbres  
 le torse rougi pour la première fois de la saison  
 des ami-e-s ne vouloir que des câlins et du *vino verde*  
 qu'imberbes et oursons s'hybrident au bassin  
 où je fais l'étoile il pleut des condoms

même si des amis-amants et des alliées me visitent souvent,  
 je n'ai jamais été aussi seule,  
 si près de moi,  
 près du cœur                    hors du corps

si tout le monde s'agite autour de moi qui suis immobile,  
 c'est donc que ma paralysie est le centre du monde,  
 « le centre immobile du monde agité »  
 où le plus souvent muette je demeure,  
 me souvenant d'avoir lu  
 cette abomination quelque part :  
 « ni honte ni fierté »

plutôt mourir, le *ni* étant

la paralysie, c'est l'écoute  
 active de ma retraite  
 et de ma *dream pop* Galaxie  
 500 rêves jusqu'à la Beach  
 House vers Mazzy  
 Star

*Why's everybody actin' funny?*  
*Why's everybody so strange?*  
*Why's everybody look so pretty?*  
*What do I want with all these things?*

j'écris à partir de la distance  
 qu'instaure le verbe *renaître*,  
 la précaution des minoritaires

il me donne la main, puis la reprend  
 dès que s'immisce entre nous le rutilant médecin :  
 l'expérience de s'invisibiliser de concert  
 dans les sinon sortis placards

innée à qui  
 est l'expérience  
 des refoulements?

je n'ai pas toujours pu m'exalter au grand air :  
 je tendais, avant même l'invective, les deux joues,  
 mais je crachais la première, je le jure  
 pour précipiter l'avenir, qui est ma réplique

on m'interpelle, m'assujettit, me glace  
 mais toujours j'enlace une solidarité éprouvée  
 comme une foi qui tourmente

*Le corps des garçons est souple. Le corps des garçons est d'une grande douceur.  
 Le corps des garçons est d'une grande violence. Le corps des garçons est dans le monde.*

*Le corps des garçons est dans la vie. Embrasser, lécher, attendre.*

*Le corps des garçons quitte l'enfance.*

*Le corps des garçons prend ma jeunesse.*

*Le corps des garçons est le corps de toutes mes nuits.*

cela n'empêche en rien de vouloir  
 brûler l'Évangile de « l'hétéroflucaille »  
 dont tous les psaumes et *ave maria*  
 refusent que « je t'aimasse »

*Il y a une tribu homosexuelle, avec ses codes, avec ses usages. Il y a un vrai mépris pour les autres. C'est une protection. Je suis parfois de cette tribu-là, c'est-à-dire dans ce mépris-là.*

car nous n'avons que l'ô privilège  
 d'obéir aux familiaristes :  
 partenaires de leur torture filiale et fiscale,  
 nous en sommes les héritières, les héritiers

mais n'étais-je pas « comme les autres »

jusqu'à preuve de moi?

j'ai voulu m'effacer par la drogue  
qui ne m'a fait écrire  
que nos maximes grecques :  
qui de nous joue le maître,  
qui de nous l'élève élevé  
à gloire de ciguë?

les routes comme les idylles  
sur place ou à reculons

*Les mots devraient porter l'homosexualité et non la réparer.  
Ce serait un vrai roman d'amour alors.*

*Je ne suis pas dans l'amour, je suis dans la découverte.*

*Il faut un grand courage pour entrer dans le corps de la nuit,  
pour y être admise.*

*Se battre avec ses mains.*

Se souiller à la tâche.  
Pédaler vers une histoire  
qui est déjà, dans l'ombre, la nôtre.  
Pédaler, ne rechignant pas devant les souterrains.  
Pédaler, en hommage aux pissotières.

Un conte pour toutes et tous :  
*Les pédales préfèrent les sous-bois.*

Le câlin prend son temps,  
 son temps câlin d'être peau confortable,  
 lentement les bras s'embrassent mieux,  
 menton frôlant menton, hanches de même,  
 s'accoutumant, qui signifie s'accoupler à dessein  
 d'être souvent bien à deux, dans un pacte patient :  
 ce câlin-là frappe plut fort qu'un arsenal de baïonnettes.  
 J'ai bandé pour sa tendresse. Beau fou cajoleur.

Nos sueurs fiancées précisent le destin de notre torse uni  
 par décret nous goûtons les décibels de la béatitude  
 les baisant par touffes partout les camaraderies fidèles  
 ne s'accablent que pour d'autres abandons journaliers  
 comme le premier lait du matin qui trop tôt s'invite  
 rompant l'élan des tétons piquant droit au ciel  
 et sa barbe longtemps promenée dans ma raie la bonne hôtesse  
 et ses doigts criblant de frissons ma façade d'onomatopées.  
 J'ai bandé par sa tendresse. Lui par la mienne.

Quand je l'embrassais, toute sa mâchoire en avait la chair de poule – la mienne devenue ballerine –, si bien que sa barbe se dressait, se densifiait à la belle étoile, jusqu'à ce que je m'y perde complètement comme en une forêt où se retrouveraient toutes les merveilles et effervescences pour survivre longtemps dans la joie la plus souveraine. Une forêt et son brasier bientôt. Je l'embrassai donc souvent, le temps de faire une sieste en climat tropical, de pirouetter de liane en liane, de me faire ami des Amazones (leur disant que, moi aussi, je viserais bon nombre d'hommes si j'étais aussi forte qu'elles, si j'avais leur expertise et leur courage), d'apprendre le sifflement d'oiseaux multicolores comme le drapeau dont on dit qu'il est le mien, et rassasiée je me retirai pour lui laisser reprendre son souffle, me laissant aussitôt repêcher et fouetter par une Amérique où l'asphalte héberge les centres commerciaux

(prédécesseurs des centres funéraires) le long d'autoroutes interminables.

Je retourne à lui : me voilà en train d'arroser un jardin luxuriant, me voilà en train de me baigner nue sous une chute, me voilà en train de m'éventer avec la feuille d'un palmier mûr, d'espérer la saison des pluies, de m'offrir en sacrifice aux gardiennes et gardiens des temples bâtis à même la falaise oblique; par lui je suis exaucée, je suis sauvée, je peux mourir digne et sur-le-champ, pendue dans sa belle gueule d'amant surexcité. Ce n'est pas bête et juvénile pour autant : nous sommes une créature à apprivoiser. Têtes siamoises, le temps d'une bave.

Le monde est beau beau beau, je suis aux anges, les mots peuvent être simples et jolis pour évoquer l'hallucination agréable d'une quiétude d'esprit enfantée par ses lèvres charnues et sa chaude haleine qui se jouent, virtuoses, de moi. Ses fortes mains à mes joues, à mon cou, à mes épaules, à mon ventre tous offerts et je connais alors les parfaits mirages dispersés dans les régions les plus arides. Sa verge frappant à mon seuil puis pénétrant mes appartements, je me baigne dans de splendides calanques d'îles grecques, dans la fraîche mer du Nord à Texel ou dans le fjord où mon enfance m'a vu grandir; ainsi ses mille remous m'abreuvent, ainsi je sais la douceur et la salinité, ainsi je suis le dauphin et la carpe, le requin et la méduse, ainsi je patauge en surface et me perds avec confiance dans les épaves les plus lugubres. En moins d'une heure avec lui, j'ai fait le tour du monde, voyant tout, un peu de tout, les yeux fermés.

Quand il lèche mon téton, je suis le jeune adolescent qui bande sans raison au milieu de sa classe de physique; quand il tâtonne mon biceps droit, je suis le gracieux athlète qui rêve de découvrir son entraîneur bandé, l'espionnant dans les vestiaires vacants à la fin d'une pratique fiévreuse (juste avant les compétitions, juste avant les cœurs qui se serrent et se resserrent); quand il frise du bout de ses doigts minutieux les poils à mon nombril, je suis « le vieux poivre et sel » assis sur un banc de parc trop tôt le matin qui, satisfait de sa propre existence et en parlant au passé, regarde s'éveiller devant lui celle des jeunes gens vigoureux dans leur angoisse du lendemain; quand il me dit « je t'aime », je suis la plus contente des « petites filles à sa maman » maniant l'épée pour briser les couronnes et décapiter des générations entières de fidèles, habillant la princesse de noir et exigeant d'elle qu'elle abolisse son propre titre. En moins d'une heure avec lui, je suis la jeunesse exacerbée dans ses maillots fleuris, la sagesse de celui qui a beaucoup lu et enseigné, de même que la fougue du marathonien qui ne s'arrêtera pas tant que ses jambes entraînées ne se casseront en dix mille osselets destinés à de

petits chiots remuant avec appétence la queue.

En moins d'une heure avec lui, je suis une femme désirante, un prêtre tolérant, un ouvrier philosopant le dimanche et la présidente d'un continent englouti.

Passée cette heure, je ne suis plus qu'un déchet, un pendu, une empoisonnée, une retraite sans pension ni économies, une amitié criblée de jalousies, le pastiche d'un médiocre roman de gare où l'on sait dès la première ligne que le narrateur est le criminel et nous les lectrices et lecteurs ses victimes. En attendant qu'il me revienne, et avec lui toutes les forêts, tous les déserts et toutes les plages du monde, je suis une loque qui ne sais plus ni lire ni écrire, ni même détester, qui ne trouve dans le cinéma que platitudes répétées et dans la musique que des couplets sans envergure (mendiant le retour de son archet précis rouvrant le mouvement symphonique); je suis dès lors dans la mollesse, dans la lourde mollesse d'un rien qui pèse; je ne pense plus pour moi-même et, désespérée jusqu'à l'insomnie, j'attends son retour à lui, qui n'existe pas, qui n'est pas encore advenu à moi autrement que fantasmé dans le seul uniforme que je lui connais.

Le monde est laid laid laid, je suis à l'ecchymose violette rendu, les mots me font barrière et l'absence d'un homme qui saurait me comprendre et m'aimer est suffisante pour que je m'englué à jamais dans cette plainte millénaire. Je suis bien au-delà du pathétique, parce que je pratique l'automutilation. Votre jugement impudique ne me traverse plus, je ne recherche aucune approbation, j'ai raté mes chances, saboté mes envies et sombre maintenant dans ma nuit vaine.

Pourtant, comme un jeu innocent ou la grande roue de la foire, le revoici au sein d'un rêve éveillé, prenant mon pouls : je suis toute l'humanité réconciliée par acclamation au fond d'un puits, je suis la fin des nationalismes trop bruyants, je suis la solidarité des éprouvé-e-s, je suis la gauche non pas au pouvoir mais bruyante dans les assemblées populeuses, je suis les tabous rendus dicibles et l'ivrogne redécouvrant l'euphorie de la sobriété.

Je suis à l'horizontal dans un lit propre et mon sexe embrasse sa plus pleine verticalité :

je suis à la fois sublime et sublimée.

Heureusement, tous les ambulanciers étaient beaux et charmants. J'ai pu les draguer allègrement, leur demandant avec gentillesse de bien vouloir « m'escorter avec leurs gants blancs jusqu'à ma chambre », ce qu'ils firent, mi-flattés mi-incrédules, mais jouant le jeu à merveille. J'en beurrâs épais, pour m'amuser, disant au plus séduisant d'entre eux : « T'es déjà marié, mon beau? Il faudra signer ton divorce pendant que je reprends des forces. Prépare-toi : nos noces auront lieu à Cannes parce que c'est à Cannes que doivent avoir lieu les plus belles des noces ». J'étais indécente, vulgaire mais pas si offensante, une simple droguée volubile sans plus de filtre lui proposant de lui « repasser son uniforme » quand il l'aurait tranquillement retiré devant moi, précisant qu'il devait « avoir de la pratique » parce que, vu son gabarit, il devait « danser la nuit en petite tenue » pour arrondir ses fins de mois.

Dans le corridor, je lui disais que j'aimerais voir son « gros paquet ».

J'ajoutais que j'étais « Platon dans son corps caverneux » en m'étouffant de rire.

Je lui disais que « ce n'est pas parce que pour ma part je ne me trémousse plus

que le festival du déhanchement doit se terminer pour autant ».

Bref, toutes ces choses qu'on dit sans penser à mal, mais qui peuvent paraître et effectivement être harcelantes : c'est moi qui ai débordé ce soir-là, je l'avoue, *mea maxima culpa*...

Arrivée dans ma chambre d'accueil, avant un autre transfert, cet ambulancier, un véritable bel homme, début quarantaine avec un sourire sans malice, malgré ma dérape et mes cochonneries, conscient que ses charmes et la mise en scène grotesque que j'en tirais faisaient office d'onguents, alla jusqu'à replacer ma jaquette en frôlant mes cuisses, prit ma main dans la sienne, tendrement, durant un temps assez long, avant de déposer un baiser sur mon front puis de se retourner dans un clin d'œil, sans une fois décrocher de son rôle, sans une fois rompre l'illusion d'une sincérité érotique réciproque, me quittant sur un « à la prochaine » mensonger mais grandiose. Cet homme-là, « c'est donc possible », n'était pas un hétéroflic. Voilà ce que j'ai pensé. J'avais fait son quart de travail et lui venait de faire les rêves de ma nuit. « Meurtrie mais gaga » : mon synopsis, il m'a semblé. Ou mon *fatum*?

Ça a été pathétique et touchant car s'est installée d'emblée ma « belle misère »,

« la misère dans son plus simple appareil », cette farouche infortune travestie en alitement tragi-comique.

Mon corps paralysé est un athlète professionnel de tennis qui met tout juste en jeu son service mais n'a déjà plus les nerfs qu'il faut pour soutenir l'échange, en suivre le rythme tellement flagrant est son retard, si bien qu'il ne se rend pas à l'amorti, laisse la balle rebondir, amenant les mains à sa taille pour ne rien manquer de sa victoire devant lui prise en otage : sa vocifération dans une langue étrangère est la mienne quand on me force à bouger et que je dois me cramponner à ma seule démission. J'ai beau protester, l'homme devant moi maîtrise tous les coups et je suis impassible devant ses as.

Mon corps partiellement paralysé est le signe encore vivant de l'érosion qui a lieu;  
 ma jambe paralysée tout entière est un décompte, un temps d'arrêt sur la gravité,  
 une suspension de la fête mais non de la rigolade, car « je me bidonne comme jamais, ici ».

Dans ce lit voisin de la morgue je pense que ma vie n'a pas été une farce mais qu'il est venu le temps d'en faire de grands éclats. Pleurer ne saurait me soustraire à la cruauté, alors que relâcher son sarcasme est une arme massive. Mon orgueil prend souvent le masque du rire et quand on me dit naïvement que je suis « un bon public », alors le monde peut s'effondrer et j'aurai eu vu de mes yeux vus l'effondrement.

Depuis un an, je vole un bloc de parmesan à chaque fois que je vais à l'épicerie du coin;  
 c'est ma faute, mon bonheur facile.

Depuis deux ans, mon onanisme implique ma pipe à *pot* et deux godemichets aux atouts  
 différents; c'est ma béquille, mon enivrement pudique.

Depuis trois ans, je ne tiens plus *Le registre des amants (in)oubliables*;  
 c'est ma préservation, ma fraîcheur maintenue en feignant l'inexpérience.

Depuis quatre ans, je ne vais plus aux manifestations du premier mai anticapitaliste;  
 c'est ma lâcheté, l'hivernement dans le luxe de mon désespoir grandissant.

Depuis cinq ans, je dévore des romans, assise sur le capot des voitures en réparation;  
 c'est ma beauté, ma rage, mon obsession, mon cadeau, ma survie.

mon bien intentionné est un tableau rouge de cernes :  
 il est un chagrin à caresser, un gouffre s'émancipant  
 avec mes caprices je fais déborder son vase pour mieux l'en sortir,  
 il fait s'émanciper ma dévoration minutieuse  
 vers laquelle nous allons tresser nos isolements,  
 dans notre rempart sans effort mais solidaire  
 des mien-ne-s, des nôtres : nous nous anticipons  
 fidèles loin de la Loi, à la table ronde de nos soifs

*Je vous regarde, je vous regarde lui crient mes yeux.*

traduisant mon poème-sédatif, la nuit,  
 serrant mon oreiller, je me console  
 de n'avoir partagé ni étreinte ni ronflement,  
 pourvu qu'à l'aube revenue il me drogue :  
 oublier les heures de corps rendu inutile par la culture  
 de l'intoxication agréable jusqu'à preuve du contraire

un tintamarre de testostérones est mon stagiaire, sa blague avisée :  
 « retournez-vous, relevez votre jaquette »

*Ma chair caressée se faisait caresse,  
 ma hanche que l'on flattait irradiait  
 dans mes jambes droguées,  
 dans mes chevilles molles.*

*On me torturait menu, menu, dans mon ventre.*

la bruyante sueur enfin nous frappa  
 d'une beauté à faire pleurer toutes les miséreuses, tous les miséreux

La petite fille dans ma tête s'en veut à chaque fois qu'elle vole un paquet d'allumettes parce qu'elle n'allume rien avec ce qu'elle fait pétiller. Elle veut être une pyromane plus tard. Elle veut savoir quoi faire s'il y a une panne d'électricité. Elle est prête à embrasser le noir suffisamment avant de faire apparaître la mouche à feu. Dans l'obscurité la flamme ressemble à la dormeuse adoptant la position du fœtus dans sa couette. Elle en sait le réconfort. La petite fille dans ma tête nage dans son grand lit, ne revient à la surface que pour jeter un coup d'œil à la lumière qui la veille. Parfois, elle fait l'ange dans ses draps blancs comme dans la neige. Elle donne un câlin au bonhomme à carotte avec la même énergie qu'à son ours en peluche. Elle imagine souvent que son ours marche dans une forêt en plein hiver. Elle a une pensée pour le miel. Elle veut savoir s'il trouvera du miel en hiver. Elle est inquiète. Elle craquerait bien une allumette si ça pouvait aider son ours à trouver le chemin du miel. Elle en garde un paquet, au cas où il pourrait servir. Elle aimerait bien s'éclairer sous la couette pour faire un spectacle d'ombres à son ours. Elle a trop peur de se brûler. Elle est une pyromane prudente. Elle veut avancer à petit feu dans sa carrière. Chercher un peu. Chercher le miel. Chercher le bonhomme de neige. Chercher l'ange et l'hiver. La petite fille dans ma tête a des idées en forme de lampions.

*Il y a une vraie beauté dans un corps qui se cache.  
Il y a une vraie douceur à l'embrasser, à le transformer.*

l'infirmière, ses excuses  
me confie mes secrets

*Le ciel mendie quand on vous caresse l'épaule :  
le ciel mendiait.*

ses expressions berçantes se creusaient  
à l'annonce de chacune de mes agonies à venir,  
pourtant ne devait pas tarder mon congé  
alors que la femme d'à côté  
ne toussait plus,  
ne tousserait jamais plus

je me suis logée dans l'ombre de Guyotat  
promenant mon humeur récalcitrante  
jusqu'à chez lui, bordée de nouveau

déjà mars sur la rue des Malines,  
son itinérant qui dort dans la bouche  
du métro, les visages sans voix  
et feu *La petite cuillère*  
d'où je déshabillais du regard  
les universitaires en fin de session les cernes enfoncés  
dans leur négligée barbe abriant  
mes désirs avec un lait s'il vous plaît

entre rêves et Éveil, je ne sais plus  
s'il est vrai que je verrai « mon remède sur deux pattes »  
lundi soir prochain à 20h00 près du parc Père-Marquette

bien sûr que j'irai le rejoindre, mon charnu  
pignon sur Rosemont l'ensevelie  
bientôt  
sous d'autres flocons et flagorneries

je m'appuierai sur son épaule, ma rééducation  
marchant sur une ombre nouvelle  
béquilles en pas de deux  
cet inconfort boiteux préféré à la bulle des amants  
qui exclut le monde d'elle tout en s'excluant de lui

dans son lit, une dernière fois  
l'ami-amant, sa clémence généreuse :  
« petit miséreux de belle misère »

Depuis dix ans, je suis moi-même mais mieux;  
c'est mon sacrifice.

De retour rue Molson, je viens de finir *Les Années* pendant que Cohen s'évertuait, non sans coïncidences, à chanter *Seems So Long Ago, Nancy*. C'est un livre terrifiant qui donne, donne et donne, puis retire toute écriture, car presque jamais, pour moi, sens critique et intimité n'ont fait aussi belle œuvre littéraire. Je n'ai pas pleuré comme Ariane en lisant les dix dernières pages, pas comme en finissant *Une femme*, complètement submergée dans mes fleuves lacrymaux et ma morve, mais je tremble de tout mon être. Comme je viens de revivre avec l'auteure une spirale de souvenirs et une avalanche de gouvernements qui ont tous déçu, évidemment, je suis prise d'une lassitude très grande, alors je vais aller m'étendre, sachant que je ne dormirai pas.

Je ne veux, pas plus que mes années, perdre mes images,  
au sein desquelles je me réfléchissais sans le « e » : il  
va falloir les relire, les relier.

S'étendre, *m'étendre* pour mieux voyager dans ce corps qui a toujours été le mien  
et qu'à peine je connais, que je découvre encore, en d'autres endroits de ce monde et de mon  
imaginaire.

Je suis étendu ici dans ma grotte, mais je sais que, dehors, je me réinventerai encore demain.

Quand la voiture s'est arrêtée ce soir-là, après la collision avec ma bicyclette, l'homme qui en est sorti était furieux, condescendant. S'approchant de moi qui gémissais de douleur, l'homme remarqua la longue robe scintillante qui dépassait de mon manteau d'hiver. Il aperçut le vernis à ongles au bout de mes doigts tremblotants, rouge comme le sang qui autour se répandait vite vers l'égout non loin, comme dans un film trop léché. Il aperçut les brillants dans les rallonges de mes cheveux défaits, la double ligne noire autour de mes yeux, le fard sur mes pommettes, enfin mes lèvres peintes betteraves. Plutôt que de me venir en aide, de s'avouer désolé, confus, voire en panique, puis de se ressaisir, prenant le temps de bien inspirer, de bien expirer, une fois deux fois trois fois, comme dans un film qui s'achève sur un sauvetage héroïque, il me cracha dessus.

Son regard ne s'efforçait même pas de dissimuler le fait qu'il m'aurait écrasé sans sursis, sur place, si j'avais été un cancrelat, cette vermine à carapace molle, à rompre. Il m'exécrait sans l'ombre d'un remords, il n'avait aucune honte quant à son mépris de moi, dont il aurait dit qu'il était tout à fait « normal ». Justifié et légitime, aussi, mais pas dans ces mots-là. Il jappa dans sa gueule sans voix, anonyme, trop peu éduquée et non par sa seule faute, un mot familier à mes oreilles, à tout mon corps endolori, torturé, fragmenté comme piqué de partout par de petites strangulations.

Il partit sans appeler les secours, ce que je ne compris que plus tard, une fois sous soluté, récupérant quelque peu mes énergies, luttant contre un pas si joyeux cocktail de drogues légales et illégales.

Il a craché, s'en est allé, cinq mètres plus loin s'est retourné, a dit tout haut mais pour lui-même le mot de « tapette », est reparti, et moi de crier, dans mon dernier souffle avant que mes yeux ne se révulsent et juste avant que ne claque la porte de sa voiture, moteur tournant déjà, espérant qu'il se souvienne à jamais de chacune de mes syllabes,

non « à l'aide »,

mais le mot d'« hétéroflie ».

## LA FOLLE RELISAIT...

Cette liste donne, page par page, les sources artistiques et théoriques citées (dans ce cas, il y avait utilisation de l'italique au sein du volet fiction) ou plus simplement évoquées, mais n'a pas prétention de rendre explicite la totalité des clins d'œil, jeux et autres références tacites aux œuvres et concepts sollicités. Les références complètes se retrouvent toutes dans la bibliographie, mais je tenais à donner un accès plus direct (avec l'ensemble des numéros de page) en y ajoutant certains commentaires, sans pour autant alourdir les poèmes du recueil lui-même. Il faut noter que je me suis octroyé une totale liberté dans la mise en forme de ces citations, certaines phrases ayant été coupées pour les transformer en vers, entre autres trahisons.

p. 2 (exergue du recueil) : Hervé, Guibert, *Fou de Vincent*, Paris, Les éditions de Minuit, 1989, p. 35.

### Journal de convalescence I

p. 7 : la « Toute-*abc* » est une référence à ce qualificatif que Jean Genet utilise dans son magnifique *Notre-Dame-des-Fleurs*. La formule « la Toute-Toute » sera utilisée à la page 120.

p. 10 : Alan, Hollinghurst, *La Piscine-Bibliothèque*, Paris, Fayard, coll. « Le livre de poche », 2004, p. 43.

p. 12 : Jacques, Brault, *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000, p. 30.

La strophe complète, que j'estime être une des plus belles qu'il m'ait été donné de lire, va ainsi (on notera la véritable finale, d'ailleurs reprise en page 55, pour la comparer à ma version hérétique) :

« Ce n'est pas la belle la grande vie c'est une existence de papier et de mémoire un peu d'amour un peu de haine et la blessure fidèle d'être chaque jour sur les trottoirs un homme parmi les hommes ».

p. 12 : pour le concept de *pink-washing*, je renvoie au volet essai ainsi qu'à l'ouvrage *Manifeste contre la normalisation gay*, d'Alain Naze.

p. 14 : allusion au titre du très beau *Confession d'un masque* de Yukio Mishima.

p. 16 : suite à l'usage du célèbre titre de Rimbaud, je cite Annie, Ernaux, *Les Années*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2008, p. 121. « Huguette Hervé Nina Violette » correspond aux prénoms des auteur-e-s que je cite abondamment tout du long du recueil.

p. 19 : Huguette, Gaulin, *Lecture en vélocipède : poésie 1970-1971*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2006 [1983], p. 19.

p. 20 : Huguette, Gaulin, *Lecture en vélocipède : poésie 1970-1971*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2006 [1983], p. 64.

p. 29 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 122.

p. 30 : Jacques, Brault, *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000, p. 3

### Déjà les poings

p. 34 (en guise d'exergue de cette section, sur la page-titre) : Édouard, Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, 2014, Paris, Éditions du Seuil, p. 13 [il s'agit de l'incipit].

p. 36 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 13.

p. 44 : sur la descente policière au bar Truxx, je renvoie à l'ouvrage *De la clandestinité à l'affirmation : pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, de Ross Higgins. Beaudry renvoie à la station de métro au cœur du Village gay de Montréal, alors que le « quartier-boules-roses » fait allusion aux guirlandes de boules roses qui sont suspendues, l'été, de part et d'autre de la rue Sainte-Catherine piétonne.

p. 45 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 48.

### Les hétéroflics éhontés : carnet premier

p. 52 (exergue) : Émil, Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014 [1973], p. 45.

p. 52 (exergue) : René, Lapierre, *Aimée soit la honte*, Montréal, Les herbes rouges, 2010, p. 25.

p. 53 : Jean, Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992 [1949], p. 276.

p. 55 : je renvoie à l'ouvrage *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*, d'Hannah Arendt.

p. 55 : reprise de la véritable finale de la strophe de Jacques Brault, voir note de la page 12.

p. 57 : évocation du livre de J. L. Austin sur les actes de langage, traduit en français par *Quand dire, c'est faire*.

p. 63 : après les évocations des œuvres d'Édouard Louis, de Jean Genet et de Pierre Guyotat,

la citation provient de Guillaume, Dustan, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, coll. « Le rayon », 1999, p. 123.

p. 64 : Guillaume, Dustan, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, coll. « Le rayon », 1999, p. 27 et 429, respectivement.

p. 69 : évocation de *Bonjour tristesse*, titre du premier roman de Françoise Sagan.

p. 77 : évocation de Pierre Seel, seul déporté français pour motif d'homosexualité durant la Deuxième Guerre Mondiale en ayant témoigné, dans *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, écrit en collaboration avec le journaliste militant Jean Le Bitoux et publié en 1994. Le triangle rose était le symbole épinglé aux uniformes de cette catégorie de déportés : il a été resignifié depuis, et même visuellement renversé, notamment par des collectifs militants comme ACT-UP.

p. 77 : « les heures homologuées du jour » fait référence au début de la pièce *Dans les champs de coton* de Bernard-Marie Koltès.

p. 77 : l'idée de « la disparition des lucioles » renvoie à *L'Article des lucioles*, célèbre écrit de Pier Paolo Pasolini publié dans un journal en 1975, puis repris dans ses *Écrits corsaires*. Je renvoie pour ma part à l'analyse de Georges Didi-Huberman dans *Survivance des lucioles*.

#### Les jours de ouate, souvenirs irlandais : deuxième carnet

p. 82 (exergue) : Jacques, Brault, *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000, p. 27.

p. 83 : évocations de l'œuvre de Samuel Becket avec *Molloy* et les « innommables » renvoyant à *L'innommable*, au singulier, titre du deuxième volet de sa magnifique trilogie écrite en français.

p. 83 : évocation du protagoniste de *Querelle de Brest*, roman de Jean Genet.

p. 84 : évocation du livre *Me résigner au monde* d'Edward Stachura. L'auteur, avant de se suicider, entamera un journal écrit de la main gauche, sa droite ayant été sectionnée par le passage d'un train lors d'une tentative, dans lequel il incarne « l'homme-qui-n'est-personne ».

p. 93 : évocation du roman *La maladie de la mort*, par Marguerite Duras, dont on peut penser, comme plusieurs lectures l'ont suggéré, que cette dernière est l'homosexualité masculine.

p. 97 : Puig, Manuel, *Le baiser de la femme-araignée*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2005 [1976], p. 230. Le livre a notamment été adapté au cinéma par Héctor Babenco en 1985. William Hurt, qui incarne Luis Molina, a entre autres remporté l'Oscar du meilleur acteur tout comme le prix d'interprétation au festival de Cannes la même année.

- p. 98 : clins d'œil à l'œuvre *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett.
- p. 99 : « aboli bibelot d'inanité sonore », célèbre vers de Mallarmé, dans Stéphane, Mallarmé, *Poésies et autres textes*, Paris, Le livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2005, p. 211.  
La première version de ce « Sonnet en -yx », intitulée « Sonnet allégorique de lui-même » et datant de 1868, est donnée en page 74.
- p. 100 : évocation de *Watt*, deuxième roman de Samuel Beckett publié en anglais, ensuite traduit par Ludovic et Agnès Janvier en français, en collaboration avec l'auteur. La phonétisation anglaise permettant d'entendre *ouate* en français a donné naissance au titre de la section du recueil, ainsi : « Les jours de ouate ».
- p. 102 : évocation de Werther et d'Albert, personnages de Goethe dans *Les souffrances du jeune Werther*. Werther, éperdument amoureux de Charlotte, se suicide une fois qu'elle s'est mariée à Albert.
- p. 103 : pour le mot « remugle », je renvoie à *Arrière-fond* de Pierre Guyotat. À noter que les termes avec le préfixe « -en » comme « ensexuées » (que l'on retrouve à la page 85) sont inspirés de la pratique d'écriture de Guyotat, tout comme bon nombre de formules au sein du recueil.
- p. 105 : emploi récurrent du terme allemand *schafreunden*, que l'on peut, entre autres, traduire par « mauvaise joie ». Je renvoie au volet essai ainsi qu'à l'ouvrage *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne* de James C. Scott.

### Journal de convalescence II

- p. 110 : jeu d'après le titre du recueil de poésie d'André Brochu, *Particulièrement la vie change*.
- p. 110 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 39.
- p. 111 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 39.
- p. 113 : évocation de deux titres de Guillaume Dustan, *Plus fort que moi* et *Dans ma chambre*.
- p. 114 : jeu d'après le titre du recueil de Hervé Guibert, *La piqûre d'amour et autres textes*.
- p. 114 : Huguette, Gaulin, *Lecture en vélo-pède : poésie 1970-1971*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2006 [1983], p. 141.
- p. 115 : évocation de la « branlée-avec-texte », cette technique d'écriture impliquant la masturbation (ayant été très souvent incomprise et très longtemps mal interprétée) pratiquée par Guyotat, tel qu'il l'a expliqué dans *Vivre* et dans son récit autobiographique *Arrière-fond*.
- p. 116 : évocation du titre *Passion simple*, roman d'Annie Ernaux.

- p. 118 : Hervé, Guibert, *Fou de Vincent*, Paris, Les éditions de Minuit, 1989, p. 52 et 21, respectivement.
- p. 120 : Hervé, Guibert, *Fou de Vincent*, Paris, Les éditions de Minuit, 1989, p. 10.
- p. 121 : Hervé, Guibert, *Fou de Vincent*, Paris, Les éditions de Minuit, 1989, p. 22.
- Le « carnet obscène » de l'ami-amant Guyotat remplace l'« héroïne » de Vincent.
- p. 121 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 122.
- p. 122 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 56.
- p. 124 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 19.
- p. 124 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 138.
- p. 125 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 63.
- p. 125 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 68.
- p. 128 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 74 et 65, respectivement.
- p. 129 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 85.
- p. 135 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 38 et 29-30, respectivement.
- p. 137 : Nina, Bouraoui, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, p. 111 et 104 (il s'agit des première et troisième citations de la page, sur la « vraie beauté » et « le métro »).
- p. 137 : Violette, Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], p. 66.
- p. 139 : évocation de deux livres d'Annie Ernaux, *Les années* et *Une femme*.

## ...EN ÉCOUTANT...

p. 2 (exergue du recueil) : paroles de la chanson *It's a sin*, par The Pet Shop Boys, sur l'album *Actually* de 1987, dont le titre apparaît en début de page 3.

### Journal de convalescence I

p. 19 : paroles de *Lonesome Love*, par Mitski, sur l'album *Be The Cowboy* de 2018.

### Déjà les poings

p. 37 : paroles de la chanson *Kid*, par Eddy de Pretto, sur l'album *Cure* de 2018.

### Les hétéroflucs éhontés : carnet premier

p. 62 : « Le temps est bon, le ciel est bleu », premières paroles de *Le temps est bon*, chanson d'Isabelle Pierre parue en 71 dans le film *Les mâles* de Gilles Carle, l'année suivante sur son album du même nom et, entre autres, dans le film de Xavier Dolan *Les amours imaginaires*.

p. 63 : paroles des chansons *Who Treats You Right* et *Dick of Death*, par Pansy Division, que l'on retrouve toutes les deux sur la compilation *The Essential Pansy Division*, sortie en 2006. *Le queercore*, apparu au milieu des années quatre-vingt autant en Amérique du Nord qu'en Grande-Bretagne, est un mouvement culturel, essentiellement musical et issu du punk, traitant surtout d'enjeux *queers*.

p. 65 : évocation de Pitchfork, site Internet d'actualités et de critiques musicales.

p. 66 : évocation de trois chansons de Barbara : la « joie de vivre retrouvée » faisant en fait référence à la chanson *Le mal de vivre*, *Göttingen*, ainsi que *Gare de Lyon*, dans laquelle Barbara chante « taxi, menez-moi à la gare de Lyon ».

p. 67 : paroles du refrain de *Dis, quand reviendras-tu?*, chanson de Barbara tiré de l'album du même nom, sorti en 1964.

p. 68 : « la renifleuse des amours mortes » désigne la solitude dans la chanson de Barbara du même nom, puis apparaît un couplet de sa chanson *Chapeau Bas*, toutes deux de 1964.

p. 69 : paroles de la chanson de Barbara *Si la photo est bonne*, parue en 1964.

p. 70 : paroles de la chanson de Barbara *À mourir pour mourir*, parue en 1964.

p. 72 : paroles des chansons *All Along* et *Queen*, respectivement, par Perfume Genius, toutes

deux parues sur l'album *Too Bright* de 2014.

p. 75 : paroles de la chanson *Strange Mercy*, par St. Vincent, sur l'album *Strange Mercy* de 2011.

p. 76 : paroles de la chanson *Go Ahead*, par Perfume Genius, sur l'album *No Shape* de 2017.

p. 77 : paroles de la chanson *Human Bog*, par Baths, sur l'album *Romaplasm* de 2017

p. 79 : paroles de la chanson *Normal*, par Eddy de Pretto, sur l'album *Cure* de 2018.

#### Les jours de ouate, souvenirs irlandais : deuxième carnet

p. 83 : dans la version de Pauline Julien de la chanson *Le rendez-Vous*, écrite par Gilles Vigneault (la musique est signée Claude Léveillée), a été ajouté cette image du « temps des vents fous » entre le troisième et le quatrième couplet.

p. 83 : évocation du groupe Anthony and the Johnsons, dont la chanteuse a ensuite produit des albums en empruntant le nom d'Anohni.

p. 86 : évocation de la chanson *Suzanne*, par Leonard Cohen, sur l'album *Songs of Leonard Cohen* de 1987.

p. 87 : évocation de chansons écrites par Bobby Sands, nationaliste irlandais mort suite à une grève de la faim en prison, chantées par l'Irlandais Christy Moore, notamment sur l'album *Ride On* de 1984.

p. 100 et 101 : paroles de la chanson *The Boy Done Wrong Again*, par Belle and Sebastian, sur l'album *If You're Feeling Sinister* de 1996.

p. 103 : évocation de l'auteur-compositeur-interprète américain Damien Jurado.

#### Journal de convalescence II

p. 127 : évocation de trois groupes de *dream pop* : Galaxie 500, Beach House et Mazzy Star.

p. 127 : paroles de la chanson *Strange*, par Galaxie 500, sur l'album *On Fire* de 1989.

p. 139 : évocation de la chanson *Seems so Long Ago, Nancy*, par Leonard Cohen, sur l'album *Songs from a Room* de 1969.

## ...ET EN REGARDANT

### Les hétéroflucs éhontés : carnet premier

p. 63 : évocation des téléséries *Six Feet Under*, diffusée sur HBO de 2001 à 2005, et *Queer as Folk*, la version dite américaine, diffusée sur Showtime de 2000 à 2005, ainsi que de la websérie *The Outs*, dont la première saison a été diffusée en ligne sur Vimeo en 2012, avec un épisode spécial en avril 2013, suivi d'une deuxième saison et de son épisode spécial en 2016.

p. 63 : évocation d'un *Chant d'amour*, court-métrage en noir et blanc de 25 minutes réalisé par Jean Genet en 1950 et sorti en 1975. On peut entre autres y voir la fameuse scène où une tige est passée dans le trou d'un mur séparant deux cellules, l'un des prisonniers soufflant la fumée de sa cigarette à son camarade, symbolisant ici la fellation.

### Les jours de ouate, souvenirs irlandais : deuxième carnet

p. 87 : évocation de *Hunger*, film de Steve McQueen sorti en 2008, avec Michael Fassbender dans le rôle du prisonnier politique.

Le film a remporté la Caméra d'Or, octroyée aux meilleurs premiers longs métrages, au festival de Cannes. Le fragment de voyage évoque cette magnifique scène de dix-sept minutes sans coupure pendant laquelle le prisonnier Bobby Sands, interprété par Michael Fassbender, torse nu et fumant des cigarettes, est assis en face d'un prêtre qui tente de lui faire cesser sa grève de la faim.

p. 87 : « Michael Novotny insistant auprès du sexy Ben Bruckner pour récolter son virus » fait à nouveau référence à la série américaine *Queer as Folk*. Il s'agit d'une évocation d'une scène pendant laquelle l'un des personnages menace d'utiliser la seringue de son partenaire malade.

p. 100 : *God's Own Country*, film britannique réalisé par Francis Lee et sorti en 2017, mettant en vedette Josh O'Connor et Alec Secareanu.

Le film raconte la rencontre homosexuelle d'un jeune fermier du Yorkshire en Écosse (d'où le clin d'œil aux « à peu près mêmes paysages, en moins austères ») dont la rude vie est transformée par l'arrivée d'un séduisant travailleur migrant roumain.

PERSISTER DANS SA HONTE

*volet essai*

Mon orgueil s'est coloré avec la pourpre de ma honte.

-Jean Genet, *Journal du voleur*

Grandir en tant qu'homosexuel-le, même au Québec, en 2019, c'est, le plus souvent, en plus de subir la violence du monde social par les injures et les agressions physiques dès l'école primaire, ne pas avoir de modèles auxquels s'identifier ni de représentations en lesquelles se projeter. Malgré le silence entourant leur secret, cette invisibilisation de leurs désirs qui mène à la négation d'une part de soi non négligeable, les adolescent-e-s doivent apprendre à devenir ce qu'ils et elles se savent déjà être : un-e minoritaire.

Cet essai présentera les deux axes de réflexion qui ont tout du long guidé mon processus d'écriture. D'abord, je poserai mes assises théoriques en témoignant de la pertinence d'un compte rendu de soi présentant le passage idéal-typique de la honte à la fierté, en insistant sur le premier de ces deux affects en tant que force politique. Ensuite, j'irai au cœur de ce qu'a été l'exploration fictionnelle, c'est-à-dire la convocation de certaines figures issues de constructions sociologiques, dont j'ai tiré des archétypes littéraires. Ces figures – l'homme sans lutte, l'hétérofflic, le ou la pédagogue, l'ami-amant et la lectrice – sont essentielles aux processus d'identification et de contre-identification qui permettent l'émergence d'un sujet politique. Ces considérations m'amèneront à revendiquer l'attitude de la Générosité incarnée en une écriture elle-même dite généreuse.

Mon intention ici est de m'inscrire dans le courant de la *pédagogie*. On pourrait définir cette dernière simplement comme la transmission des gays savoirs<sup>1</sup>. J'emprunte ce terme à Guillaume Dustan pour qui cette transmission culturelle de pratiques, d'expériences et de notions critiques est assimilable à la condition homosexuelle en elle-même, si on considère avec lui que « l'homosexualité est structurellement une pédagogie; une formation permanente<sup>2</sup> ». Ce sont des lieux spécifiques, des communautés, des sous-cultures, des rencontres et des lectures qui nous apprennent à vivre en tant qu'homosexuel-le alors que

---

<sup>1</sup> Cet essai aimerait être le plus inclusif qui soit et s'étendre à l'ensemble des minorités sexuelles car je me veux solidaire de toutes, mais en tant qu'homme blanc homosexuel ayant majoritairement basé sa réflexion sur des auteurs occidentaux de même condition, je n'ai pas la prétention de représenter toutes les spécificités. Ainsi, j'inclurai les amies lesbiennes et les autres quand ce sera possible, autrement l'homosexualité dite masculine primera (d'ailleurs, elle prime déjà dans l'appellation *pédagogie*). Au-delà de ce premier jalon, c'est la transmission des *queer* savoirs en général qu'il faut viser. La pédagogie devra démultiplier ses approches et exacerber leurs points de tension. Ainsi, la pédagogie est vouée à être déconstruite dès que possible.

<sup>2</sup> Guillaume Dustan, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, coll. « Le rayon », 1999, p. 256.

nous avons grandi dans une société hétéronormative où beaucoup des questions de l'enfant homosexuel restent sans écho. Dustan, par exemple, écrira : « Je pense aux Bains-Douches, l'endroit où j'ai appris à vivre<sup>3</sup>. » En effet, les ami-e-s nous enseignent l'acceptation de soi, les amant-e-s nous apprennent les gestes tendres et moins tendres, les amoureux-ses les joies et difficultés prodigieuses des formes d'alliance, les théoricien-ne-s nous outillent pour la défense intellectuelle, les auteur-e-s et artistes non seulement nous émeuvent mais aussi nous poussent à la résistance, tout comme les militant-e-s nous incitent à l'agir partagé dans un monde où les frontières du politique, même si elles sont défendues par les dominants, peuvent être redessinées. Contrairement au lien de sang ou au sentiment filial, l'homosexualité pourrait être conçue comme un vaste dispositif où les plus jeunes se cherchent et, espérons-le, finissent par trouver un ou plusieurs modèles, des pédéogues, c'est-à-dire des gens à qui ils et elles peuvent faire confiance, qu'ils et elles élisent par affinités, développant des amitiés à influences réciproques : la *parrainité*, la *famille choisie*. S'il y a pédéogie, c'est qu'il y a des attitudes et des œuvres pédéogiques. Le penseur critique Didier Eribon, dont les idées fondent la présente démarche, a écrit :

Toute une tradition gay a reposé sur la transmission informelle d'un savoir théorique et pratique. Ce processus est thématé, par exemple, chez Gide, dans *Les Faux-Monnayeurs*, ou chez Jouhandeau, dans *Du pur amour*. Mais, plus largement – et George Chauncey le montre bien dans *Gay New York* –, c'est toute la culture gay que l'on pourrait décrire comme un vaste dispositif d'« initiation » : on apprend à être gay, c'est-à-dire à vivre sa vie gay, grâce aux rencontres que l'on fait, aux relations que l'on noue... Le défi auquel nous sommes confrontés n'est-il pas de trouver les moyens de perpétuer cet enseignement protéiforme de la liberté tout en écartant les menaces qui pèsent sur elle? De faire comprendre que l'on peut préserver à la fois ce qu'on pourrait appeler, pour employer les mots de Foucault, « *l'usage des plaisirs* » et « *le souci de soi* »<sup>4</sup>?

Ainsi, l'idée suivante, simple en apparences, nécessite la production de discours et actes critiques : « Nous devons travailler, comme l'ont fait pour nous nos prédécesseurs, à ce que nos successeurs vivent mieux que nous ne l'avons fait. L'avenir des futures générations de petits pédés et de petites lesbiennes est entre nos mains. C'est ça l'histoire humaine<sup>5</sup>. » Un peu avant de mourir, Dustan a voulu ouvrir un Centre, dont la vocation, éminemment politique, était la suivante : « Recenser ce que fait l'homme pour se souvenir de sa dignité. [...] J'ai

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 423.

<sup>4</sup> Didier Eribon, *Sur cet instant fragile... Carnets, janvier-août 2004*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2004, p. 218. Les références des deux titres de Michel Foucault ne sont pas données.

<sup>5</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 379-380. L'italique initial a été ici rétabli en caractères romains.

pensé que c'était ça que je voulais faire avec le Centre. Recenser, simplement<sup>6</sup>. » Évidemment, l'adverbe final est réducteur, car la mission est immense. Dans son fameux texte *Les Hétérotopies*, Foucault lance cet appel : « Eh bien! je rêve d'une science – je dis bien d'une *science* – qui aurait pour objet ces espaces différents, ces autres lieux, ces contestations mythiques et réelles de l'espace où nous vivons<sup>7</sup>. » Aussitôt après, il affirme ceci : « la science en question s'appellerait, s'appellera, elle s'appelle déjà "l'hétérotologie"<sup>8</sup> ». Je lancerai moi-même cette invitation à fonder un réel champ d'études sur la question de la transmission des gays savoirs, à l'intersection de disciplines diverses, voire opposées, et ce champ s'appellerait, s'appellera, il s'appelle déjà la *pédagogie*. Elle doit recenser les intimités comme les fantasmes, les trajectoires singulières comme les luttes collectives, les déceptions politiques comme les gains obtenus et éventuels, en ne boudant ni les témoignages ou récits dits confessionnels, ni les manifestes ou pamphlets idéologiques. Répertorier l'ensemble de ces écrits, de ces productions artistiques et intellectuelles, doit servir à en dégager les continuités, les divergences et les ruptures, et en éclairer les dissensions à partir de réflexions sur la politique de la littérature, notamment.

Dans son œuvre entière et plus particulièrement dans son ouvrage *Tomates*, l'auteure Nathalie Quintane, qui se dit d'extrême-gauche, cherche à faire devoir de mémoire là où d'autres « avaient échoué et [où], par-dessus le marché, ils avaient été incapables de transmettre ce que leurs aînés leur avaient, à eux, transmis : le savoir et la conscience d'une continuité historique et politique<sup>9</sup> ». Cette idée de transmission critique n'est évidemment pas nouvelle et l'histoire comme la sociologie en ont parfois fait leur fondement premier. Or, d'en faire un volet distinctif des théories *queer*, voilà qui serait, à défaut d'une innovation, du moins une démocratisation bienvenue. En *note ajoutée*, Quintane précise sa pensée, laquelle je partage :

Ce livre ne cherche donc pas à se situer au-delà des genres littéraires institués ni à en inventer : il emprunte au contraire aux écrits du passé (parfois ancien), comme à la culture populaire, des formes éprouvées, des partis pris dont il requiert la fermeté, la capacité de mise

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>7</sup> Michel Foucault, *Le corps utopique* suivi de *Les Hétérotopies*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2014 [2009], p. 25.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Nathalie Quintane, *Tomates*, Paris, P.O.L. éditeur, coll. « Points », 2014 (pour la postface) [2010], p. 23.

en perspective. Il considère que la littérature est avant tout une activité critique<sup>10</sup>.

La littérature pédagogique vise le partage d'un héritage d'une génération à une autre, qui, s'il n'est pas nécessairement donné comme militant, permet l'auto-critique et les remises en question. Il ne s'agit pas simplement d'un contre-discours, mais plutôt d'un discours dont la légitimité maintenant reconnue en partie aura toujours à être défendue. Tenter de faire œuvre pédagogique, dans la vie comme dans l'écrit, qui sont indissociables, est une mission inachevable, et pour cette raison essentielle. Il y aurait sûrement des centaines de manières de faire de la littérature pédagogique, dont certaines plus légitimes et efficaces, et d'autres plus contestables, voire néfastes. Il n'est pas question ici de dresser une liste de celles-ci mais bien d'interroger les voies privilégiées par le récit de la Folle, d'un point de vue théorique qui n'est pas politiquement neutre. La pédagogie de cette narratrice est libidinale envers les membres de sa communauté, dont elle se veut solidaire, de même qu'en lutte contre la catégorie sociale des hétérofiles qui contribuent au maintien de la honte sociale propre aux minorités sexuelles.

## I - DU PASSAGE IDÉAL-TYPIQUE DE LA HONTE À LA FIERTÉ

La critique misogyne a toujours réduit la littérature des femmes aux écrits confessionnels, comme si l'intime ne rejoignait pas les grands bouleversements mondiaux : la littérature dite homosexuelle porte ce même stigmate. Que l'une et l'autre interrogent les rapports de pouvoir n'y change rien, la sphère privée y prime. Malgré toutes les accusations adressées aux récits intimistes, puisqu'ils peuvent remettre en question la place sociale que l'on occupe, il faut bien leur reconnaître un indéniable pouvoir transformateur aux effets parfois radicaux :

Raconter une histoire, c'est donner un modèle. Une histoire est toujours exemplaire. Dans la grande ignorance de la bonne manière d'orienter sa vie, dans la lutte des passions et de leur répression sociale, une histoire racontée indique le chemin. Dire c'est faire exister. Légitimer. Donner le droit à être <sup>11</sup>.

Dans sa touchante entrevue à la réédition de *Retour à Reims* de Didier Eribon, Édouard Louis témoigne d' « un livre qui permet de voir sa vie, et donc de la raconter », parce que suite à sa

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>11</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 388. L'italique initial a ici aussi été rétabli.

lecture, sa propre existence a pris « de la profondeur parce qu'[il] voyai[t] des choses qu'[il] n'avai[t] pas pu voir au moment où [il] les vivai[t], qui n'avaient pas eu d'existence dans [s]a conscience »; ainsi certains livres « semblent avoir une capacité à rallonger la vie<sup>12</sup> ». Le *compte rendu de soi*, d'après l'expression de Judith Butler, parce qu'il restitue des étapes formatrices, peut guider la conscience et infléchir jusqu'à la capacité d'agir d'une personne :

J'ai fermé le livre, en larmes, et je me répétais cette phrase, donc : ce livre est l'histoire de ma vie. Je l'ai cru pendant longtemps. Et puis un jour, je ne sais pas ce qui s'est passé mais j'ai dû admettre que ce n'était pas vrai [...]. Et pourtant, je pense que c'est cette erreur, *le fait que j'ai cru que c'était mon histoire*, qui a fait que ce livre a eu autant d'impact sur moi. Je pense qu'il faut moins considérer les livres comme un espace duquel on peut se reconnaître que comme un espace de fantasme, et peut-être même se demander si ce n'est pas le vrai pouvoir qu'ont les grands livres, le fantasme, au sens d'une erreur dans l'identification qui produit des effets sur la réalité<sup>13</sup>.

C'est parce qu'il aura « vécu *comme si* » il était Eribon pendant des mois que Louis a pu, petit à petit, « devenir une autre personne et, [lui] aussi, commencer à écrire des livres<sup>14</sup> ». C'est la création d'une identification potentielle et toujours sujette à la reconsidération ou à la rupture qui peut mener à l'élaboration d'un sujet politique, car l'identification doit pouvoir être « non seulement temporaire » mais « partielle » également, « conditionnelle tout autant qu'absolue », si bien qu'elle implique « la nécessité de la critique et de la désidentification, et l'appartenance revendiquée ne se sépare jamais d'une certaine idée de la non-appartenance<sup>15</sup> », d'où l'idée du fantasme. Si un livre peut changer la vie d'une personne, il peut aussi avoir des effets sociopolitiques à longs termes pour un groupe plus vaste qui n'a pas à se reconnaître pour en revendiquer l'influence et la manifester de différentes manières :

Car, ainsi que le disent Deleuze et Guattari, toute littérature « mineure », celle qui se situe en dehors des courants majoritaires et de la pensée dominante, celle qui fait « bégayer la langue », celle qui est étrangère dans sa propre langue, de même que toute révolte minoritaire, tend à constituer un « peuple ». L'écrivain, comme le révolté, est un « homme politique ». Car, dans la littérature « mineure », « ce que l'écrivain tout seul dit ou fait est nécessairement politique, même si les autres ne sont pas d'accord ». Aussi, les énoncés produits par « une singularité artiste » ne le sont-ils qu'« en fonction d'une communauté nationale, politique et sociale, même si les conditions objectives de cette communauté ne sont pas encore données pour le moment en dehors de l'énonciation littéraire ». [...] L'écrivain « minoritaire » est une « montre qui avance ». Par conséquent, la littérature, comme la révolte (et la littérature

<sup>12</sup> Édouard Louis, « Cinq questions à Édouard Louis », dans Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2018 [2009], p. III et V, respectivement. Louis souligne.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. II-III. Louis souligne.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. III. Louis souligne.

<sup>15</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2015 [2001], p. 326.

comme révolte), compose un peuple, une communauté, une minorité, en « légendant » [...] <sup>16</sup>.

Évidemment, dans la perspective *queer* où l'instabilité et la fluidité sont préférés à la fixité, il ne faut pas perdre de vue que « [l]a "minorité", ce n'est pas un programme qu'il faudrait accomplir, un état, une essence, une identité qu'il faudrait retrouver ou établir; c'est un processus qu'il faut sans cesse recommencer<sup>17</sup> ». C'est dans cet espace de jeu avec des resignifications identitaires ponctuelles qu'il faut considérer fécondes les narrations pédagogiques, en ce qu'elles ouvrent sur des performativités des plus diverses.

Ce compte rendu, s'il est propre aux individus, a tout de même des contours communs dès lors qu'il est ancré dans une détermination caractéristique – ici, la conscience d'appartenir à une minorité sexuelle – qui crée des trajectoires, des pensées et luttes semblables (même si elles aspirent parfois à des finalités opposées), ce qui fait qu'on peut généraliser certaines expériences comme découlant de profils sociologiques, si l'on admet l'existence d'un *habitus (homo)sexuel*. Que l'on soit accusé à tort ou à raison d'en être, une des vérités de l'homosexualité demeure, dès la jeunesse, celle de l'insulte. Pour Didier Eribon, elle « est un verdict », une « condamnation à perpétuité » dont le principal effet est « assurément la prise de conscience de cette dissymétrie fondamentale qu'instaure l'acte de langage » : la nomination me rend objet de discours, sujet parlé plus que parlant; l'injure est « à la fois arraisonement et dépossession » car « [c]elui qui lance l'injure me fait savoir qu'il a prise sur moi, que je suis en son pouvoir » et que, « [e]n ce sens, se savoir "discréditable", c'est être déjà "discrédité"<sup>18</sup> ». Dès l'incipit de ses importantes *Réflexions sur la question gay*, Didier Eribon y allait de ce constat percutant qui est encore d'une cruelle actualité, malgré une sensibilisation accrue et certaines avancées fragiles, qui en cela requièrent notre vigilance :

Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale. « Sale pédé », « sale gouine », ne sont pas de simples mots lancés au passage. Ce sont des agressions verbales qui marquent la conscience. Ce sont des traumatismes plus ou moins violemment ressentis sur l'instant mais qui s'inscrivent dans la mémoire et dans le corps (car la timidité, la gêne, l'incertitude de soi, la honte... sont des attitudes corporelles produites par l'hostilité du monde

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 323-324. Eribon renvoie à Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les éditions de Minuit, 1975, p. 15, 31, 149 et 150, respectivement.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>18</sup> Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay (nouvelle édition)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012 [1999], p. 26 et 104, respectivement. Eribon renvoie à Erving Goffman, *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 14 et p. 57.

extérieur). Et l'une des conséquences de l'injure est de façonner le rapport aux autres et au monde. Et donc de façonner la personnalité, la subjectivité, l'être même d'un individu<sup>19</sup>.

L'injure est un énoncé performatif qui agit en assignant des places sociales et cette « assignation détermine un point de vue sur le monde, une perception particulière », étant donné que « le langage n'est performatif que parce qu'il est soutenu, traversé, orienté par toutes les forces qui organisent la société et les modes de pensée<sup>20</sup> ». Par extension, « l'un des effets les plus redoutables et les plus efficaces de cette injure est qu'elle opère comme un acte de censure, comme la formulation d'un interdit qui s'adresse à tous » et qui « renforce la norme hétérosexuelle, en barrant l'accès à ce qui est stigmatisé par le langage<sup>21</sup> ». Elle forge, car elle « est toujours une citation » de l'Histoire qui s'y reproduit, un malheureux « sentiment de destin<sup>22</sup> », lequel traverse l'adolescence et maquille bon nombre de jeunes adultes, comme je le montrerai. La littérature qui éclaire les mécanismes de la reproduction sociale, en considérant ses déterminismes comme ses brèches, permet de prendre conscience que notre vie personnelle est traversée par ces enjeux. Penser que nous ne sommes pas seul-e et forcément condamné-e favorise une ouverture des possibles, une soif de réinvention :

Bref, il m'a fallu un livre comme *Retour à Reims* pour comprendre tout ça, pour me rendre compte que même nos larmes sont politiques, que les larmes que je versais après avoir reçu les crachats [homophobes] étaient politiques, parce qu'elles étaient rendues possibles par cet entremêlement d'histoire politique, sociale, culturelle. [...] Et c'est à partir du moment où on se rend compte que même une chose aussi anecdotique que nos larmes ont un sens, qu'elles disent quelque chose de la vérité du monde, sur la vérité du monde, qu'on peut les raconter<sup>23</sup>.

Ainsi, des œuvres faites par des membres des minorités dont le projet tient compte de ces assignations et des stratégies utilisées pour ne pas les accepter passivement, et où les impressions contradictoires et la vie intérieure ont droit de cité comme fondatrices d'un soi dont l'avenir pourra avoir des répercussions collectives et politiques, ont une force pédagogique indéniable. Il faut donner à entendre les points de vue situés subalternes, « rév[é]ler de façon troublante la mécanique du déni et de la violence homophobe, la production de l'hégémonie culturelle hétérosexuelle et les ravages » qu'elle cause, pourtant encore trop de postures artistiques et intellectuelles, « [o]utre qu'elles empêchent souvent

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 28 et 123, respectivement.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 123 et 103, respectivement.

<sup>23</sup> Édouard Louis, *op. cit.*, p. VI.

l'accès à la parole des premier[-e]-s concerné[-e]-s en tant qu'expert[-e]-s de leur propre savoir », continuent de diminuer ou d'ignorer « les bienfaits de l'expérience minoritaire en tant que plus-value épistémologique<sup>24</sup> », ce dont pour ma part j'essayerai de témoigner.

Dans son célèbre *Saint-Genet : comédien et martyr*, qui tente une biographie de l'auteur en suivant ses *métamorphoses*, Sartre a livré une importante réflexion sur les processus et impacts de la nomination par les autres en restituant son pouvoir à l'individu submergé par des interdits et des lois non écrites. D'une assignation paralysante il faut tirer les ficelles :

Épinglé par un regard, papillon fixé sur un bouchon, il est nu, tout le monde peut le voir et lui cracher dessus. Le regard des adultes est un *pouvoir constituant* qui l'a transformé en *nature constituée*. À présent, il faut vivre; au pilori, le cou dans un carcan, il faut encore vivre : nous ne sommes pas des mottes de terre glaise et l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous<sup>25</sup>.

*Se faire soi-même* qui, en littérature, devient un acte public, appelle le plus souvent un discours hérétique, car l'affirmation individuelle est une réponse aux structures de domination qu'elle fait comparaître, tout en invitant à créer un *nous* qui s'anticipe<sup>26</sup>. Rappelons ici qu'un

---

<sup>24</sup> Maxime Cervulle, « Préface : Deux ou trois choses que je sais d'Eve », dans Eve Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 [1990], p. 15 et 16, respectivement.

<sup>25</sup> Jean-Paul Sartre, *Saint Genet : comédien et martyr*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2011 [1952], p. 63. Sartre souligne.

<sup>26</sup> « Le discours hérétique doit non seulement contribuer à briser l'adhésion au monde du sens commun en professant publiquement la rupture avec l'ordre ordinaire, mais aussi produire un nouveau sens commun et y faire entrer, investies de la légitimité que confèrent la manifestation publique et la reconnaissance collective, les pratiques et les expériences jusque-là tacites ou refoulées de tout un groupe. En effet, parce que tout langage qui se fait écouter de tout un groupe est un langage autorisé, investi de l'autorité de ce groupe, il autorise ce qu'il désigne en même temps qu'il l'exprime, puisant sa légitimité dans le groupe sur lequel il exerce son autorité et qu'il contribue à produire comme tel en lui offrant une expression unitaire de ses expériences. L'efficacité du discours hérétique réside non dans la magie d'une force immanente au langage [...] mais dans la dialectique entre le langage autorisant et autorisé et les dispositions du groupe qui l'autorise et s'en autorise. Ce processus dialectique s'accomplit, en chacun des agents concernés et, au premier chef, chez le producteur du travail hérétique, dans et par le *travail d'énonciation* qui est nécessaire pour extérioriser l'intériorité, pour nommer l'innommé, pour donner à des dispositions préverbaux et préreflexives et à des expériences ineffables et inobservables un commencement d'objectivation dans des mots qui, par nature, les rendent à la fois communes et communicables, donc sensées et socialement sanctionnées. Il peut aussi s'accomplir dans le travail de dramatisation, particulièrement visible dans la prophétie exemplaire, qui est seul capable de discréditer les évidences de la doxa, et dans la transgression qui est indispensable pour *nommer l'innommable*, pour forcer les censures, institutionnalisées ou intériorisées, qui interdisent le retour du refoulé, et d'abord chez l'hérésiarque lui-même ». Pierre, Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions Fayard, 2014 [2001], p. 189-190. Bourdieu souligne.

discours n'a pas à être subversif en soi pour être hérétique et que les discours subversifs eux-mêmes peuvent souffrir d'une récupération dangereuse. Ainsi, ébranler la doxa peut correspondre à la renforcer, mais constituer un nouveau langage autorisé commun peut tendre à une émancipation collective. Fournir des modèles ou des contre-modèles, en ce sens, c'est briser cette embûche voulant que beaucoup se sentent seul-e-s tant qu'ils et elles n'ont pu faire l'expérience d'affects communs jusque-là vécus en soi, mais à vrai dire *contre* soi :

Le travail politique de représentation (dans des mots ou des théories mais aussi dans des manifestations, des cérémonies ou toute autre forme de symbolisation des divisions ou des oppositions) porte à l'objectivité d'un discours public ou d'une pratique exemplaire une manière de voir et de vivre le monde social jusque-là reléguée à l'état de disposition pratique ou d'expérience tacite et souvent confuse (malaise, révolte, etc.); il permet ainsi aux agents de se découvrir des propriétés communes par-delà la diversité des situations particulières qui isolent, divisent, démobilisent, et de construire leur identité sociale sur la base de traits ou d'expériences qui semblaient incomparables aussi longtemps que faisait défaut le principe de pertinence propre à les constituer en indices de l'appartenance à une même classe<sup>27</sup>.

Se doter de représentations, sinon communes, du moins partagées, permet de tracer des frontières d'identification et d'appartenance, de nous faire une meilleure idée de la position sociale que nous occupons, et de mesurer l'écart qu'il nous faut remplir pour atteindre celle, réaliste, que nous désirons pour nous-mêmes. Dans *Une morale du minoritaire*, Didier Eribon a fait tout un travail de réflexion critique, en mettant fortement à contribution l'œuvre de Jean Genet, quant au sentiment de honte en tant que *matrice sociale* de la minorité sexuelle opprimée, soulignant que ses membres auraient tous et toutes en commun ce *stigmat*, tel qu'on peut le retrouver chez Goffmann, stigmat qu'ils et elles devraient tenter, pour soi mais aussi pour les autres, de renverser, ou encore de *resignifier*, pour utiliser cette fois le terme de Judith Butler. C'est à partir de la scène inaugurale du *Journal du voleur* où, « [e]n défilant ainsi dans les rues de la ville, les Carolines affirment ce qu'elles sont à la face du monde : elles sont filles de la honte, assurément, mais elles se montrent au grand jour, et ensemble », qu'Eribon peut déclarer que ces *tantes* – toutes des homosexuels – forment « un collectif », un « groupe mobilisé autour d'une référence commune, dans un carnaval joyeux et coloré, et dont les membres partagent une culture<sup>28</sup> », quand bien même celle-ci est plurielle. Eribon démontre que chaque homosexuel-le a intériorisé et fait sienne une honte sociale qui est donc commune, en posant ces questions appelant une socio-analyse critique :

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>28</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, op. cit., p. 10.

Que signifie être une « fille de la honte » ? Et comment la honte – qui ne se laisse donc pas analyser simplement comme un sentiment vécu par des individus, mais plutôt comme une matrice sociale qui les façonne – engendre-t-elle ses enfants ? Comment ces derniers réussissent-ils à transformer cette filiation lourde à porter et qui devrait les vouer à la peur, à la dissimulation, à la vie nocturne, en une source d'énergie qui produit sa propre lumière<sup>29</sup> ?

Il faut insister sur cette dimension collective d'un sentiment partagé, qui bien sûr se manifeste de bien des manières et à bien des degrés, et ce au-delà des simples personnalités psychologiques, mais aussi en fonction d'une géopolitique et de structures sociologiques. Genet lui-même reconnaît cet aspect communautaire dans ses très durs *Fragments* concernant l'homosexualité, qui nous démontrent toute la haine de soi comme de ses semblables, de même toutes ces exclusions reconduites s'il n'y a pas de connivences mieux encouragées :

L'homosexualité n'est pas une donnée dont je saurais m'accommoder. Outre qu'aucune tradition ne vient au secours du pédéraste, ne lui lègue un système de références – sauf par des manques –, ne lui enseigne une convention morale relevant de la seule homosexualité, cette nature même, acquise ou donnée, est éprouvée comme thème de culpabilité. Elle m'isole, me coupe à la fois du reste du monde et de chaque pédéraste. Nous nous haïssons, en nous-mêmes et en chacun de nous. Nous nous déchirons. Nos rapports étant brisés, l'inversion se vit solitairement. Le langage, support sans cesse renaissant d'un lien entre les hommes, les pédérastes l'altèrent, le parodient, le dissolvent. Entre elles, délivrées du sévère regard social, ces folles se reconnaissent dans la honte qu'elles habillent d'oripeaux. Le réel perd pied et laisse apparaître une tragique insécurité<sup>30</sup>.

Si les luttes des mouvements féministes, gay et lesbien puis *queer* ont changé quelque peu la donne dans les sociétés occidentales, notamment en ce qui a trait au système de références qui s'est forgé depuis et dont la pédérogie viserait par ailleurs à combler les manques, la culpabilité et la *honte habillée d'oripeaux* nous sont bien contemporains. La honte est une mesure, une échelle qui s'élève mais qui peut à tout moment nous ramener à la case départ ; donc, une béquille, un écart qui se creuse. Il ne suffit pas de resignifier un terme en revendiquant, par exemple, la soi-disant anormalité du *queer* ou le *Black is beautiful* des personnes racisées pour effacer les traumatismes. Il faut soi-même, comme la communauté à recréer sans cesse, être dans un *devenir*, terme que Gilles Deleuze et Claire Parnet commentaient ainsi dans leurs *Dialogues*, invitant déjà à saborder les binarités dominantes :

Devenir, ce n'est jamais imiter, ni faire comme, ni se conformer à un modèle, fût-il de justice ou de vérité. Il n'y a pas un terme dont on part, ni un auquel on arrive ou auquel on doit arriver. Pas non plus deux termes qui s'échangent. La question « qu'est-ce que tu deviens ? » est particulièrement stupide. Car à mesure que quelqu'un devient, ce qu'il devient change

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 11. Eribon reprend son expression, telle qu'apparue à la citation et en note précédentes.

<sup>30</sup> Jean Genet, *Fragments... et autres textes*, Paris, Gallimard, 1990, p. 77-78.

autant que lui-même. Les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, ni d'assimilation, mais de double capture, d'évolution non parallèle, de noces entre deux règnes. Les noces, c'est le contraire du couple. Il n'y a plus de machines binaires: question-réponse, masculin-féminin, homme-animal, etc.<sup>31</sup>.

Les deux auteur-e-s ajoutaient aussi que « [I]es devenirs, c'est le plus imperceptible, ce sont des actes qui ne peuvent être contenus que dans une vie et exprimés dans un style<sup>32</sup> ». Eribon a analysé les possibilités d'outrepasser, en quelque sorte, cette honte en proposant la voie critique de la *décolonisation de l'esprit* hétéronormatif, dont la pédégogie a tout à tirer :

Il s'agit de comprendre comment la honte est produite par l'ordre social et inscrite dans la tête et le corps des individus différents ou déviants. Mais aussi comment les individus « honteux » se réinventent à partir de l'exclusion qui les fait tels, et deviennent, par l'affirmation de ce qu'ils sont, les producteurs de nouvelles formes de subjectivités, construites individuellement et collectivement. Comme le dit Patrick Chamoiseau, dans son splendide ouvrage sur la décolonisation de l'imaginaire antillais : il s'agit de « désagréger la domination », cette domination « qui est germe et se développe à l'intérieur de ce qu'on est ». La défaire en chantant « l'indicible », en veillant « à augmenter l'imprévisible » afin d'assurer « la dérouté des inerties psychiques ». La lutte peut n'être pas « spectaculaire », nous prévient-il : elle peut sembler limitée à de modestes contributions, par le moyen des livres, de gestes partiels ou inaboutis, de déplacements à peine perceptibles. Mais les effets en sont profonds<sup>33</sup>.

Pour Dustan, mort du sida en 2005, il n'y a pas de doute : si « [I]a littérature homosexuelle dit je », c'est que « [c]e faisant elle se donne pour sujet le sens même de la vie : devenir soi » et que « devenir soi est beaucoup plus complexe, parce que beaucoup plus possible, dans une société, la nôtre, où on commence (à peine) à être libre de faire ce qu'on veut, de coucher avec qui on veut<sup>34</sup> ». Articuler cette honte sociale et la décolonisation de l'esprit à la pratique artistique, c'est ce qu'ont su faire bon nombre d'auteur-e-s homosexuel-le-s en soulignant un devenir personnel qui, là encore, est partagé entre eux et elles en tant que commune trajectoire sociale – la plus souvent ascendante – qui permet la *rétroaction pédégogique* :

Plus tard, j'ai voulu analyser ce genre de trajectoire, que je considère comme presque idéal-typique de la vie gay : de la honte à la fierté, c'est-à-dire de l'identité façonnée par un rapport de soumission et de crainte face au monde de l'injure et à l'hostilité extérieure jusqu'à l'identité réinventée, remodelée : ce que, de Wilde à Foucault en passant par Gide, Jouhandeau ou Genet, tant d'auteurs gays ont conceptualisé sous les vocables de la création de

<sup>31</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2008 [1977], p. 8.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>33</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, *op. cit.*, p. 294. Eribon renvoie à Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 21, 272, 273, 280, 309 et 273, respectivement.

<sup>34</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 386.

soi, de l'esthétique de l'existence, de l'ascèse, de la vie comme œuvre d'art<sup>35</sup>...

Il est donc important, pour la personne qui le vit puis celles qui pourront s'en inspirer, de suivre « le mouvement qui mène de l'assujettissement à la réinvention de soi », de la subjectivité imposée à celle *choisie*, « c'est-à-dire inlassablement façonnée par la mobilisation collective et l'action politique », de même que par « la nécessaire réflexion critique qui, à l'intérieur même de ces mouvements, permet de s'interroger sur les formes de domination et d'infériorisation qui n'ont pas été prises en considération<sup>36</sup> », l'ensemble de ces voix non entendues. Cette émancipation, tout comme le devenir et la communauté, sainte-trinité autoréflexive dont l'écriture politique s'est avec raison tant nourrie, est « une tâche toujours à recommencer : à proprement parler, interminable<sup>37</sup> ». Ce travail sur soi débute avec ce « sentiment diffus d'être différent ou marginalisé » qui, inconsciemment déjà, façonne « l'adhésion à des modèles littéraires ou artistiques plutôt qu'à des modèles familiaux ou sociaux, parce que ce sont les seuls échappatoires disponibles », si bien que l'adolescent-e replié-e « a organisé sa propre psychologie et son rapport aux autres autour de son secret, de son silence<sup>38</sup> ». Eribon postule que « cette vie intérieure », qui témoigne d'une incroyable capacité de résilience, pourrait même expliquer « le rapport si particulier, et si souvent décrit, des jeunes gays – et des parias en général – au monde des livres et de la culture<sup>39</sup> ». C'est ici que la honte sociale qui ronge se transforme elle-même et s'adapte en se faisant actes :

C'est le souvenir mais aussi la permanence, la persistance des sentiments éprouvés dans l'enfance, dans l'adolescence, et par lesquels l'identité personnelle de bon nombre de jeunes gays a été profondément structurée, qui produisent cette capacité et cette volonté de se transformer soi-même et l'énergie nécessaire pour y parvenir. Eve Kosofsky Sedgwick insiste à juste titre sur cette « source presque inépuisable d'énergie transformatrice » qu'est le sentiment de la honte qui étirent tant de jeunes garçons et de jeunes filles quand ils [et elles] prennent conscience que leurs désirs et leurs aspirations n'entrent pas dans ce qui est défini et désigné comme la normalité<sup>40</sup>.

Les arts – dont la littérature pédagogique, avec l'œuvre qui témoigne de devenirs ou l'essai qui déconstruit les mécanismes de domination –, si tant est qu'ils sont accessibles, permettent

<sup>35</sup> Didier Eribon, *Sur cet instant fragile... Carnets, janvier-août 2004*, op. cit., p. 188.

<sup>36</sup> Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay (nouvelle édition)*, op. cit., p. 21.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 46-47. Eribon renvoie à Eve Kosofsky Sedgwick, « Shame, Theatricality, Queer Performativity », in *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, NC, et Londres, Duke University Press, 2003, p. 35-67.

de se retirer d'un monde où les mœurs sont presque exclusivement hétérosexuelles, pour ainsi prendre conscience qu'il existe à travers des représentations diversifiées bien d'autres visions possibles du monde. Le plus souvent, le microcosme de l'enfant est vécu en tant que *cellule* :

Ce qui signifie, bien sûr, si l'on se réfère aux analyses célèbres de *L'être et le néant*, que l'enfer c'est Autrui, le regard d'Autrui, le regard d'Autrui qui constitue chaque individu en objet et lui donne une signification de l'extérieur de lui-même et à laquelle il ne peut échapper. [...] [O]n peut également penser que l'enfer, c'est le regard de ceux qui sont socialement ou sexuellement « autres ». Dans le monde ordinaire, c'est le regard hétérosexuel qui transforme certaines personnes en « déjà damnées » : ce sont les hétérosexuels qui regardent, qui nomment, qui jugent, et les homosexuels ne peuvent être l'objet que du regard, de la nomination, du jugement. Mais quand la situation s'inverse, quand les « objets » se mettent à devenir des sujets qui regardent eux aussi, qui nomment, qui jugent, c'est l'évidence hétérosexuelle qui vacille, le pouvoir de la norme et de la normalité qui devient incertain. Les détenteurs du privilège épistémologique, dépossédé de leur statut, ne peuvent vivre cette nouvelle situation que comme « infernale »<sup>41</sup>.

Avant que l'enfer ne soit remplacé par une certaine tolérance (néo)libérale, Sartre écrira d'ailleurs à propos de Genet que, « pendant qu'il vole dans l'innocence, pendant qu'il convoite modestement la palme du martyr, il ignore qu'il se forge un destin<sup>42</sup> » : exit l'invisibilisation. Là où la médecine et la psychanalyse ont historiquement appréhendé l'homosexualité comme relevant de la *contre-nature* et de *l'abject*, voici que se dessine un schéma réaliste qui restitue au sujet politique sa capacité d'agir :

Et c'est pourquoi à la psychanalyse et à sa séquence conceptuelle où s'articulent le complexe d'Édipe, la castration, le Phallus, etc., il convient d'opposer une politique de la décolonisation de l'esprit appuyée sur une grammaire théorique dont on pourrait dérouler les enchaînements de la manière suivante : abjection-honte-orgueil-ascèse-subjectivation<sup>43</sup>.

Si la honte, dans un premier temps, isole, sa métamorphose politique permet son renversement en puissance solidaire incarnée par une communauté élargie, ne serait-ce que fantasmée. Plus tard, je montrerai que certains hétéroflics, considérés comme éhontés, pour cela peinent à constituer une solidarité et reconduisent les exclusions.

Dans son enquête judicieusement nommée *La honte : réflexions sur la littérature*, Jean-Pierre Martin analyse tantôt les pionniers de la littérature homosexuelle, tantôt les rescapés des camps de la Deuxième Guerre, entre autres, appréhendant les mécanismes de la *littérature*

<sup>41</sup> Didier Eribon, *Sur cet instant fragile... Carnets, janvier-août 2004*, op. cit., p. 223. Eribon renvoie explicitement à l'ouvrage de Jean-Paul Sartre mais ne donne pas les références pour ses citations.

<sup>42</sup> Jean-Paul Sartre, op. cit., p. 25.

<sup>43</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, op. cit., p. 295.

*honteuse*. Le glissement nécessaire, thématiqué par Genet encore une fois, est ce sentiment de l'orgueil qui sied bien aux membres des minorités, et ce au-delà de l'apparent paradoxe :

Car la honte doit subsister, elle est même nécessaire – comme une retenue, une trace du passé jamais abolie, un signe grâce à quoi le coupable « s'enferme dans sa honte par l'orgueil » : « À l'intérieur de sa honte, dans sa propre bave, il s'enveloppe, il tisse une soie qui est son orgueil. Ce vêtement n'est pas naturel. Le coupable l'a tissé pour le protéger, et pourpre pour s'embellir. Pas d'orgueil sans culpabilité ». On ne peut rêver une plus nette métaphore de la double postulation de l'écrivain, et de la nature double du livre selon Genet : livre-cocon, en même temps que livre-exhibition<sup>44</sup>.

Ainsi, si l'on souscrit à l'idée selon laquelle « "[l]a honte" et "l'orgueil" sont les affects spécifiques aux individus stigmatisés (et aux groupes auxquels ils appartiennent) mais [que] ce sont des affects sociaux<sup>45</sup> », alors on peut considérer que la fierté tout comme l'orgueil sont en quelque sorte une honte de la honte originelle jamais définitivement détruite, en perpétuelle latence dans ses plateaux dociles, ces derniers étant rompus par de vives résurgences. Le témoignage artistique suggère que la honte est « le passé de l'écrit salvateur, la vie d'avant » certes, mais que ce « passé [est] maintenu, restitué dans le ton du présent » dans la mesure où « l'écriture y retourne comme à son origine », parce que la « lecture est un baume, l'écriture, une revanche<sup>46</sup> ». Surtout dans la mesure où cette œuvre, si elle prive l'hétérosexuel du monopole du savoir ou du dire, sera pour son auteur « la solitude de [s]on corps pour autrui, de [s]on corps livré, sous [s]es propres yeux, à l'enfer de l'autre<sup>47</sup> ». Il n'est pas étonnant, dès lors, que les livres dits de *l'aveu* homosexuel aient été « des livres de la honte sublimée, détournée, retournée, défiée » qui « travaillaient souterrainement, se méditaient, se projetaient, se retardaient, hésitaient, louvoyaient, procrastinaient », de sorte que « le livre définitivement libérateur, c'était cependant à jamais l'ouvrage impubliable que l'écrivain homosexuel ruminait toute sa vie<sup>48</sup> ». Alors que cette dimension avait été trop souvent gommée au profit de cette seule honte, induisant une posture victimaire, une narration décomplexée d'une plus grande diversité de pratiques sexuelles a depuis émergé. Les livres contemporains ont pu se saisir de cette chance d'intégrer des actes et situations qui ont trop souffert de n'être pas narrés en détail. On avoue maintenant les moindres désirs et

<sup>44</sup> Jean-Pierre Martin, *La honte : réflexions sur la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2017 [2006], p. 186. Martin renvoie à Jean Genet, *Journal du voleur (1949)*, Gallimard, p. 258.

<sup>45</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, op. cit., p. 292.

<sup>46</sup> Jean-Pierre Martin, op. cit., p. 184-185 et 199, respectivement.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 141 et 142, respectivement.

passages à l'acte, là où, avant, on avouait le fait d'appartenir à une communauté universellement méprisée. Les livres ne sont donc plus seulement ceux de l'aveu, car ils considèrent l'homosexualité comme une donnée immédiate et sensible, banale, un état de fait déjà avoué, l'aveu étant derrière; le changement s'est incarné dans l'aveu de la honte passée et qui parfois ressurgit, constituant le *nouvel aveu*. N'empêche, le travail sur soi continue d'être soumis à la honte sociale, qui elle seule saurait avoir le dernier mot, l'ultime condamnation :

Ce qui n'est pas fini, c'est l'argument de votre personne, c'est l'enfermement de soi, l'évasion impossible, sinon par éclairs, dans l'œuvre en cours. Il y a un savoir-être de l'impudeur et de la honte, un donner-sens à l'impudeur dans le faciès de la littérature, qui est encore un masque, et que la mort arrache, donnant enfin à la personne, à son argument, sa vraie nudité. Alors, laissez-moi mourir<sup>49</sup>.

Devenir fier, voire orgueilleux, pourrait signifier, en quelque sorte, *persister dans sa honte* : c'est avoir maintenant honte d'avoir tant eu honte, toutes ces années, de qui on était, cela nous ayant maintenu trop longtemps dans l'impossibilité de se (re)connaître. La honte serait ce stigmat social qui demeure, irrévocable, toujours déjà là, indépassable, incernable aussi, en sursis, en latence, parfois enfuie, ponctuellement noyée mais prête à émerger à la surface comme à y rougir; allers-retours du balancier, régressions et bonds en avant, tous les symboles cycliques s'y agglutinent. La honte subie est *active*. Une honte inédite soudain réactive les hontes antérieures tout en suscitant des sensations et gestes toujours renouvelables : camouflage, mensonge par omission, double vie, ressentiment, prise de risques, sublimation, fuite, escalade dans le mépris et la violence. On ne peut savoir quand ces épisodes vont survenir ni comment on va y réagir. Pour en rendre compte, *Petit miséreux de belle misère* utilise le prétexte de la paralysie qui étouffe le corps et le contraint à l'immobilité, ce retrait forcé du monde que l'on nomme convalescence favorisant la recapture de souvenirs marquants mais à l'abandon, enfouis, en latence, disponibles au resurgissement. Le récit de la Folle jette un nouvel éclairage – qui peut être inquiétant, lucide, dramatique ou ridicule – sur son présent à l'aune de son passé parce qu'elle a maintenant tout le temps – on pourrait dire le luxe, le plaisir, mais aussi la malédiction ou le désenchantement – de faire le point, à l'aide de l'écriture. Ainsi, sa narration est truffée de fragments dits *de réactivation de la honte passée* : elle se remémore tantôt le faux bourreau dans la cage d'escalier de son école, tantôt l'homme au pied du Mont-Royal, ce plus récent incident rappelant à sa

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 182.

conscience l'épisode de l'insulte reçue sur le pont Jacques-Cartier traversé à vélo. Il s'agit de trois scènes très différentes survenues à trois moments distincts de son existence, mais pourtant liées par ce filon de la honte qui, alors qu'on la croit vaincue, est préservée. La Folle n'a pas la prétention d'y aller d'une « entreprise d'éhontement », car ce serait en vain, considérant que « [s]'éhonter, ce serait devenir invisible<sup>50</sup> » : plutôt persister et signer. Ces fragments permettent néanmoins de mesurer l'écart entre l'ancien moi honteux et celui qui a honte de l'avoir été. Le regard critique a posteriori permet de mieux cerner ces moments fragiles et la mise en récit permet le gonflement de ce que Sartre a nommé les *instants fatals* :

Il n'est pas rare, en effet, qu'une mémoire condense en un seul moment mythique les contingences et les perpétuels recommencements d'une histoire individuelle. Ce qui compte, c'est que Genet a vécu et ne cesse de revivre cette période de sa vie comme si elle n'avait duré qu'un instant. Or qui dit « instant » dit instant fatal : l'instant c'est l'enveloppement réciproque et contradictoire de l'avant par l'après ; on est encore ce qu'on va cesser d'être et déjà ce qu'on va devenir ; on vit sa mort, on meurt sa vie ; on se sent soi-même et un autre, l'éternel est présent dans un atome de durée ; au sein de la vie la plus pleine on pressent qu'on ne fera plus que survivre, on a peur de l'avenir. C'est le temps de l'angoisse et de l'héroïsme, du plaisir et de la destruction : il suffit d'un instant pour détruire, pour jouir, pour tuer, pour se faire tuer, pour faire sa fortune sur un coup de dés<sup>51</sup>.

Ces instants fatals forment la preuve que l'auteur-e minoritaire devrait « donc encore avoir honte de sa honte » pour appréhender sa condition actuelle mais, nous prévient-on, « la honte de la honte est égocentrée<sup>52</sup> ». Une écriture qui sort du seul narcissisme pour rendre son potentiel émancipateur et ses vertus pédagogiques à la littérature est nécessaire. Ces dernières années, bon nombre de publications ont illustré cette trajectoire de la honte à la fierté en témoignant de devenirs *queer* qui, tout en traitant de lieux et contextes spécifiques, donnent à lire les déterminismes sociaux et l'intime comme politiques. *En finir avec Eddy Bellegueule*<sup>53</sup>, publié en 2014, ayant rencontré un succès à la fois critique et populaire et dont le vocabulaire ne camoufle pas l'héritage de Bourdieu, relate l'enfance d'un jeune homme dans un village ouvrier du Nord de la France où l'homophobie est omniprésente, jusqu'à sa relative émancipation grâce aux études supérieures dans une plus grande ville. Ce livre, tout comme *Retour à Reims* qui a inspiré son auteur, peut faire partie de ceux qui ont un grand impact « d'une façon différente, [par] une espèce d'intensité souterraine, qui se manifeste par

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 78 et 84, respectivement.

<sup>51</sup> Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 9.

<sup>52</sup> Jean-Pierre Martin, *op. cit.*, p. 224.

<sup>53</sup> Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, 220 p.

le fait que des milliers de personnes le lisent, isolément, de leur côté, et voient leur vie souvent transformée par cette lecture », parce qu'ils ont « ce pouvoir-là, celui d'agir sur les corps<sup>54</sup> ». Et Louis de commenter ce qu'on ne peut absolument pas qualifier d'anecdotique : « Moi, après avoir lu [*Retour à Reims*], j'ai changé de nom, j'ai changé de vie, de façon de m'exprimer, de façon de rire, d'apparence physique même, j'ai tout changé, parce que ce livre m'a poussé à inventer ma liberté<sup>55</sup> ». Son propre livre, en mettant entre autres l'accent sur la triade pauvreté-masculinité-homophobie, a favorisé la résurgence du débat sur les genres et les oppressions par le prisme de l'homosexualité, en France et ailleurs. C'est donc que la littérature permet « un type de politique qui agit au niveau collectif mais en passant d'abord par les individus sérialisés, une politique *dans* la sérialité, sans besoin que les individus entrent nécessairement en fusion », mais qui, « tous agrégés, forment un collectif qui ne se connaît pas nécessairement comme collectif, mais qui existe, et qui est là, partout autour de nous<sup>56</sup> ». Or, ces récits incarnent la féroce exigence d'apostropher tous les milieux :

La honte de la honte est alors convertie en une situation de performance littéraire à des fins d'interpellation publique. De façon plus décisive, il est une capacité du récit de soi à se mettre en scène, à se travestir, à se métamorphoser, à jouer avec ses imageries et sa vocation à l'exhibition pour exprimer à même son corps, c'est-à-dire sa poétique, un état d'urgence intime. Derrière chaque page, il est une peau à défendre, une cause à affirmer, justes parce qu'organiquement siennes mais éprouvées à la lecture en partage et visant, par le rapport engagé aux normes culturelles d'une époque, tous les états, toutes les instances de la relation à l'autre : le commun, le public, le collectif, le politique<sup>57</sup>.

Si chaque page est une *peau à défendre*, c'est donc qu'il y a mues et palimpseste, car d'où l'on vient et quel a été notre passé président à une identité de l'ici-maintenant elle-même instable, insaisissable. Avant d'être des vers tentant d'illustrer une certaine révolte juvénile, « je ne suis pas un défilé je suis un défi » et « je ne suis pas en danger je suis dangereux » sont des incantations, des mantras que la Folle, alors adolescent honteux, se répétait pour se donner du courage, des formules magiques qui n'en sont pas pour autant dépourvues de sens ni de puissance. Ils deviennent comme ces proverbes dont Michel de Certeau disait qu'ils étaient,

<sup>54</sup> Édouard Louis, « Cinq questions à Édouard Louis », *op. cit.*, p. IX.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. IX-X. Louis souligne.

<sup>57</sup> Bruno Blanckeman, « De Jean Genet à Édouard Louis. La *Gay Pride* du récit de soi français masculin », dans Jean-François Hamel, Barbara Havercroft et Julien Lefort-Favreau (dir.), *Politique de l'autobiographie. Engagements et subjectivités*, Montréal, Nota Bene, coll. « Contemporanéités », 2017, p. 371.

malgré leur répétition mais selon leur contexte d'utilisation, une forme de résistance, une façon, pour paraphraser son beau titre, *d'inventer le quotidien*, ici vécu comme réinvention de soi<sup>58</sup>. Évidemment, ces maximes-là n'ont pas de performativité sociale en ce qu'elles sont gardées pour soi; elles sont vouées en quelque sorte à n'être qu'un jeu dangereux avec notre autoréflexivité, selon qu'on les prend pour des remparts contre la violence du monde ou plutôt comme une béquille pour tenter d'y faire, maladroitement, sa place. C'est pour *tricher* un peu avec le monde – réformer pour le mieux – à défaut de le *trahir* par la table rase.

Le journal de convalescence de la Folle, de même que ses *carnets humiliés* titrés *Déjà les poings* et *Les hétéroflucs éhontés*, sont donc, sans contradiction, à la fois des textes d'*humilité* et d'*indignation*. Tout cela n'est pas sans rappeler ces mécanismes de défense plus ou moins efficaces qu'un-e adolescent-e homosexuel-le ne cesse de déployer. Celui de *Confession d'un masque* de Yukio Mishima, « peu à peu est obsédé par une seule devise : Sois fort », si bien qu'il multipliera les tentatives pour y parvenir, comme cet exercice « qui consistait à regarder fixement, d'un air menaçant, tel ou tel voyageur dans les tramways<sup>59</sup> » vers l'école. Ces livres-trajectoires regorgent de ces saynètes mais multiplient les formes d'audace. *N'essuie jamais de larmes sans gants*<sup>60</sup>, trois romans en un dans leur traduction française, reconstitue la crise du sida en Suède à travers les trajectoires entrecroisées de nombreux personnages tout en faisant état du climat social de l'époque. Au moins deux des protagonistes doivent s'éloigner de leur passé honteux, l'un devant quitter sa région éloignée pour étudier à Stockholm tandis que l'autre est rejeté par sa congrégation de Témoins de Jéhovah. On peut dire que cette œuvre utilise maints ressorts pédagogiques – recours aux archives de journaux, rappel des avancées médicales et inclusion d'événements militants qui sont partie prenante de l'ensemble – tout comme le magnifique *120 battements par minute*<sup>61</sup>, en restituant les actions d'ACT-UP Paris pendant l'épidémie, l'a fait en empruntant un autre médium. Ces œuvres ont rejoint un large public en mettant de l'avant la part sombre de l'Histoire, mais aussi en exaltant les solidarités sans mièvrerie. Ces œuvres constituent des hymnes chantant la gloire

<sup>58</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 36 et suivantes.

<sup>59</sup> Jean-Pierre Martin, *op. cit.*, p. 353. Martin ne donne pas la référence pour la citation de Mishima.

<sup>60</sup> Jomas Gardell, *N'essuie jamais de larmes sans gants*, Québec, Éditions Alto, 2018 [2012-2013], 828 p.

<sup>61</sup> Robin Campillo, *120 battements par minute*, France, 2017, 140 min.

des laissés-pour-compte, non sans rappeler Genet qui, s'éloignant de la malédiction qui le tenaillait, s'adressait directement à un *tu* indéfini :

Une ankylose subtile détache chacun d'une démarche qui te porte au cercueil. Impudique et beau, crachant dans la rue tes mollards, à force de beauté et d'impudeur qui sourdent de ta jeunesse et de ta toux, sois la provocation qui marche et s'évapore. Ton pas! La mort le cerne. Et ton œil elle le plombe. Sauf les tiens, quels vices avec magnificence illustrer, porter à l'incandescence? Force, putain, voleur et tubard, à force de honte le respect. Pour toi et pour ton seul usage, écris ta légende. [...] Toi, encore parmi nous, parcourant nos rues, qu'on te nomme, insolente et victorieuse catin qui vas, par la force de ton seul toupet et de ta beauté, mécaniquement te réfugier au ciel de l'Histoire<sup>62</sup>.

Rompant ici avec la logique du martyr pour adopter plutôt *la provocation qui marche et s'évapore* tout en invitant à écrire sa légende, Genet n'en oublie pas pour autant la honte, dont il tire un slogan magnifique : *à force de honte le respect*. Il va sans dire que les hommes ne sont pas les seuls à sublimer cette honte en littérature : c'est le mot même d'*homosexuelle* dont la plume de l'autrice franco-algérienne Nina Bouraoui a repoussé très longtemps l'emploi. Son dernier livre, *Tous les hommes veulent naturellement savoir*<sup>63</sup>, est lui-même divisé en fragments ayant chacun un de ces quatre titres : « Se souvenir » fait émerger l'enfance algérienne, les premières relations aux corps et aux désirs; « Devenir » évoque au présent de sa majorité légale le Milieu des Filles, comme elle l'appelle, dans les boîtes pour femmes à Paris; « Savoir » explore les vies des membres de sa famille élargie éclairant la sienne puis, vers la toute fin, comme une énième et dernière actualisation du devenir, « Être ». On pourra critiquer ces récits en disant que leurs auteur-e-s ont accédé à la petite-bourgeoisie caractérisée par un fort capital culturel ainsi qu'à la reconnaissance du champ littéraire, certes, mais ils et elles n'en sont pas pour autant issu-e-s, ce qui en fait des transfuges de classe dont l'ascension a été en quelque sorte *réclamée* par l'homosexualité, tou-te-s n'y réussissant pas aussi bien. Quoiqu'il en soit, ces plumes décrivent des milieux sociaux divers et qui parfois s'entrechoquent violemment : ces savoirs acquis, entre l'Algérie natale et le club lesbien parisien, par exemple, rendent compte de la complexité inhérente à ces trajectoires. Ces récits légitimes n'empêchent par ailleurs pas qu'on écrive des livres et chansons ou qu'on produise des films jugés plus populaires ou accessibles, avec leurs qualités propres qui ne sont pas à dédaigner.

<sup>62</sup> Jean Genet, *op. cit.*, p. 71.

<sup>63</sup> Nina Bouraoui, *Tous les hommes désirent naturellement savoir*, Paris, JC Lattès, 2018, 264 p.

Le récit de soi mettant de l'avant le social a connu plusieurs approches. On peut penser à l'*autosociobiographie* pratiquée par Annie Ernaux, dont la plupart des ouvrages et plus particulièrement *Les années*, constituent une *biographie impersonnelle*, de même qu'à l'*autopornobiographie* de Dustan, dont les rencontres sexuelles témoignent autant des codes de la drague que de la diversité des désirs et pratiques dans le Paris gay des années quatre-vingt-dix<sup>64</sup>. Plus près de l'essai, on pourrait ajouter *l'Esquisse pour une auto-analyse*<sup>65</sup> de Bourdieu, démarche réflexive décrivant avant tout son parcours dans le champ scientifique, d'après des faits biographiques. Si on considère qu'un-e membre d'une minorité, peu importe son statut social, demeurera toute sa vie un être plus susceptible de recevoir un crachat – le crachat étant un symbole que l'on retrouve chez Genet, qui en fait une guirlande de fleurs, mais aussi dès l'incipit d'*En finir avec Eddy Bellegueule* – c'est donc qu'il pourrait exister une autre voie : l'*autohontobiographie*. Elle témoignerait de la persistance-résurgence de la honte sociale des minoritaires et se nourrirait donc non d'une linéarité mais de ces allers-retours temporels, retraçant par extension les reculs, stagnations et progrès sociaux. La première partie du recueil d'essais *La société comme verdict* d'Eribon constitue d'ailleurs son « Honto-analyse<sup>66</sup> ». Il faut préciser que ce qui vaut ici pour l'autobiographie est généralisable à toute forme de mise en récit – que l'on pense à la fiction ou à l'approche autofictionnelle qu'adopte *Petit miséreux de belle misère* – car toute trajectoire, dont celle d'un personnage comme la Folle, est susceptible d'éclairer divers modes de subjectivation.

Si l'homosexualité est d'abord vécue comme honteuse et *thème de culpabilité* tout en pouvant susciter la fierté, c'est que cette trajectoire vécue comme un procès envers sa propre identité devrait pouvoir conduire à *l'innocemment de soi*. Cette sentence espérée est aussi confirmée par les autres, les membres de notre jury. Dustan écrivait ceci au sujet de son père : « J'avais mis des années, jusqu'à maintenant, à comprendre. À approfondir la vision qu'il avait eue de moi, une vision où, au lieu de coupable, j'étais innocent<sup>67</sup> ». Cette même scène sera rejouée dans l'intimité, avec un amoureux, en plein milieu d'une longue phrase, comme

<sup>64</sup> Thomas, Clerc, « Préface du présent volume », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I : Dans ma chambre, Je sors ce soir, Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013, p. 9-27.

<sup>65</sup> Pierre, Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'Agir, 2004, 144 p.

<sup>66</sup> Didier, Eribon, *La société comme verdict : classes, identités, trajectoires*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2013, 277 p.

<sup>67</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 413.

si cela importait peu : « [...] je finis par lui dire Tu es pour moi l'emblème de l'homosexualité innocente<sup>68</sup> ». S'innocenter ne revient pas à faire fi de son passé, mais au contraire à garder une trace des preuves nous ayant mené à une forme inédite d'acquiescement. Cioran a écrit : « À mesure que nous liquidons nos hontes, nous jetons nos masques. Le jour arrive où notre jeu s'arrête : plus de hontes, plus de masques. Et plus de public. – Nous avons trop présumé de nos secrets, de la vitalité de nos misères<sup>69</sup> ». Il faut le faire mentir : il n'y a pas d'acquiescement définitif et il demeure impossible, du moins pour un-e homosexuel-le, de liquider toutes ses hontes, car sous le dernier des masques, ces couches de fierté et d'orgueil qui sont des déguisements aussi cruels que crédibles sur la scène du *theatrum mundi*, restera toujours cette honte sociale. Nous devons *faire avec* cette rivale intériorisée et *aménager notre insubordination* : ouvrir, renverser, resignifier et créer de l'inédit en arpentant l'injuste *vitalité de nos misères*, qui ne saurait être pacifiée. Une matrice sociale est le contraire d'une essence à sacraliser; la littérature qui la déconstruit propose une esthétique forcément politique, qui plus est pédagogique. Surtout, ne nous leurrons point :

Prétendre que nous sommes totalement passés à une autre époque, que l'homosexualité honteuse, en littérature comme dans la vie, ne serait plus, dans nos sociétés du moins, qu'un mauvais souvenir, c'est faire bon marché des conflits persistants, des résistances, des immobilismes ou des régressions d'une société qui évolue avec plus de conservatisme enfoui que ne pourrait le laisser croire son apparente liberté. Mais c'est aussi supposer que le monde actuel ait vraiment accommodé son regard – sous-estimer la force de rémanence de la honte, comme la puissance du secret autoprotecteur. On le vérifie à nouveau : le sentiment de honte est tout à la fois existentiel et politique. Il est le regard de l'autre intériorisé. L'Histoire lui a imprimé pour longtemps des triangles roses<sup>70</sup>.

Nier son statut de victime serait contre-productif : les dominé-e-s sont victimes de l'univers social, mais cet état devrait, doit être outrepassé. Comment passer de martyr à indigné-e, ou plutôt de honteux-se passif-ve en fier-e offensif-ve? Dustan a ainsi résumé son processus :

Il était hors de question que j'écrive sur ma vie honteuse, ma vie de rat. Impossible. Si j'ai pu écrire mon premier livre, c'est parce que je pensais que j'allais mourir. Dans un testament on est libre. On déshérite. J'ai déshérité mon père et tous les flics. J'ai dit que je me droguais et que je me faisais mettre. Les deux grands trucs politiquement incorrects<sup>71</sup>.

C'est bien parce qu'on reconnaît le pouvoir politique de la honte qu'une personne n'est jamais *que* victime. Ainsi, il faut passer d'une littérature de la victimisation à une littérature de la

<sup>68</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 491.

<sup>69</sup> Émil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2018 [1952], p. 56.

<sup>70</sup> Jean-Pierre Martin, *op. cit.*, p. 244-245.

<sup>71</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 294.

confrontation en poursuivant de la sorte la grammaire théorique d'Eribon : subjectivation-innocemment-offensive. Le récit peut alors devenir une tentative parmi d'autres de *déshériter les patriarches et tous les hétéroflics*, ces représentants de l'hétéropatriarcat.

## II - DES FIGURES D'ALLIANCE ET DE REJET

Le monde social nous assigne des cases : les démultiplier pour les faire sauter, subvertir chacune d'elles, en réhabiliter d'autres, détruire les catégories, voilà autant de stratégies pour rendre compte des violences de l'hétéronormativité afin que des singularités mises à mal se reconstruisent à partir de leurs points de vue marginaux, sinon minorisés. Pour combattre les modèles binaires et les stéréotypes, on peut notamment les exacerber jusqu'à en faire des archétypes, créant des figures autour desquelles peuvent se cristalliser des affects sociaux, pour ensuite mieux les déconstruire en rendant compte, cette fois, des *traits sociaux* qui les traversent. Discutant de l'homosocialité, voici ce que Foucault énonçait lors d'une entrevue :

Le problème n'est pas de découvrir en soi la vérité de son sexe, mais c'est plutôt d'user désormais de sa sexualité pour arriver à des multiplicités de relations. Et c'est sans doute là la vraie raison pour laquelle l'homosexualité n'est pas une forme de désir mais quelque chose de désirable. Nous avons donc à nous acharner à devenir homosexuels et non pas à nous obstiner à reconnaître que nous le sommes<sup>72</sup>.

*Petit miséreux de belle misère* convoque des figures littéraires qui sont toutes construites, façonnées et mises en mosaïque autour de l'identité homosexuelle singulière de la Folle. Elles créent des dynamiques lui permettant d'élaborer son propre rapport au monde à partir de son désir, tout en ayant conscience des contraintes sociales. Il s'agit donc de figures d'identification et de répulsion qui sont pour la Folle *avérées* et non contestées, c'est-à-dire performatives : elles provoquent chez elle de réelles sensations et de réels comportements, l'envie menant à la séduction puis à la proximité, la crainte à la fuite puis à la haine. Le volet enthousiaste, celui des formes potentielles d'alliances et d'espérances, sera éclairé sous peu.

---

<sup>72</sup> Michel Foucault, « De l'amitié comme mode de vie », *Nouveau millénaire, défi libertaire*, en ligne, <<http://1libertaire.free.fr/MFoucault174.html>>, consulté le 25 novembre 2018. Il s'agit de l'entrevue du même nom donné par Michel Foucault en avril 1981 à la revue Gai Pied.

D'abord honteuse, la Folle s'est créé un continuum des représentants de la violence homophobe incarnant les figures de rejets ou celles d'opposants, suivant le schéma actantiel classique, le masculin l'emportant cette fois *volontairement*. Ce vaste ensemble est lui-même constitué de deux pôles : d'un côté, les hommes sans lutte incarnent le monopole de la violence, de l'autre les homosexuel-le-s incarnent l'homophobie intériorisée. Enfin, la majorité d'entre eux sont dits hétérofilics, leur place étant désignée suivant leurs attitudes et gestes, en ce qu'ils perpétuent, parfois sans même le vouloir ou le savoir, des oppressions systémiques petites et grandes, le plus souvent de manière banale, au quotidien.

*Les hommes sans lutte* fondent cette catégorie de l'extrême qui est aussi celle, pour la Folle, de la totale contre-identification. Ils sont les agents et relais du pouvoir, ces ennemis déclarés des minorités : masculinistes, familiaristes, néo-réactionnaires, chroniqueurs démagogues, conservateurs en poste, nazis, négationnistes, phalocrates et autres homophobes bien de notre temps. Ces derniers favorisent activement le *statu quo* social ou encore travaillent pour fragiliser le tissu social, en nuisant aux revendications ou en appelant à renégocier des acquis, prônant parfois des *reculs*. L'appellation est volontairement ironique : ces hommes-là, puisqu'ils sont proactifs, sont forcément en lutte, or leur lutte se fait essentiellement au détriment de l'émancipation des groupes opprimés et non pour se libérer eux-mêmes. Ils se font un devoir de propager la haine qui leur sert d'idéologie devant les caméras ou protégés derrière leurs écrans : ce sont les Insulteurs orthodoxes. Qu'ils soient privilégiés ou défavorisés, leur commune aliénation les pousse à des discours si violents – pensons à certains rassemblements républicains – qu'il peut y avoir refus (mutuel) du dialogue entre les membres de ce regroupement et leurs ennemis politiques tellement les termes utilisés, qu'ils soient populaires ou savants, ne sont pas les mêmes<sup>73</sup>. Ce sont aussi les acteurs d'une rare violence, qu'il s'agisse d'attentats dans des boîtes de nuit homosexuelles (Orlando, 2017) ou de meurtres en série dans des quartiers gay (Toronto, 2018), par exemple.

---

<sup>73</sup> Sur cette question du refus du dialogue, je renvoie à Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis, « Manifeste pour une contre-offensive intellectuelle et politique », *Le site de Geoffroy de Lagasnerie*, 2015, en ligne, <<https://geoffroydelagasnerie.com/2015/09/26/manifeste-pour-une-contre-offensive-intellectuelle-et-politique/>>, consulté le 4 février 2019. On peut concevoir que ces postures théoriques et ces rhétoriques quant à l'intervention dans l'espace public peuvent aussi être valables lors d'un face-à-face avec une ou des personnes avec lesquelles l'échange semble tout simplement impossible...

À l'autre bout du spectre, comme on l'a vu, l'homosexuel-le n'échappe pas non plus à l'homophobie puisqu'elle est intériorisée et secrète une violence qui *paria-site*. « Car l'inconscient homosexuel est structuré selon les règles du langage hétérosexuel », note Eribon, ajoutant que « seul un travail politique et culturel de réinvention collective », notamment par le déploiement de narrations subalternes, « peut venir perturber le cycle immémorial de la reproduction de cet impensé social hétéronormatif<sup>74</sup> ». Pris avec la langue ennemie, la langue hétéronormative, le sujet attaqué doit retourner cet instrument contre ceux qui en abusent à ses dépens. Monique Wittig, théoricienne incontournable, voulait opposer à « la pensée straight [qui] se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs », à cette pensée violente donc, « une totale réévaluation conceptuelle à partir de nouveaux concepts développés du point de vue de l'oppression<sup>75</sup> ». Ainsi, sa « science par les opprimé(e)s » commence par « une pratique subjective, cognitive » qui « s'accomplit à travers le langage, de même que le mouvement de va-et-vient entre deux niveaux de la réalité sociale (la réalité conceptuelle et la réalité matérielle de l'oppression » : il s'agit de « définir ce que c'est qu'un sujet individuel en termes matérialistes<sup>76</sup> ». D'où la nécessaire *décolonisation de l'esprit* hétéronormatif, d'abord pour soi, puis, si possible, tournée vers les autres. Parodier le langage, après tout, c'est le mettre à nu, le révéler à lui-même, mais il se peut bien que persistent l'autodénigrement et le mépris des autres homosexuel-le-s, car les opprimé-e-s *se font* violence en pensées, en discours et en actes.

L'appellation *hétéroflics* est la plus fréquente car ces derniers constituent la majorité des homophobes. Il s'agit d'un néologisme militant apparu en France au début des années soixante-dix. On écrivait ce mot sur les pancartes dans les manifestations et on l'intégrait aux slogans; il était d'usage courant, à l'époque, entre militant-e-s. Je l'ai moi-même découvert dans un texte des *Gouines rouges* : « Si nous montons sur scène, c'est parce que nous n'avons plus honte de nous. On nous a enfermées dans le silence, on nous a insultées parce que nous refusons de nous soumettre à la loi des phalocrates et des hétéroflics<sup>77</sup> ». Il m'a

<sup>74</sup> Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay (nouvelle édition)*, op. cit., p. 135.

<sup>75</sup> Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 62 et 55, respectivement.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>77</sup> Françoise Travelet, « Prolétaires de tous les pays, caressez-nous », *Le séminaire gai*, en ligne,

sauté au visage, je m'en suis aussitôt fait une idée très forte avant de le retrouver ailleurs, dans la théorie et le réel, c'est pourquoi je l'ai incarné dans le récit, démultipliant ses apparitions pour que les personnes s'en fassent leur propre définition. Parmi les occurrences relevées, j'ai favorisé celle que l'on trouve dans l'imposante et importante brochure-tract de 1971 qu'est le *Rapport contre la normalité*, du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR). Il débute en fournissant un lexique, « notre vocabulaire » : « Hétéro-flic : qui érige (!) son hétérosexualité en seule forme "normale" d'amour et en profite pour réprimer ceux et celles qui ne l'imitent pas<sup>78</sup> ». La définition est à la fois très large et vague, à dessein. Ce terme-là fait aussi date dans la mesure où son emploi revendiqué par des militant-e-s coïnciderait avec la constitution du collectif radical, lors d'une action d'éclat :

10 mars 1971. Salle Pleyel. Intervention du M.L.F. [Mouvement de Libération des Femmes] et des camarades homosexuels des deux sexes, contre l'émission publique de Ménie Grégoire consacrée à « l'homosexualité ce douloureux problème ». L'estrade est envahie et les orateurs s'enfuient sous les cris : « à bas les hétéroflics et les travelos avec nous ». Dans l'action, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire trouve son nom<sup>79</sup>.

Pour moi, réhabiliter de manière critique ce néologisme dans un contexte contemporain, c'est resignifier un outil de lutte et une vision du monde en soulignant son origine et en embrassant l'héritage de mes prédécesseur-e-s. J'ai sciemment retiré le trait d'union (dans la brochure, son utilisation semblait aléatoire) parce qu'il s'agit de rendre compte de la fusion d'une manière de vivre et de sa reproduction sociale tout azimut, quoique à différents degrés. Considérant que les flics ont toujours eu pour mission de servir et de protéger la paix sociale à grands renforts de répressions ciblées, notamment envers les minorités sexuelles, considérant qu'ils sont les bras droits de l'Ordre et de la sécurité étatique, alors les hétéroflics sont, consciemment ou non, les agents du renforcement des seules mœurs hétérosexuelles, de la seule réalité hétéronormative. Pour plusieurs personnes, se faire traiter de *flic* est d'une grande violence : en effet, en plus de son efficacité rhétorique, il s'agit clairement d'une manière, suivant Genet, « d'insulter les insulteurs<sup>80</sup> ». Les gens n'aiment pas qu'on révèle

---

<[http://semgai.free.fr/doc\\_et\\_pdf/Gulliver\\_nov72.pdf](http://semgai.free.fr/doc_et_pdf/Gulliver_nov72.pdf)>, consulté le 23 janvier 2019. La citation se retrouve à la page 4. Il s'agit d'un article ayant paru dans la revue *Gulliver*, n°1, nov. 1972, en France.

<sup>78</sup> FHAR [Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire], « Rapport contre la normalité », *Inventin*, en ligne, <<https://inventin.lautre.net/livres/FHAR.pdf>>, consulté le 9 novembre 2018. Il s'agit de la page 2 du pdf. À noter que le point d'exclamation entre parenthèses figure dans le texte original.

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> Didier, Eribon, *Retour à Reims : une théorie du sujet*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2009, p. 102. Eribon attribue cette expression à Genet et la réutilise souvent sans pour autant en donner la référence.

leurs traits homophobes, or c'est en le faisant avec des mots qui sont aussi des armes qu'on peut avoir des effets. Cela peut être contre-productif, car le faire, c'est prendre le risque de redoubler la violence à son égard. La littérature politique permet d'utiliser ces armes tout en protégeant, le plus souvent, son intégrité physique, même s'il va sans dire que harcèlement, censure, emprisonnement et menaces de mort envers des auteur-e-s minoritaires pullulent dans le monde. Conceptuellement, les hétéroflics constituent donc la *police de l'hétérosexualité*, mais ses réels représentants portent l'habit civil et leur quasi-immunité vient surtout du fait qu'à répéter ce qu'on a vu faire, on ne s'en offusque plus.

J'ai fait de l'hétéroflic la figure de *l'insulteur ordinaire*, celui qui n'a pas souvent conscience de la portée de ses mots. *Hétéroflic* est devenu le terme générique pour désigner une personne qui reproduit une seule ou plusieurs attitudes homophobes plus ou moins graves, dans un contexte donné ou plus généralement. Ce vocable recouvre toute une gamme de pratiques contribuant à légitimer une *culture hétéroflic* contre laquelle s'insurger. La nomination rend compte d'un attribut social illustré par ses déclinaisons, de la même manière qu'un misogyne le sera parce qu'il a des attitudes machistes, quoique les pensées non exprimées peuvent aussi être machistes et hétéroflics, suivant leur nature. Émettre une blague stigmatisante est une attitude d'hétéroflic, tout comme refuser de recevoir chez soi un-e homosexuel-le en est une : les deux n'ont pas les mêmes effets directs mais reconduisent l'exclusion et la honte. Le terme recouvre une quantité presque infinie de comportements si on se range du côté de la *violence perçue*, qui est d'emblée *violence reçue*, toujours contextualisée selon de nombreux facteurs, dont la relation entre l'hétéroflic et son ou sa destinataire, de même leur environnement immédiat.

L'hétéroflic n'a pas besoin d'être méchant, pour le dire un peu bêtement, mais il exerce une violence constante et répétée en ce qu'il n'a peut-être même pas conscience lui-même d'être le garant de l'hétéronormativité, d'où la puissance du terme par rapport à la simple homophobie qui serait dirigée plus directement *contre* des membres d'une communauté. Le plus souvent, il véhiculera des préjugés – quant aux manières, à l'*efféminement*, aux modes, aux fréquentations, à toute forme d'*affichage* consentie ou non –, y allant de généralisations hâtives, de clichés ou de demi-vérités, blessant par méconnaissance d'une culture complexe

ayant ses propres contradictions, et qui n'est pas la sienne. Le jusqu'au-boutiste pourra aller jusqu'à diffuser un grossier portrait où seule triompherait la décadence, réaffirmant une essence contre-nature, et ce sans nécessairement faire montre d'hostilité à l'égard des homosexuel-le-s. La *présomption d'hétérosexualité* est une des formes les plus banales et courantes d'attitude hétéroflie en ce qu'elle écarte toutes les autres préférences sexuelles en établissant l'hétérosexuelle comme la norme. *Outer* (forcer la sortie du placard) en est une autre. Ainsi, l'hétéroflie n'a même pas besoin de recourir à l'insulte pour contribuer à l'invisibilisation sournoise des formes de désir. On comprend donc que l'hétéroflie *peut* s'incarner de bien des manières. Il *peut* être celui qui dit « séduction », « couple » ou « amour » en ne les concevant d'emblée que comme hétérosexuels : il ne pensera pas à nuancer ses propos en admettant la pluralité des formes de séduction, de couples, d'amours, ou alors il ne le fera qu'en présence d'une personne homosexuelle. Il *peut* être celui qui *tolère* plus qu'il ne respecte les membres des minorités, espérant qu'elles ne se trouvent pas sur son chemin, ou encore qui ne veut leur accorder une égalité de droits juridiques. Il *peut* être celui qui ne voudrait surtout pas *passer pour* homosexuel, qui préférera les activités et les fréquentations renforçant ses identités masculine et hétérosexuelle, qui pense qu'habiter avec un homosexuel serait mal vu puisque cela ferait d'eux un bizarre de couple par défaut, qui refuse toute forme d'étreinte par peur de contamination, qui a peur de se faire draguer, qui ne conçoit pas d'emblée qu'un-e homosexuel-le désire devenir un parent, qui s'entête à croire qu'il est facile pour tou-te-s de se trouver de nombreux partenaires sexuels, que les homosexuel-le-s rejettent en bloc l'idée de fidélité sexuelle, etc. Qu'il ne soit qu'un seul de ces personnages ou qu'il présente l'ensemble de leurs traits, il *est* hétéroflie. Force est d'admettre que chacune de ces attitudes violentes se manifeste encore. Il y a de cela près de cinquante ans, le collectif du FHAR lançait cette adresse aux hétérosexuel-le-s :

La mise en relation du pair hétérosexuel/homosexuel par cette société, loin d'être complémentaire, est celle de domination. Le silence de l'hétérosexuel, face à la répression anti-homosexuelle, signifie son approbation tacite: Face à l'énonciation publique des expressions péjoratives, « sale pédé, tapette, sale gouine! », face aux ironies et plaisanteries aux dépens de l'homosexuel. Face aux discussions sérieuses de la sexualité qui font comme si l'hétérosexualité était la seule qui existe. Vivant dans une situation de répression journalière, on est forcément dans un camp ou dans l'autre. Si l'hétéro veut refuser son rôle d'hétéroflie sans changer sa pratique sexuelle, il faut qu'il prenne position contre le statu quo. Qu'il réponde « [hétéro]flie » chaque fois qu'il témoigne de la répression anti-homosexuelle dans le discours de l'autre. Qu'il s'oppose activement à la discrimination anti-homosexuelle dans le logement et dans l'emploi, et à la répression légale. Il faut en plus que chaque fois que les homosexuels sont remis en question comme des malades, des malheureux, des accidentés

que lui, il remette en question l'hétérosexualité. Car elle est malade, malheureuse, accidentée; elle est mutilée par le génito-centrisme, aliénée par la domination phallocratique, exploitée par la publicité et l'idéologie dominante, réifiée par sa subordination à la reproduction, orientée vers la famille, la propriété et l'État<sup>81</sup>.

Cette citation témoigne d'un écart sociohistorique intéressant : l'homosexualité a elle-même été récupérée et normalisée depuis, autant par la publicité du *capitalisme rose* que par les politiques (néo)libérales du *pink-washing*<sup>82</sup>. Cependant, ce que les personnes devraient faire pour refuser leur rôle d'hétérofluc et, par extension, se faire non seulement *allié-e-s* mais *activement allié-e-s*, est encore à-propos. De plus, l'usage des *potentialités* du terme dans une narration est une tentative de freiner la reproduction effective d'attitudes hétéroflucs tout en soulignant l'immense gouffre encore à remplir pour parvenir à une meilleure cohabitation.

Bien sûr, l'hétérofluc emprunte plusieurs visages. En cela il rappelle la figure de l'antisémite chez Sartre, qui l'associe à « l'homme des foules<sup>83</sup> ». C'est celui qui, prononçant en public ses injures, distribuant les gifles à qui mieux mieux, dévisageant ou plutôt détournant le regard, « se rattache à un groupe ou à une communauté : celle des médiocres » qui, pour solidifier sa position et faire perdurer la menace qu'elle exerce, cultive un « orgueil passionné » intimement lié à une « pathologie collective de la honte<sup>84</sup> ». Cet *orgueil passionné* est « également une réponse à la honte, une honte réactive en quelque sorte, offensive cette fois – une négation de soi retournée en affirmation agressive et arbitraire contre un bouc émissaire<sup>85</sup> ». L'hétérofluc notoire est celui qui aura « véritablement terrassé la honte de soi », si bien qu'elle « ne pourra faire retour, et que le délire [homophobe] sera rendu possible par ce refoulement définitif, agrégeant l'individu au groupe honnisseur et l'embarquant ainsi pour la vie dans l'arbitraire d'une bêtise éhontée<sup>86</sup> ». D'où les *hétéroflucs éhontés*, cette dernière catégorie étant, comme toutes les catégories, une construction perverse, un privilège d'auteur qui embrasse les potentiels de sa figure à des fins littéraires. Ce sont ces hommes qui, à travers des siècles d'Histoire, n'ont pas connu – ou si peu – la honte d'être eux-mêmes et l'ont

<sup>81</sup> FHAR, *op. cit.*, p. 17. À noter que certaines erreurs au sein du tract ont ici été corrigées.

<sup>82</sup> Pour ce dernier terme, je renvoie à Alain, Naze, *Manifeste contre la normalisation gay*, Paris, La Fabrique éditions, 2017, pp. 91-116.

<sup>83</sup> Jean-Pierre Martin, *op. cit.*, p. 206. Martin renvoie à Jean-Paul Sartre, *Réflexion sur la question juive* (1944), Gallimard, « Idées », p. 25-26.

<sup>84</sup> *Ibid.* Il s'agit de la même citation de Sartre (voir note précédente).

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 208.

investie en haine. Voici comment s'est installé le cercle vicieux : une *honte en retour* impossible à éradiquer pour les homosexuel-le-s a fait face à la honte réactive des hétéroflics qui, elle, a pu s'honorer parce que leur violence a été largement partagée. Encouragés, ils demeurent, parce que « la honte échoit sans partage à la victime. Car la victime ne subit pas exclusivement une honte personnelle ou spécifique. C'est la honte du monde qui est son fardeau. Seule la victime ne peut s'aveugler. Seule elle est condamnée à la lucidité<sup>87</sup> ». Bref, l'antisémite ou, ici, l'hétéroflic ordinaire, est « l'histoire banale d'un bizuté-bizuteur qui aurait mal tourné<sup>88</sup> ». Ainsi, l'hétéroflic est une représentation de *la banalité du mal* d'Arendt<sup>89</sup>.

Cette figure est devenue *paranoïa hétéroflic* : une fois formée dans ma tête, partout je la rencontre, la recherche avec perversité, déploie des énergies considérables pour la traquer. Envahissant, le mot est devenu, chez moi, un vocable commun, utilisé à bon ou à mauvais escient : « ne fais pas ton hétéroflic » envoyé en réprimande à une connaissance, ou encore « le métro, le parc, la classe étaient bondés d'hétéroflics » pour narrer un événement récent. Malgré l'angoisse qu'il peut susciter, ce mot m'a été utile et sa pertinence un secours; ainsi, j'aimerais susciter son emploi par d'autres, espérant évidemment qu'il ne soit pas récupéré par les forces réactionnaires qui pourraient s'en revendiquer. Ce mot, tiré d'une boîte à outils qui se veulent autant conceptuels que pratiques, favorise la poursuite d'une militance pédagogue frondeuse, donnant l'impression de maîtriser, ne serait-ce que ponctuellement, son sort. En s'érigeant *contre* la figure multiple de l'hétéroflic, la littérature crée une scène fantasmée où les rapports de violence et les affects sociaux sont réinvestis, parfois renversés mais jamais pacifiés, où les interprétations ne sont plus hiérarchiques mais tentaculaires :

La vie intérieure des groupes dominés peut aussi souvent prendre la forme de la *schadenfreude* : une certaine jubilation à voir les infortunes d'autrui. Cela incarne un désir de réciprocité négative, une remise à zéro des compteurs où les puissants seront faits modestes et où les derniers seront les premiers<sup>90</sup>.

C'est de cette *mauvaise joie* des dominé-e-s, de cette réciprocité négative, que la Folle veut témoigner, car il peut y avoir un grand mépris des dominé-e-s envers les dominants. Anna

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 218-219.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>89</sup> Je renvoie à Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2007 [1966], 519 p.

<sup>90</sup> James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 55.

Gadsby, dans son spectacle *Nanette*<sup>91</sup>, dit qu'elle devra cesser de faire de l'humour auto-dépréciatif et des blagues contre les hommes blancs hétérosexuels car il faudrait aller au-delà de la propagation de la haine : cela est cohérent dans la trame de son texte, or dépasser cette violence, qui est désir de vengeance, n'est pas donné à tou-te-s, voire est un luxe. C'est peut-être une étape obligée, à outrepasser, mais cette violence cathartique n'a pas à être délégitimée. Il faut considérer qu'il y a « une économie psychique de la blessure qui pousse à répondre à la violence par la violence, à transformer le choc du traumatisme en force qui se dirige vers autrui (ou d'autres autrui) pour faire souffrir », mais il ne faudrait pas que cette « compensation » soit le dernier jalon, plutôt une étape non négligeable d'un processus, l'art permettant alors cette sublimation des pulsions les plus violentes en répondant autrement aux « logiques spontanées des passions<sup>92</sup> ». La persistance historique de la figure de l'hétéroflie est à la fois source de découragement et d'espérance, au sens où elle incite à problématiser et à repenser le partage : la littérature exige une *plus juste redistribution de la honte sociale*, une *distribution effective*. Elle fait le pari que les mouvements sociaux ayant culminé au vingtième siècle (droits civiques des personnes racisées, féminismes, postcolonialisme, mouvements étudiants et *queer*) ont eu entre autres pour effet de remettre en question le soi-disant sujet universel. Écrire contre ces complices et témoins silencieux de l'horreur à laquelle ils ont contribué, c'est écrire contre la reproduction sociale hétéropatriarcale en réaffirmant le principe derrière la notion d'*égalité* du féminisme, en suggérant qu'au-delà des vagues successives d'acquisition de droits juridiques, il faudra que les hétéroflies acceptent ou soient contraints d'abandonner certains privilèges qui ont enfanté le plus souvent des discours et comportements homophobes au quotidien. La perfection n'étant pas de ce monde, même une personne alliée peut très bien commettre une *faute hétéroflie* – tout comme un homme dit proféministe fautera tout en continuant d'apprendre toute sa vie à être un meilleur allié des femmes – mais elle aussi est en devenir, par un apprentissage de tous les jours qui débute par le fait de fréquenter les premières personnes concernées. On peut être violent à l'égard des dominants sans recréer de la Loi, des normes et du Pouvoir; il faut cependant ne pas rejouer la scène de l'exclusion et, si tant est qu'un hétéroflie prend petit à petit conscience de ses torts

---

<sup>91</sup> Hannah Gadsby (aut.). (2018). *Nanette* [Spectacle d'humour filmé]. Australie : Netflix [en ligne, 69 min.].

<sup>92</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Juger : L'État pénal face à la sociologie*, Paris, Fayard, coll. « À venir », p. 205 et 207, respectivement.

et que lui aussi chemine, alors il faut l'appuyer. C'est notre *beau fardeau pédagogique* – qui peut devenir aussi envahissant que la figure qui l'a engendré – que celui de devoir reprendre ses fautes, d'expliquer en quoi elles en sont, d'accompagner les individus pour favoriser la non-perpétuation d'écarts de conduite.

Accuser pour mieux s'innocenter : ça a été le premier mouvement, le premier mécanisme de défense qui, s'il est immature, est néanmoins utile. Il faut aller bien plus loin et exiger des preuves des hétéroflics, exiger qu'ils fassent aussi un travail sur eux. Atteindre cette autre *égalité* suggère en effet que les hétéroflics ont à y perdre. Malgré l'emprise de la masculinité « hégémonique », souvent dite *toxique*, il y a tout un jeu possible autour des masculinités (par ailleurs investies par toute personne) « complice », « subordonnée » et « marginalisée<sup>93</sup> », pour reprendre la typologie de Raewyn Connell. Elles sont des constructions sociales alors elles peuvent changer, mais elles le font lentement puisque les hétéroflics, eux aussi soumis aux structures de domination, perpétuent un ordre qui les précède, sauf que des *pions* n'en sont plus s'ils se mettent à tricher, à trahir. Il faut donc accuser le système qui permet, voire valorise, le fait que des individus en maintiennent d'autres dans un état de honte et de menace permanent. Le voleur est victime de pauvreté et on peut, à son égard, « revendiquer le beau mot d'excuse<sup>94</sup> », aussi valable pour les intimidateurs de la cour d'école, qui ont appris à imiter, s'adaptant à la cruauté inhérente à l'apprentissage de la socialisation. Il faut, en ce qui concerne la haine des *queers*, dénoncer toute une *culture hétéroflic* plutôt que de rejouer la scène du jugement en s'arrêtant à des narrations individuelles stigmatisantes. Il devient donc primordial d'envisager « la possibilité de lever, dans certains cas, l'imputation trop rapide d'un acte à une conscience afin de prendre en compte les déterminations collectives qui y sont impliquées et dont il est le prolongement<sup>95</sup> ». Des conditions sociologiques permettent d'éclairer des comportements qui demeurent inexcusables, commis par des individus certes coupables, auxquels il faut pourtant bien accorder notre pardon. Il s'agit alors d'un *pardon radical* car il est particulièrement difficile d'y consentir et, parce qu'il prive en quelque sorte du recours trop facile à la violence, rend d'autant plus vulnérable. La littérature pédagogique

---

<sup>93</sup> Raewyn Connell, *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 11.

<sup>94</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *op. cit.*, p. 172.

<sup>95</sup> *Ibid.*

à la fois accuse et pardonne, en éduquant. Elle est une mise en scène qui permet de confondre bourreaux et victimes, une mise en relief des chaînes qui unissent les un-e-s aux autres, une narration appelant la protestation de notre misère politique sans pour autant forcer la réparation ou la bonne entente, car elle ne pourrait se suffire de la dénégation de la réalité :

La question qui se pose à nous est de réfléchir à la possibilité de créer de nouveaux récits. Il s'agit de resignifier ce qui a lieu afin d'élaborer de nouveaux comptes rendus de la réalité qui nous conduiraient à assigner la cause de ce qui arrive non pas à des agents constitués dans leur individualité, mais plutôt à des logiques collectives enracinées dans des situations concrètes. Il s'agirait d'interroger nos pulsions de jugement, d'orienter notre énergie vers la transformation des totalités politiques plutôt que vers la répression des actions individuelles qui n'en sont que la manifestation occasionnelle et locale<sup>96</sup>.

Contraindre les hétéroflics à changer en les accompagnant, c'est reconnaître non seulement que le pouvoir de répression n'est pas entre les mains des minorités, mais c'est aussi refuser sa tentation : ce double mouvement anti-répression n'empêche pas la légitime défense et encore moins la renégociation éclairée des termes actuels entourant la justice pour aboutir à un modèle plus transformateur, dont des tentatives existent déjà à l'extérieur des institutions reconnues. Le récit de la Folle, en ce sens, pourrait être lu comme étant le plaidoyer inaugural d'un *tribunal populaire* dont la *culture hétéroflic* serait l'accusée principale.

Cette trajectoire a été celle de la Folle : le ressentiment adolescent faisait en sorte qu'elle considérait presque tous les hétérosexuels comme des hommes sans lutte, ce qui est totalement faux. La politisation, parallèle à son passage truffé d'embûches de la honte vers la fierté, lui a fait admettre la diversité de ses ennemis, de même que leur banalité. Au-delà de leur allure monolithique, les opposants auront révélé leur complexité, les couches plurielles de leur violence, celle du monde social. Ainsi, ce qui semble a priori être la figure absolue du Mal – du Mâle, non sans coïncidence –, est déplié jusqu'à représenter presque tout le monde, car les violences sont le plus souvent ordinaires et quotidiennes, causées par des individus sérialisés, des figures banales. La persécution initiale, voire le manichéisme convoqué entre le sujet qui narre et chaque hétéroflic, a été volontairement exacerbée, parce que l'écriture tenait à rendre compte de cette évolution inachevée, inachevable, dans la mesure où est long et tortueux le chemin vers la rencontre sereine de tou-te-s les Autres.

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 184-185.

La honte demeure trop souvent tatouée sur les mêmes chairs, et certaines ne sont pas prêtes à renier leur dérangeante singularité « au prix d'une homogénéisation sociale, d'un découpage dans le monde homosexuel lui-même, les Folles se voyant par exemple régulièrement fustigées par nombre d'homosexuels pour l'image qu'elles véhiculeraient<sup>97</sup> ». Alain Naze, l'auteur du *Manifeste contre la normalisation gay* – dont je ne partage pas l'ensemble des propos – suggère qu'à « la détestation du majoritaire a succédé la haine de l'inassimilable, de la Folle, censée porter préjudice aux revendications homosexuelles<sup>98</sup> ». Il fustige cette normalisation rapide et, comme beaucoup d'autres, s'insurge contre le *sacrifice des Folles* :

Le mouvement d'homogénéisation sociale des homosexuels produit ainsi inévitablement une marge, un reste, et puisque cette assimilation s'effectue aux conditions d'une société hétérocentrée, on peut bien dire – le paradoxe n'est qu'apparent – que la « tolérance » contemporaine envers les populations LGBT ne va pas, Dieu merci, jusqu'à inclure les pédés irréconciliés<sup>99</sup>.

Ce sont les représentant-e-s de cette insoumission-là auquel-le-s il faut donner voix au chapitre, en ne gommant pas l'effet repoussoir qui pour l'instant leur colle à la peau. Le FHAR, collectif pour lequel les « folles » étaient désignées comme « nos frères », soulignant que « les hétéroflics leur reprochent d'être efféminés, maniérés, de s'afficher », y allait de ce commentaire : « [o]bjet de mépris pour beaucoup de gens, les folles ne sont acceptées que si elles s'amuse(nt) (notamment dans les milieux des arts et des lettres)<sup>100</sup> ». Car les Folles, dont les chairs sont politiques en elles-mêmes, tant qu'elles dansent et consomment dans leurs enclaves par et pour elles-mêmes, ne dérangent pas l'Ordre, voire le sanctionne. Présenter la Folle en tant que protagoniste ni assimilée ni marginale tout à fait, reconnaissant que le terme est sursaturé de clichés et d'images, la dépeignant elle aussi comme *banale* et existant dans le même monde que les hommes sans lutte et les hétéroflics, c'est négocier un espace où les tensions sont mises à nu. Parce qu'il est justement celui qu'on ne devrait pas sacrifier, on présente uniquement le point de vue de l'opprimé. Il faudrait veiller à ce que la figure minoritaire la plus rebutante paraisse au tribunal hétéroflic de même qu'à celui des *assimilé-e-s*, pour réprover les instruments même de leur magistrat et que s'effondre leur toute-puissance de jugement, pour qu'enfin la mise en relation des pairs soit complètement rejouée.

---

<sup>97</sup> Alain Naze, *op. cit.*, p. 29.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>100</sup> FHAR, *op. cit.*, p. 2.

Pour ce faire, Foucault invitait à « l'invention relationnelle<sup>101</sup> », c'est-à-dire à créer de l'inédit au sein des types d'alliances entre personnes, bien en-deça et au-delà de ce que les institutions reconnaissent et promeuvent d'ordinaire, alliances qui à la fois renouvellent et créent des modes de subjectivation. La littérature pédagogue peut contribuer à ce décloisonnement lorsqu'elle maintient « du *jeu* dans les relations entre individus » tout en « introduisant de la fluidité dans l'ensemble de la société », notamment en échappant à « l'injonction à la transparence » qui est « fondamentalement policière » et limite la « mobilité dans notre définition identitaire<sup>102</sup> ». Le ou la pédagogue est *la figure de la transmission* et s'inscrit dans cette fluidité, donc on devrait toujours parler d'une relation horizontale où les deux êtres cheminent, où il peut y avoir a priori ascendance, d'âge et d'expérience notamment, mais où le maître apprend aussi de l'élève, cette relation dialectique laissant place à une influence réciproque, un *vécu pédagogique partagé*. Cette relation se définit à partir d'alliances connues – l'ami-e, l'amant-e, l'amoureux-se, le ou la camarade de lutte, l'employé-e du café – mais leur injecte une pragmatique par cette initiation renouvelée, ou plutôt cet approfondissement mutuel de « la prise de conscience qui est prise de connaissance<sup>103</sup> ».

Dans *Les jours de ouate*, William, l'amant-amoureux malade, perturbe le rapport de la Folle au sida et le contexte intense de leur voyage changera ses perceptions de l'intimité jusqu'à ce que la leur mue en dévotion du *bug chaser*, la Folle cherchant à être contaminée. Moins sinistre, la figure de *l'ami-amant* exprime de manière plus aboutie cette relation pédagogique : le trait d'union signifie *et l'un et l'autre*, sans limiter ses potentiels. Si l'idée n'est pas nouvelle, elle permet néanmoins d'ajouter des connotations qui compromettent des conceptions trop rigides de ce que sont l'ami et l'amant. D'ailleurs, mon projet initial était de faire un *éloge de l'amitié*. La Folle n'était qu'un personnage d'une bande de cinq trentenaires homosexuels aux réalités différentes (couple ouvert en colocation, fiancés voulant fonder une famille homoparentale), mais s'influençant comme les cinq doigts d'une main<sup>104</sup>.

---

<sup>101</sup> Alain Naze, *op. cit.*, p. 86.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>103</sup> Monique Wittig, *op. cit.*, p. 27.

<sup>104</sup> Cela demeure un projet ambitieux qui placerait la (ré)jouissance à l'avant-plan : la *famille choisie* offrant le portrait d'une *constellation* aux membres interdépendants, pour le meilleur et pour le pire. Ces thématiques bourgeonnantes seraient aussi l'occasion d'une réflexion sur l'*homosocialité* en général, c'est-à-dire les relations interpersonnelles entre personnes dites de même sexe...

L'autre alliance majeure de la Folle, c'est cette véritable main tendue aux femmes féministes, aux féminismes inclusifs, car son existence témoigne que l'homophobie est en grande partie la haine de certaines expressions de genres, d'un efféminement, d'une soi-disant inversion psychique, d'une mise en crise de la masculinité dominante et des rôles genrés donnés pour naturels. La prise d'identité féminine est primordiale et se fait à l'encontre du commun ennemi des femmes et des minorités, soit l'hétéropatriarcat. Au début, je pensais que tout son *je* serait féminin, puis je me suis ravisé : certains des fragments de honte dans ses vieux carnets devaient être écrits *tels que vécus*, au masculin. L'usage du féminin dans la culture gay est très vieux, on ne saurait ici en faire l'historique, mais j'ai conscience qu'il demeure très problématique : parler à la place des femmes et plus fort qu'elles, ne pas évaluer ses privilèges et continuer d'en jouir, manquer d'empathie pour une condition qui n'est pas la nôtre, se montrer plus vertueux qu'on ne l'est vraiment, etc. Lorsque la Folle ose en appeler d'une *sororité*, elle est consciente de la frontière qu'elle vient de franchir et le fait en tout respect. Au début de *Notre-Dame-des-Fleurs*, Genet prend soin de nous dire que tous ses personnages de *tantes* sont bel et bien des homosexuels : « Je vous parlerai de Divine, au gré de mon humeur mêlant le masculin au féminin », et « s'il m'arrive, au cours du récit, d'avoir à citer une femme, je m'arrangerai, je trouverai bien un biais, un bon tour, afin qu'il n'y ait pas de confusion<sup>105</sup> ». Plus tard, Mignon aura apprivoisé Divine et se sera habitué « à lui parler au féminin », recevant en retour un « T'es belle, en ajoutant : comme une bite<sup>106</sup> ». C'est avant tout cet effet poétique que j'ai voulu retrouver en écrivant la Folle. C'est dans l'écriture de l'hôpital au présent que le féminin l'emporte, tout en ne laissant aucun doute sur le fait que la Folle est un homosexuel. Ce choix esthétique assumé est dû à la nature de l'accident : la Folle travestie a été répudiée en tant qu'être féminisé, ainsi elle revendique ce statut dans son journal de convalescence. Une cohérence s'établit de la sorte : *persister à être cette Folle-là*, c'est persister dans sa honte et faire de sa convalescence le lieu d'une réinvention. Éventuellement, il faudrait rompre avec et renoncer tout à fait à cette binarité des genres...

Il y a une grande histoire d'amitié et d'amour entre les hommes homosexuels et les femmes, même si, malheureusement, les homosexuels n'ont pas toujours été solidaires des féministes

---

<sup>105</sup> Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2015 [1948], p. 37.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 56.

et les féministes pas toujours sensibles aux minorités sexuelles. Évidemment, beaucoup d'homosexuels reproduisent de la domination envers les femmes et ils n'ont en rien le monopole du bon côté de l'Histoire : homonationalisme, antisémitisme gay, discours d'extrême-droite et autres *Gays for Trump* ont toujours proliféré... Cependant, une chose est sûre pour la Folle, qui multiplie les hommages aux femmes, ses amies et confidentes : ce sont elles qu'il faut écouter, ce sont leurs rages, leurs espoirs et leurs combats qu'il faut soutenir.

### III - VERS UNE ÉCRITURE GÉNÉREUSE

La Folle incarne elle-même une autre figure non négligeable : celle de la lectrice, qui, en citant ses influences dans son propre journal, tente de « phraser sa situation », car donner à lire c'est faire « vivre des phrases qui nous devancent » à travers la somme des « vignette[s] d'un moment affectif<sup>107</sup> ». Marielle Macé a bien montré, en s'appuyant sur les travaux de Barthes, qu'une conception « exploratoire et instable de la subjectivation » a lieu en chaque phrase qui est « une invitation gestuelle, la requête ou la promesse d'activation d'une manière de se conduire<sup>108</sup> ». Ainsi, « l'invitation baudelairienne à l'auto-stylisation » appelle « ce style de lecture [qui] est un véritable style d'action enseigné par des œuvres – un dandysme des signes<sup>109</sup> ». Pour se donner des modèles et en fournir, la Folle verse dans ce que Macé appelle le *bovarysme*, qui aurait « d'abord désigné un excès d'identification et d'empathie », où la vie désirable est aliénée par l'œuvre à laquelle on se conformerait; or, à la positive, il est aussi possible de se concevoir autre et autrement car lire exerce cette « capacité à s'altérer imaginativement, une puissance de projection et de déplacements<sup>110</sup> ». C'est qu'au-delà des divers « états attentionnels », il y a « la relance pratique », ce « registre de l'usage [qui] implique un changement de plan, une activité délibérée sur le réel et sur soi, qui s'appuie sur

<sup>107</sup> Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011, p. 198, 203 et 199, respectivement.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 186 et 187, respectivement.

le livre pour inventer de toutes pièces des modes d'être<sup>111</sup> », la vie intérieure devenant actes. Si la « littérature suscite en effet des gestes verbaux », c'est qu'elle invite à « essayer d'autres façons de répondre à la vie, ou même [à] changer de vie<sup>112</sup> » : s'inspirer, c'est se risquer à des identifications, se risquer à de nouvelles orientations.

Pour qui trouve peu de modèles dans la réalité, la littérature peut devenir modèle en soi car la « capacité d'action d'un sujet réside aussi dans la manière dont il se transforme en s'identifiant à une image, mieux, en "assumant" une image extérieure et en lui demandant témoignage de lui-même<sup>113</sup> ». Se possibiliser, en ce sens, n'est pas qu'imiter. C'est parce qu'elle est elle-même lectrice assouvie – aliénée et critique, donc – que la Folle a conscience d'avoir vécu un enseignement pédagogique à travers les représentations qu'elle a dû trouver, parce que, « "à même le leurre, la Phrase littéraire est initiatrice : elle conduit, elle enseigne, d'abord le Désir (le Désir, ça s'apprend)"<sup>114</sup> », d'après Barthes. Éprouver en les altérant des formes-modèles fait de chacun-e une Emma. Citer, c'est actualiser un phrasé conducteur dans un contexte nouveau, c'est réesquisser un geste tout en rendant hommage à la personne initiatrice.

Eribon a consacré toute une partie de son ouvrage *Réflexions sur la question gay* à ce qu'il appelle les « Spectres de Wilde<sup>115</sup> », ces auteur-e-s dissident-e-s et précurseur-e-s de la prise de parole homosexuelle des deux derniers siècles, comprenant Gide et Proust, mais bien d'autres trop peu connus, aux œuvres à découvrir. Chaque individu a ses spectres formant sa *singulière lignée pédagogique* au sens premier d'accès au désir : Hervé Guibert et Violette Leduc sont ceux de la Folle, en plus des Genet, Bouraoui et Dustan. Ce dernier dira de l'écriture de Duras qu'elle a été pour lui un « permis d'écrire<sup>116</sup> ». Si on reconnaît une *filiation spectrale* et une communauté lectrice, c'est que les livres produisent un *effet d'autorisation, de permission*. En ce sens, il faut reconnaître qu'un « livre peut en effet acquérir la force d'une

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 184. Macé souligne.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 190. Macé renvoie à Roland Barthes, *La Préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Traces écrites, 2003, p. 150.

<sup>115</sup> Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay (nouvelle édition)*, *op. cit.*, p. 215-344. Il s'agit du titre de la deuxième partie de cet ouvrage, qui en compte trois.

<sup>116</sup> Guillaume Dustan, *op. cit.*, p. 530.

autorité, montrer qui ou quoi désirer, et doubler en cela notre formation intérieure d'une antériorité active; il devient une sorte de conseil, et même d'oracle, un passé choisi<sup>117</sup> ». Ainsi, la lectrice donne à lire son cheminement et ajoute modestement son journal à l'édifice : elle relit ce qui l'a formée en tant que sujet désirant alors que sa paralysie empêche la performance charnelle de son propre désir. La Folle se subjectivise à travers le phrasé des autres – au premier chef ce *petit miséreux de belle misère* de l'ami-amant, qui devient l'expression ponctuelle de son identité –, de même elle multiplie les marques d'oralité qui la définissent aux yeux des autres. Elle convoque également, mélomane, la musique populaire comme moyen d'exprimer des affects et idées. Son rapport aux arts est celui des « omnivores culturels » dont « l'univers branché, [qui] a précisément l'éclectisme comme principe organisateur », rejoue, en quelque sorte, « la hiérarchie de la légitimité culturelle<sup>118</sup> ». Citations et refrains deviennent autant de tentations d'exister, de manifester sa *présence située*. Ses joies et ses rages coexistent entre Perfume Genius et Barbara, entre les Pet Shop Boys et le *queercore*, tout comme elle fréquente autant Jacques Brault que Cioran.

La Folle est accompagnée des auteur-e-s qu'elle cite et qui la rendent moins seule, mais elle est aussi accompagnée, dans une singulière subjectivation politique, de personnalités et d'événements multiples du passé. Il y a ces allers-retours de la honte, mais aussi ceux qui tentent de cerner la grande Histoire : car si l'injure la cite, si des stéréotypes comme celui de la Folle ont été réappropriés sans jamais disparaître et qu'il en va de même pour l'hétérofilic, c'est donc que la protagoniste s'évertue à « jouer à l'Histoire », pour reprendre la belle analyse de Julien Lefort-Favreau dans *Pierre Guyotat politique*, qui éclaire toute l'œuvre de ce dernier en suggérant « qu'il est nécessaire – du moins, qu'il a été nécessaire pour lui – de connaître intimement l'histoire, de la connaître par le corps<sup>119</sup> ». Ainsi en va-t-il de sa démarche : « À la mise à distance qui caractérise le travail de l'historien, il oppose plutôt une forme de mise en actes (une performance) des tensions qui marquent sa compréhension de l'histoire<sup>120</sup> ». La

<sup>117</sup> Marielle Macé, *op. cit.*, p. 191.

<sup>118</sup> Guy Bellavance, Myrtille Valex & Michel Ratté, « Le goût des autres : une analyse des répertoires culturels de nouvelles élites omnivores », *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, 2004, p. 31, 32 et 31, respectivement.

<sup>119</sup> Julien Lefort-Favreau, *Pierre Guyotat Politique : Mesurer la vie à l'aune de l'histoire*, Montréal, Lux Éditeur, coll. « Humanités », 2018, p. 165 et 166, respectivement.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 168.

littérature permet de revoir le passé, voire de corriger sa narration, car « le jeu devient la possibilité d'un anachronisme, d'une aberration temporelle » et, dans cet espace émancipé « qui arrache l'événement à la continuité causale, il devient possible de se saisir de ce qui est disponible dans l'histoire<sup>121</sup> ». La Folle se raconte au présent tout en éprouvant des événements historiques auxquels elle s'identifie : « *contre* une mémoire nationale, imposée par l'État et relayée par les appareils idéologiques, il est possible de promouvoir des mémoires hétérogènes et minoritaires<sup>122</sup> » comme les pissotières, la descente du Truxx à Montréal en 1977 ou la déportation des triangles roses pendant la Deuxième Guerre mondiale, entre autres évocations. Il s'agit d'un accompagnement délibérément choisi, trié, supporté, investi de valeurs, intégré à un style en *formation*, pour reprendre le premier titre du cycle autobiographique de Guyotat. Le passé historique le plus souvent méconnu ou dénié est ici incorporé littéralement à partir d'une conscience contemporaine. Il n'y a donc aucun rapport pacifié ou apaisé : *les vies homosexuelles* n'en ont pas moins été traversées historiquement par le baignage, les thérapies de conversion, les violences policières, les droits égaux refusés et les meurtres. L'Histoire est aussi, pour tout sujet, une trajectoire : apprentissage, intériorisation, incorporation, enfin démêlement laborieux à travers des référents privilégiés.

D'ailleurs, à ces *anachronismes dans la chair* s'ajoute l'origine même du sujet écrivant, qui est forcément traversé de tensions sociohistoriques, comme en témoigne le cas d'Assia Djébar, qui « écrit : "une constatation s'impose, je suis née en 1842", c'est-à-dire lorsque les troupes françaises ont détruit le village de ses aïeux<sup>123</sup> ». Le sujet étant « un composé d'histoire et de géographie » dont la formation est liée aux structures sociales, il faut donc considérer ce « qui nous fait être ce que nous sommes » en posant ces questions : « [o]ù et quand commence<sup>124</sup> » notre trajectoire? Qu'en serait-il de la *date de naissance politique* de la Folle? La Folle est-elle née de la première condamnation à mort pour acte contre-nature; est-elle née avec le paragraphe 175 allemand, ou plutôt avec la lutte qu'a menée Magnus

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 167 et 168, respectivement.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 180. Lefort-Favreau souligne.

<sup>123</sup> Didier Eribon, *Principes d'une pensée critique*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2016, p. 33. Eribon mentionne qu'il renvoie à *L'Amour, la fantasia* d'Assia Djébar sans en donner la référence exacte.

<sup>124</sup> *Ibid.*

Hirschfeld dont les bibliothèques de son Institution, pillées par les nazis, brûlèrent parmi les premiers autodafés; est-elle née alors que la femme trans Sylvia Rivera jetait la première une bouteille sur les policiers au Stonewall Inn le soir du 28 juin 1969; est-elle née pendant la grève étudiante de 2012, au Québec, dans l'ombre du Pink Bloc, collectif qui entre autres corrigeait les allusions homophobes et sexistes dans les slogans, leur ajoutant des touches *queer* pour que leur contribution au mouvement ne soit pas encore une fois invisibilisée, malgré l'éclatant rose de leur parure et de leurs paillettes? Se raconter, c'est *se trahir*.

On peut se subjectiver en considérant une série d'actes d'oppression et de résistance du passé, de même qu'en continuant de s'identifier aux *sacri-fié-e-s*, puisqu'il faut commencer par jouer à l'Histoire pour mieux la réécrire. Le récit de la Folle suggère donc que « le temps de la politique [est] non homogène », en privilégiant cette « hétérogénéité indépassable » propre aux mouvements sociaux, ceux qui « ouvrent les chantiers de l'innovation culturelle et intellectuelle » conduisant à « la transformation politique<sup>125</sup> ». Rompant sa propre linéarité avec ses souvenirs, la Folle multiplie les escroqueries elliptiques et les références à des contextes géopolitiques des plus divers, sabotant à dessein les contextes clairs et unifiés. En se laissant tenter par ces allers-retours entre des hiers révolus et des demains déjà avortés, elle y va, pour reprendre l'expression du spectre Foucault, de son propre « diagnostic du présent, en s'efforçant d'ouvrir, à partir de ce diagnostic, l'espace de la liberté, des libertés<sup>126</sup> », parce que le présent est une abstraction sursaturée de ces figures et de ces événements qui hantent et charment, de ces luttes ouvrant la voie à ce que la honte sociale devienne fierté.

Mes figures n'existent peut-être pas de la manière dont je les ai fait se mouvoir; or j'ai tiré d'elles, sinon ce que d'autres appelleront de la littérature, du moins une forme de courage. Eribon a écrit que, pour lui, « l'approche "queer" se doit d'être inclusive : il s'agit de se battre pour donner une légitimité aux modes de vie, aux manières d'être, aux identités sexuelles et de genre qui en sont privées, qui sont stigmatisées<sup>127</sup> », englobant pour les combattre toutes les normes sociales, dont celles du droit, et refusant toutes les doxas, toutes les pensées-

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>126</sup> Didier Eribon, *Sur cet instant fragile... Carnets, janvier-août 2004*, *op. cit.*, p. 139. Eribon réutilise souvent cette expression foucauldienne du « diagnostic du présent » sans en donner la référence.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 157-158.

écrans, dont l'injonction à la subversion. De ce devoir d'inclusion, Eribon tire un principe :

Le « queer », à mes yeux, se doit d'être une pensée généreuse, ouverte, qui se donne pour tâche de défendre la multiplicité des identités et des aspirations. [...] Je crois me souvenir que Derrida avait un jour défini la « Déconstruction » comme la « Justice » : « La déconstruction, c'est la justice: la justice, c'est la Déconstruction. » Je serais tenté de dire : le « queer », c'est la générosité; la générosité, c'est le « queer ». Quel bel idéal régulateur pour une éthique et une politique démocratiques : le principe de générosité. L'accueil de la multiplicité, des différences<sup>128</sup>.

Ces sensibilité et tentation politiques peuvent bien s'incarner en une attitude quotidienne face au monde social, ensuite transposée en une écriture elle-même dite généreuse. Qu'est donc la Générosité, avec une majuscule? Dans un premier temps, il s'agit d'entretenir chez soi une attitude d'« indocilité réfléchie<sup>129</sup> » qui accueille la multiplicité, se traduisant par un double mouvement : d'une part, critiquer radicalement et combattre les institutions de la reproduction sociale des hétéronormes qui permettent une *culture hétéroflie*, d'autre part exiger des preuves d'une remise en question de la part des hétéroflies eux-mêmes pour être en mesure de leur pardonner. Il en va ainsi de la grammaire théorique : innocentement-offensive-preuves-pardon. La Générosité refuse de stigmatiser et d'exclure les individus, elle accuse le système social d'encourager ses propres narrations dominantes et mensongères.

Parce qu'elle veut accueillir, voire recenser cette multiplicité des savoirs pratiques et théoriques pour mieux la transmettre, on peut dire que la littérature pédagogique est d'emblée généreuse. Sans formuler de critères absolus, en m'appuyant sur le récit de la Folle, il m'est possible de poser quelques jalons de ce que pourrait être une écriture généreuse. Il s'agit d'abord de prendre en compte le réel et d'avoir un discours sur celui-ci, en admettant que le plaisir du texte devrait être lié à l'obligation de « penser dans un monde mauvais<sup>130</sup> », perpétuant l'idée de la lecture comme activité critique, la protagoniste exposant les violences de sa société. Ensuite, la littérature généreuse souscrit à la nécessité d'accueillir les contradictions sans les abolir, en faisant coexister des pôles de tensions entre les genres et les sexualités, entre des *je* et des *nous* qui s'anticipent toujours, remplaçant l'individu dans un

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 158. Eribon « cite » de mémoire et ne donne donc pas de référence pour Derrida.

<sup>129</sup> Didier, Eribon, *Hérésies: essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Fayard, 2003, p.60. Il s'agit d'une expression attribuée à Foucault, dans son texte « Qu'est-ce que la critique? », sans référence.

<sup>130</sup> Je reprends le titre de Geoffroy de Lagasnerie, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2017, 128 p.

ensemble social pour montrer qu'une trajectoire est l'œuvre de mécanismes et d'affects sociaux. Elle opte plutôt pour des narrations minoritaires où des enjeux s'incarnent à travers des situations quotidiennes, où sont proposées des configurations d'identifications et de contre-identifications. Pour ce faire, la Folle actualise des figures à la fois archétypales et banales en exploitant leurs potentialités, démultipliant les profils des opposants pour mieux leur rendre justice, tout en ne sacrifiant pas son point de vue marginalisé. La littérature généreuse retourne la langue hétéronormative contre elle-même en resignant certains de ses termes, dont les injures homophobes, ou en modifiant le pronom genré, par exemple. Sur le plan de l'histoire politique, elle tend la main aux autres luttes pour renforcer des solidarités et elle intègre des événements hétérogènes pour mieux rendre compte de continuités et de ruptures. Elle privilégie l'intégration d'une pluralité de formes d'expression, en l'occurrence la poésie narrative, les proses et les notes de voyage. Elle multiplie également les registres, mêlant lyrisme, discours savants et langage familier. Enfin, elle convoque plusieurs univers culturels, cumulant les hommages aux spectres littéraires, les citations de paroles de chansons populaires ainsi que quelques clins d'œil à des œuvres cinématographiques.

Il n'y a donc ni apolitisme ni égocentrisme dans cette « recherche d'une identification positionnelle avec les parias et les abjecté[-e]-s » d'un Genet, qui inspira à Eribon le titre du dernier chapitre d'*Une morale du minoritaire* : « Ma morale est une folle<sup>131</sup> ». La Folle chante cette morale qui est issue de son abjection, de sa honte, mais au sein de laquelle elle persiste car elle a trouvé un certain équilibre, toujours précaire, entre légèreté et gravité, entre assauts, étreintes et baumes. Ni varech ni nénuphar, la Folle est cette falaise escarpée qui ne saura jamais dans quelles nouvelles eaux demain la jettera, mais elle est nue et ouverte. Tout en poursuivant mes réflexions sur les positionnements stratégiques de la Folle pour diminuer les impacts négatifs des assignations sociales, j'ai l'intention de penser une *politique des espaces* tantôt domestiques tantôt nudistes, mais qui sont tout à la fois concrets et utopiques, intérieurs et extérieurs, privés et publics, où les différentes sexualités et performances de genres sont mises de l'avant et problématisées, pour mettre autrement en lumière le tracé du devenir de la Folle en considérant les pavés qui relancent son pas et la font se dépasser.

---

<sup>131</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, op. cit., p. 323 et 319, respectivement.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages théoriques

Austin, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1991 [1970], 208 p.

Arendt, Hannah, *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2007 [1966], 519 p.

Bourdieu, Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'Agir, 2004, 144 p.

Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions Fayard, 2014 [2001], 419 p.

Cioran, Émil, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014 [1973], 244 p.

Cioran, Émil, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2018 [1952], 153 p.

Connell, Raewyn, *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, 288 p.

C. Scott, James, *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, 272 p.

de Certeau, Michel, *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, 416 p.

Deleuze, Gilles et Parnet, Claire, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2008 [1977], 187 p.

Didi-Huberman, Georges, *Survivance des lucioles*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2009, 141 p.

Eribon, Didier, *Hérésies: essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Fayard, 2003, 297 p.

Eribon, Didier, *La société comme verdict : classes, identités, trajectoires*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2013, 277 p.

Eribon, Didier, *Principes d'une pensée critique*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2016, 222 p.

Eribon, Didier, *Réflexions sur la question gay (nouvelle édition)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012 [1999], 615 p.

Eribon, Didier, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2018 [2009], 246 p.

Eribon, Didier, *Retour à Reims : une théorie du sujet*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2009, 252 p.

Eribon, Didier, *Sur cet instant fragile... Carnets, janvier-août 2004*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2004, 255 p.

Eribon, Didier, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2015 [2001], 338 p.

Foucault, Michel, *Le corps utopique suivi de Les Hétérotopies*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2014 [2009], 64 p.

Guyotat, Pierre, *Vivre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [1984], 280 p.

Higgins, Ross, *De la clandestinité à l'affirmation : pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1999, 165 p.

Kosofsky Sedgwick, Eve, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 [1990], 257 p.

de Lagasnerie, Geoffroy, *Juger : L'État pénal face à la sociologie*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 298 p.

de Lagasnerie, Geoffroy, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2017, 128 p.

Lefort-Favreau, Julien, *Pierre Guyotat Politique : Mesurer la vie à l'aune de l'histoire*, Montréal, Lux Éditeur, coll. « Humanités », 2018, 292 p.

Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011, 288 p.

Macé, Marielle, *Styles : Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2016, 355 p.

Martin, Jean-Pierre, *La honte : réflexions sur la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2017 [2006], 401 p.

Naze, Alain, *Manifeste contre la normalisation gay*, Paris, La Fabrique éditions, 2017, 138 p.

Sartre, Jean-Paul, *Saint Genet : comédien et martyr*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2011 [1952], 692 p.

Wittig, Monique, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, 135 p.

#### Articles et chapitres de livres

Bellavance, Guy, Valex, Myrtille & Ratté, Michel, « Le goût des autres : une analyse des répertoires culturels de nouvelles élites omnivores », *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, 2004, p. 27-57.

Blanckeman, Bruno, « De Jean Genet à Édouard Louis. La *Gay Pride* du récit de soi français masculin », dans Jean-François Hamel, Barbara Havercroft et Julien Lefort-Favreau (dir.), *Politique de l'autobiographie. Engagements et subjectivités*, Montréal, Nota Bene, coll. « Contemporanéités », 2017, p. 357-373.

Cervulle, Maxime, « Préface : Deux ou trois choses que je sais d'Eve », dans Eve Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 [1990], p. 13-21.

Clerc, Thomas, « L'homophobie de Duras neutralisée par ses admirateurs, même », *Initiales*, no 3, « Marguerite Duras », 2013, p. 22-25.

Clerc, Thomas, « Préface du présent volume », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I : Dans ma chambre, Je sors ce soir, Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013, p. 9-27.

FHAR [Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire], « Rapport contre la normalité », *Inventin*, en ligne, <<https://inventin.lautre.net/livres/FHAR.pdf>>, consulté le 9 novembre 2018.

Foucault, Michel, « De l'amitié comme mode de vie », *Nouveau millénaire, Défis libertaires*, en ligne, <<http://1libertaire.free.fr/MFoucault174.html>>, consulté le 25 novembre 2018.

de Lagasnerie, Geoffroy et Louis, Édouard, « Manifeste pour une contre-offensive intellectuelle et politique », *Le site de Geoffroy de Lagasnerie*, 2015, en ligne, <<https://geoffroydelagasnerie.com/2015/09/26/manifeste-pour-une-contre-offensive-intellectuelle-et-politique/>>, consulté le 4 février 2019.

Louis, Édouard, « Cinq questions à Édouard Louis », dans Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2018 [2009], p. I-X.

Travelet, Françoise, « Prolétaires de tous les pays, caressez-nous », *Le séminaire gai*, en ligne, <[http://semgai.free.fr/doc\\_et\\_pdf/Gulliver\\_nov72.pdf](http://semgai.free.fr/doc_et_pdf/Gulliver_nov72.pdf)>, consulté le 23 janvier 2019.

## Article de dictionnaire

Black, Richard, « bug chaser », *Urban Dictionary*, 2005, en ligne, <<https://www.urbandictionary.com/define.php?term=bug%20chaser>>, consulté le 16 février 2019.

## Ouvrages de fiction

Beckett, Samuel, *L'innommable*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Double », 2004 [1953], 216 p.

Beckett, Samuel, *Molloy*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Double », 2004 [1951], 276 p.

Beckett, Samuel, *Oh les beaux jours* suivi de *Pas moi*, Paris, Les éditions de Minuit, 1963, 96 p.

Beckett, Samuel, *Watt*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Double », 2007 [1969], 272 p.

Bouraoui, Nina, *Poupée Bella*, Paris, Stock, 2004, 140 p.

Bouraoui, Nina, *Tous les hommes désirent naturellement savoir*, Paris, JC Lattès, 2018, 264 p.

Brault, Jacques, *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000, 402 p.

Brochu, André, *Particulièrement la vie change*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990, 170 p.

Duras, Marguerite, *La maladie de la mort*, Paris, Les éditions de Minuit, 1983, 64 p.

Dustan, Guillaume, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, coll. « Le rayon », 1999, 539 p.

Dustan, Guillaume, *Œuvres I : Dans ma chambre, Je sors ce soir, Plus fort que moi*, Paris, P.O.L. éditeur, 2013, 355 p.

Ernaux, Annie, *Les années*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2008, 242 p.

Ernaux, Annie, *Passion Simple*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2012 [1992], 96 p.

Ernaux, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990 [1988], 112 p.

Gardell, Jomas, *N'essuie jamais de larmes sans gants*, Québec, Éditions Alto, 2018 [2012-2013], 828 p.

- Gaulin, Huguette, *Lecture en vélocipède : poésie 1970-1971*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2006 [1983], 175 p.
- Genet, Jean, *Fragments... et autres textes*, Paris, Gallimard, 1990, 108 p.
- Genet, Jean, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992 [1949], 306 p.
- Genet, Jean, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2015 [1948], 377 p.
- Genet, Jean, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993 [1953], 248 p.
- Gide, André, *Corydon*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991 [1924], 149 p.
- Gide, André, *Les nourritures terrestres* suivi de *Les nouvelles nourritures*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972 [1935, 1897], 248 p.
- Goethe, Johann Wolfgang, *Les souffrances du jeune Werther*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989 [1954], 184 p.
- Guibert, Hervé, *Fou de Vincent*, Paris, les éditions de Minuit, 1989, 88 p.
- Guibert, Hervé, *La piqûre d'amour et autres textes* suivi de *La chair fraîche*, Paris, coll. « Folio », 1997 [1994], 227 p.
- Guyotat, Pierre, *Arrière-fond*, Paris, Gallimard, 2010, 437 p.
- Guyotat, Pierre, *Éden, Éden, Éden*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2010 [1970], 280 p.
- Guyotat, Pierre, *Formation*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009 [2007], 220 p.
- Hollinghurst, Alan, *La bibliothèque-piscine*, Paris, Le livre de Poche, 2016 [1988], 573 p.
- Koltès, Bernard-Marie, *Dans la solitude des champs de coton*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, 60 p.
- Lapierre, René, *Aimée soit la honte*, Montréal, Les herbes rouges, 2010, 104 p.
- Leduc, Violette, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013 [1966], 160 p.
- Louis, Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, 220 p.
- Mallarmé, Stéphane, *Poésies et autres textes*, Paris, Le livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2005, 439 p.

Mishima, Yukio, *Confession d'un masque*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011 [1944], 247 p.

Puig, Manuel, *Le baiser de la femme-araignée*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2005 [1976], 264 p.

Quintane, Nathalie, *Tomates*, Paris, P.O.L. éditeur, coll. « Points », 2014 (pour la postface) [2010], 137 p.

Sagan, Françoise, *Bonjour tristesse*, Paris, Julliard, 1954, 188 p.

Seel, Pierre, *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, Paris, Calmann-Lévy, 1994, 198 p.

Stachura, Edward, *Me résigner au monde*, Paris, Éditions Solin, 1992 [1991], 84 p.

#### Œuvres cinématographiques

Babenco, Héctor, *Kiss of the Spider Woman* [*Le Baiser de la femme araignée*], États-Unis et Brésil, 1985, 120 min.

Campillo, Robin, *120 battements par minute*, France, 2017, 140 min.

Genet, Jean, *Un chant d'amour*, France, 1975 [réalisation : 1950], noir et blanc, 25 min.

Lee, Francis, *God's Own Country* [*Seule la Terre*], Royaume-Uni, 2017, 105 min.

McQueen, Steve, *Hunger*, Irlande et Royaume Uni, 2008, 96 min.

#### Œuvres télévisuelles

Ball, Alan (créateur). (2001-2005). *Six Feet Under* [Série télévisée]. États-Unis : Warner Bros [HBO].

Cowen, Ron et Lipman, Daniel (adapt.), Russell T Davies (aut.). (2000-2005). *Queer as Folk* [US] [Série télévisée]. Canada et États-Unis : Warner Bros [Showtime].

Gadsby, Hannah (aut.). (2018). *Nanette* [Spectacle d'humour filmé]. Australie : Netflix [en ligne, 69 min.].

Goldman, Adam et Winters, Sasha (aut.). (2012 et 2016). *The Outs*. [Websérie]. États-Unis : Vimeo.

## Albums

Christy Moore. (1964). *Ride On* [Disque compact audio]. New York : Roadrunner.

Pet Shop Boys. (1987). *Actually* [Disque compact audio]. Londres : Parlophone.

## Chansons

Barbara (1964). À mourir pour mourir. Dans *Barbara chante Barbara* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Barbara (1964). Chapeau bas. Dans *Dis, quand reviendras-tu?* [Disque compact audio]. Paris : CBS.

Barbara (1964). Dis, quand reviendras-tu?. Dans *Dis, quand reviendras-tu ?* [Disque compact audio]. Paris : CBS.

Barbara (1964). Gare de Lyon. Dans *Barbara chante Barbara* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Barbara (1964). Göttingen. Dans *Le Mal de vivre* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Barbara (1964). La Solitude. Dans *Le Mal de vivre* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Barbara (1964). Le Mal de vivre. Dans *Le Mal de vivre* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Barbara (1964). Si la photo est bonne. Dans *Le Mal de vivre* [Disque compact audio]. Paris : Phillips.

Baths. (2017). Human Bog. Dans *Romaplasm* [Disque compact audio]. Los Angeles : Anticon.

Belle & Sébastien. (1996). The Boy Done Wrong Again. Dans *If You're Feeling Sinister*. [Disque compact audio]. Londres : Jeepster.

Eddy de Pretto. (2018). Kid. Dans *Cure* [Disque compact audio]. Paris : Initial Artist Services.

Eddy de Pretto. (2018). Normal. Dans *Cure* [Disque compact audio]. Paris : Initial Artist Services.

Galaxie 500 (1989). Strange. Dans *On Fire* [Disque compact audio]. New York : Rough Trade.

Isabelle Pierre. (1972). Le temps est bon. Dans *Le temps est bon* [Disque compact audio]. Montréal : Disques Barclay.

Leonard Cohen. (1969). Seems So Long Ago, Nancy. Dans *Songs from a Room* [Disque compact audio]. New York : Columbia Records.

Leonard Cohen (1967). Suzanne. Dans *Songs of Leonard Cohen* [Disque compact audio]. New York : Columbia Records.

Mitski. (2018). Lonesome Love. Dans *Be the Cowboy* [Disque compact audio]. Austin : Dead Oceans.

Pansy Division. (1996). Dick of Death. Dans *Wish I'd Taken Pictures* [Disque compact audio]. Vancouver : Mint Records.

Pansy Division. (2003). Who Treats You Right?. Dans *Total Entertainment!* [Disque compact audio]. San Francisco : Alternative Tentacles.

Pauline Julien. (1963). Le rendez-vous. Dans *Pauline Julien* [Disque compact audio]. Montréal : Columbia

Perfume Genius. (2014). All Along. Dans *Too Bright* [Disque compact audio]. New York : Matador.

Perfume Genius. (2017). Go Ahead. Dans *No Shape* [Disque compact audio]. New York : Matador.

Perfume Genius. (2014). Queen. Dans *Too Bright* [Disque compact audio]. New York : Matador.

Pet Shop Boys. (1987). It's a Sin. Dans *Actually* [Disque compact audio]. Londres : Parlophone.

St. Vincent. (2011). Strange Mercy. Dans *Strange Mercy* [Disque compact audio]. Londres : 4AD.